N° 840 44e Année Tome CCXLIV 15 Juin 1933

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



ASSOCIATION
GUILLAUME BUDÉ
95, boulevard Raspail PARIS (VIe)

CROISIÈRE EN MÉDITERRANÉE

La cinquième croisière organisée par l'Association
GUILLAUME BUDÉ
aura lieu du

7 au 29 septembre

L'itinéraire a été fixé comme suit :

MARSEILLE — ITHAQUE — ZANTE — OLYMPIE — SANTORIN
LA CRÈTE — RHODES — SAMOS — SMYRNE — EPHÈSE
MYTILÈNE — SKIATOS — SKYROS — DÉLOS — MYKONOS — SYRA
ATHÈNES — CORINTHE — NAUPLIE — ARGOS — MYCÈNES
TYRINTHE — GYTHION — SPARTE — MISTRA — MARSEILLE

Avec ses escales en Crète, en Ionie et en Grèce continentale, ce programme a été établi de manière à évoquer dans l'harmonie des paysages et des sanctuaires la beauté, la grandeur et l'essence même du génie grec et à faire comprendre toute la civilisation hellénique.

La Croisière aura lieu à bord du paquebot “ **Théophile-Gautier** ”, des Messageries Maritimes, avec le concours des Grands Voyages F. Le Bourgeois.

La croisière sera dirigée par M. Jean MALYE, délégué général de l'Association, et accompagnée, à titre de conférenciers, par MM. E. ALBERTINI, Professeur au Collège de France et A. BOULANGER, Professeur à l'Université de Strasbourg.

Pour les inscriptions et demandes de renseignements, prière de s'adresser au siège social de

L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ
95, Boulevard Raspail, PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes Volume in-18 12
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18 15
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18 15
Les Médailles d'Argile. Volume in-18 12
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18 12
La Sandale ailée. Volume in-18 12
Le Miroir des Heures. Volume in-18 12
1914-1915, *Poésies.* Volume petit in-18 5
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16 15
Flamma tenax, 1922-1928. Volume in-16 12
Choix de Poèmes. Volume in-16 15

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18 15
La Double Maîtresse. Volume in-18 15
Les Amants singuliers. Volume in-18 12
Le Bon Plaisir. Volume in-18 15
Le Mariage de Minuit. Volume in-18 15
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 15
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 15
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18 15
La Peur de l'Amour. Volume in-18 15
Couleur du Temps. Volume in-18 12
La Flambée. Volume in-18 15
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18 12
Le Plateau de Laque. Volume in-18 15
Romaine Mirmault. Volume in-18 15
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 12
Histoires incertaines. Volume in-16 12
La Pécheresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16 15
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16 12
L'Escapade. Volume in-16 15
Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16 12
Lettres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux. Volume in-16 12

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18 12
Sujets et Paysages. Volume in-18 15
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 .... 2 50
Portraits et Souvenirs. Volume in-18 12
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16 9
Proses datées. Volume in-16 15
L'Altana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16 30
Lui ou les Femmes et l'Amour suivi de **Donc...** et de **Paray le Monial.** Volume in-16 12
Nos Rencontres. Volume in-16 12

THÉATRE

Le Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18 12

JEANNE BROUSSAN-GAUBERT

LES HÉRITIERS PROVISOIRES

ROMAN

Relié in-8° couronne, broché. . . . . 12 fr.

Du calme Berry à l'étourdissement des studios.
Une œuvre que Georges Sand aurait aimée.

" LA VIVANTE HISTOIRE "

AVENTURES D'UN OFFICIER RUSSE

(Le Diable blanc de la Mer Noire)

In-8° couronne, broché. . . . . 6 fr.

Un roman d'aventures... peut-être. En tout cas, une histoire vraie.

" LA VIE LITTÉRAIRE "

PAUL ARBELET

STENDHAL ÉPICIER ou les infortunes de Mélanie

In-8° couronne, broché. . . . . 6 fr

Un Stendhal inconnu et présenté bien spirituellement par un de ses admirateurs.

" LE BEAU VOYAGE "

G. SOULIÉ DE MORAND

L'ÉPOPÉE DES JÉSUITES EN CHINE

In-8° couronne, broché. . . . . 6 fr.

Gesta Dei per Francos.

Colonel FERNAND BERNARD

A L'ÉCOLE DES DIPLOMATES

La perte et le retour d'Angkor

Beau volume in-8° couronne (8 gravures et une carte hors texte). . . . . 15 fr.

DEMANDER NOTRE CATALOGUE ANALYTIQUE DE LA

BIBLIOTHÈQUE DES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES

100 volumes brochés (au lieu de 1500 fr). . . . . 300 fr.
75 volumes relié toile noire (au lieu de 1500 fr.). . . . . 450 fr.

Des livres de qualité — des œuvres actuelles —
un prix invraisemblable de bon marché.

ŒUVRES DE LAFCADIO HEARN

ROMAN

KWAIDAN ou *Histoires et Études de choses étranges*, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Avec un portrait. Vol. in-16.......... 15 »

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES. *Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Batial-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala.* Traduites et précédées d'une préface par MARC LOGÉ. Vol. in-16.......... 15 »

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18.......... 12 »

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise.* Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18.......... 15 »

KOTTO, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. 1 vol. in-18.......... 12 »

FANTOMES DE CHINE. *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18.......... 12 »

YOUMA, roman martiniquais. Traduit par MARC LOGÉ. Vol. in-16.......... 12 »

CONTES DES TROPIQUES, traduits de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-16.......... 12 »

LITTÉRATURE

LE JAPON. Vol. in-16.......... 15 »

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE. Vol. in-16.......... 12 »

ESQUISSES MARTINIQUAISES. Vol. in-16.......... 12 »

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Vol. in-16.......... 15 »

LETTRES JAPONAISES 1890-1893. Vol. in-16.......... 12 »

AU JAPON SPECTRAL. Vol. in-16.......... 15 »

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Vol. in-16.......... 15 »

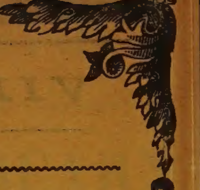
UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-16.......... 12 »

PÈLERINAGES JAPONAIS. Vol. in-16.......... 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JOSEPH DE SMET

LAFCADIO HEARN. *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18.......... 12 »

CONCEPTION BIOLOGIQUE DE LA NATURE

—

Vivez, froide nature...
ALFRED DE VIGNY.

LE MASQUE HUMAIN

Nous nous dirigeons vers la fenêtre. Je l'ouvre. Lecteur, tu te penches sur l'appui près de moi. Par cette matinée de vacances, nos sens reposés se réjouissent de l'accueil du dehors. L'air rafraîchit nos visages. La clarté naissante enchante le jardin. Là-bas, le bois s'éveille. Plus loin, la mer brasse doucement ses galets. Une journée agréable s'annonce.

J'aime d'exprimer ce que je sens. Je dis: La nature est belle. Tu ajoutes: Elle est aimante.

L'hiver nous a ramenés dans la même masure campagnarde. Le vent qui souffle en brutal pénètre la chambre; il nous glace. Derrière les vitres que la pluie de décembre fouette, le jour ne décide point de paraître. Le bois reste sombre. Invisible, la mer heurte, en hurlant, ses flots. A nos pieds, le jardin est dévasté. Nous ne sortirons pas. Contre l'obscurité et le froid, nous prendrons le secours des lampes et de l'âtre; à l'ennui emmitouflé, nous opposerons des lectures.

Cependant, cette partie manquée, le regret de nous être déplacés par un pareil temps embrument nos âmes citadines. Je dis: Vraiment la nature est laide. Tu ajoutes: Pis que laide; à tous, hommes et bêtes, ses fils pourtant, elle est cruelle.

Une fois encore, l'amitié nous a réunis en même lieu. Arrêtés au bord du bois, nous suivons le va-et-vient des habitants de la fourmilière. Inutile d'échanger les communs propos. Nos regards se comprennent. Ils disent: Le merveilleux spectacle! Qu'en ses moindres êtres, la nature est intelligente!

Un compagnon nous a rejoints. Nous ne sommes, toi, lecteur, et moi, que curieux. Il connaît les mœurs des fourmis. Notre admiration l'a piqué. Il nous cite des faits déconcertants. Le plus simple, celui-ci: les fourmis noires ne se combattent pas. Il suffit d'en barbouiller quelques-unes avec le produit de broyage de fourmis rouges pour que les autres se précipitent sur elles et les massacrent. Et cet autre encore, plus savant: certaines fourmis introduisent dans leurs nids les chenilles d'un papillon bleu dont les sécrétions cutanées sont un mets délicieux pour elles; et ces chenilles dévorent les larves des gourmandes. La voix qui nous a instruits interroge. Nous confessons notre erreur. Non, la nature n'est pas intelligente; elle est absurde.

Beauté et bonté, laideur et méchanceté que nous estimons leurs contraires, ce sont nos sentiments dont nous habillons la nature. Intelligence, absurdité; c'est notre jugement humain qui prononce. La nature n'est ni belle ni laide, bonne ni mauvaise. Elle ne connaît pas la raison, pas l'illogisme. Elle est. Qu'est-elle?

Pour tenter de le comprendre, puisque, de toute nécessité, nous n'y pouvons parvenir qu'avec notre raison, commençons par nous rendre compte de ce qu'est cet instrument, sans oublier que cet instrument, comme tout ce qui est de l'homme, appartient lui-même à la nature.

Et, tout d'abord, d'où provient l'humaine raison?

ORIGINE DE LA RAISON

L'intelligence ne va pas de pair chez tous les groupes humains. Certains en sont mal fournis. A ceux-là, nous

donnons le nom de races inférieures. L'infériorité, en matière de races humaines, est, pour nous, la pénurie d'intelligence.

Ce n'est pas seulement par un moindre développement de cette faculté que les cerveaux des races pauvres diffèrent des nôtres; ils s'en éloignent, tout autant, par leur fonctionnement, qui n'est pas celui de nos cerveaux. Où nous reconnaissons un rapport d'effet à cause, l'aborigène d'Australie ne voit aucun lien. Une flèche frappe un homme et le tue; c'est notre aborigène lui-même qui a lancé la flèche pour se défendre; il l'a vue quitter l'arc, toucher l'homme; il constate la blessure et le cadavre. Pourtant, il n'établit aucune relation directe entre la flèche et la mort. Dans son esprit, c'est une force étrangère, immatérielle, qui a tué.

On a beaucoup et bien étudié la mentalité de ces hommes. Les savants qui les connaissent le mieux estiment qu'elle représente, chez les peuples attardés de notre époque, une étape de l'intelligence par laquelle ont passé les primitifs dont nous descendons. On devrait donc admettre, pour tous les groupes humains, une évolution parallèle de l'intelligence, conduisant, par l'intermédiaire d'un état intellectuel mystique, voisin de celui des animaux supérieurs, à notre mentalité logique.

Je ne suis pas convaincu du bien-fondé de cette opinion. Que l'intelligence évolue, je ne le mets pas en doute; tout ce qui est de la vie évolue. Il me répugne de penser qu'un changement, quel qu'il soit, se comporte exactement de même manière dans des groupes d'êtres différents, séparés depuis de longs siècles. Cette conformité ne s'expliquerait que comme exécution d'un plan préconçu. Un tel plan ne se rencontre pas dans la nature; la notion de progrès est une conception arbitraire de la raison humaine; nous le verrons.

En ce qui concerne les indigènes australiens, je serais plutôt porté à considérer que leur intelligence se trouve

dans un état de régression. Un groupe humain, isolé sur un sol particulièrement ingrat, ne saurait, du fait de cet isolement et de la misère de sa vie, accroître aucune de ses facultés. Or, comme un état stationnaire est impossible dans la nature, ce groupe, ne développant pas de qualités, est condamné à reculer. L'absence de mélanges de sangs détruit, chez lui, toute originalité créatrice (1). Vivant sur le fonds de ses acquisitions antérieures, il laisse perdre, peu à peu, celles qui ne sont pas d'un emploi immédiat. Les plus récemment acquises disparaissent les premières. En dehors de quelques traits, relevant des conditions du milieu, ce seront les plus anciens caractères qui survivront. Il n'est donc pas surprenant de constater une certaine analogie entre la mentalité de ces régressés et celle des primitifs de notre ascendance. Il est, cependant, entre les deux catégories, une différence essentielle. Chez nos ancêtres, l'esprit d'originalité, la faculté d'invention existait. Elle s'est traduite par de merveilleuses découvertes : feu, roue, tour, langage, écriture, tandis que, si les rétrogrades australiens ont conservé quelques-unes de ces acquisitions, ils en ont laissé perdre le meilleur. Surtout, ils sont incapables d'en inventer de nouvelles.

Quoi qu'il en soit, distincts entièrement de nous par l'absence de l'esprit d'invention et par la pauvreté des autres facultés de l'intelligence, ces groupes humains, attardés ou régressés, ne sauraient nous montrer comment la raison est apparue chez nos ancêtres, puisque cette faculté semble appauvrie ou faire défaut chez eux.

L'étude de l'histoire ne nous permet point non plus de lever le voile de l'origine de la raison dans les groupes humains dont nous descendons. On peut dire que cette obscurité persiste, presque entière, jusqu'à la formation du peuple grec.

Le berceau de notre civilisation n'est ni l'Egypte ni la

(1) Charles Nicolle : *Biologie de l'Invention*, F. Alcan, éditeur.

Chaldée, quelque importants qu'aient été leurs apports ultérieurs. Le berceau de notre civilisation est l'Egée. Or, s'il nous est possible de nous rendre compte de ce que furent l'art et l'industrie des peuples des Cyclades et de la Crète, nous ignorons le mécanisme de leur pensée. Celle-ci ne paraît pas avoir dépassé les limites d'une mentalité primitive. Dès que se montrent les Hellènes, venus du centre de l'Europe, nous reconnaissons, au contraire, notre façon d'intelligence chez des hommes.

Avant l'irruption du premier flot envahisseur, les demeures crétoises échappent à tout plan, à toute règle. On entre dans la maison par un côté; les pièces se suivent sans ordre; elles s'ajoutent les unes aux autres au petit bonheur de nécessités successives. Les palais minoéens ne sont pas différents des demeures particulières; ce sont des agglomérats plus vastes.

Avec les Achéens, paraissent la salle carrée, la porte médiane. Nous reconnaissons notre esprit à cette régularité, à la symétrie. Régularité, symétrie dans les constructions impliquent les mêmes traits dans les cerveaux. Au domaine de la pensée, leurs noms sont raison et logique.

Il ne semble donc pas que, dans notre civilisation, ces qualités aient été primitives. Il semble plutôt qu'elles sont apparues à un moment de l'histoire. En voici, peut-être, une autre preuve; celle-ci indirecte.

Le caractère récent d'une acquisition de l'esprit se reconnaît au mode d'emploi que l'esprit en fait. Ceux qui lisent les ouvrages des Grecs sont frappés de la part que le raisonnement, la déduction y tiennent dans tous les écrits de l'époque classique. On dirait des exercices d'école. Ce sont des exercices d'école, en effet; avec cette différence toutefois que, s'ils ont pu être utiles au public qui les lisait ou les entendait, il semble qu'ils aient été tout autant indispensables à l'auteur. L'écrivain grec ne s'y complaît pas par pédantisme, quoique le pédantisme

doive être la conséquence de la supériorité individuelle qu'il se donne; il en a véritablement besoin pour enchaîner sa pensée.

Un cerveau qui déduit aisément n'éprouve pas cette obligation de s'attarder, de marquer chaque étape du raisonnement. Une telle lenteur lui répugne. La lenteur, la répétition, la lourdeur témoignent d'un effort; elles trahissent un travail inhabituel. Le génie des grands tragiques eux-mêmes n'a pu s'y soustraire. Chez les philosophes, rien de pénible comme la lecture de leurs exposés. Notre esprit, né logique, ne peut suivre sans fatigue une pareille profusion, un tel ressassement. Il court tout de suite au but. Le philosophe grec traîne. Je ne parle pas du rhéteur qui se noie et vous noie.

Du fait de l'entrée en ligne de la raison, ce que l'esprit humain a gagné en pénétration, il l'a perdu d'abord en vivacité. Il a fallu un certain temps pour que les deux qualités voisinent sans se nuire. Elles se nuisent toujours un peu l'une à l'autre.

C'est au moyen de la raison, qualité précieuse dont nos cerveaux, façonnés suivant le mode grec, chercheraient vainement à s'affranchir, que nous aborderons l'étude du problème de la nature.

Est-ce à dire que la raison soit la seule clef que nous y devions employer? Est-ce à dire qu'elle soit la meilleure? Est-ce à dire encore qu'elle convienne à tous les problèmes? Nous en parlerons mieux quand nous aurons avancé dans la connaissance de la vie; car la raison, fonction d'un organe, le cerveau, est liée, elle aussi, à des conditions biologiques.

L'INTUITION

Pour résoudre les problèmes qui s'offrent à lui, le cerveau humain peut faire usage de deux méthodes. Suivant la première, il progresse prudemment, lentement. D'une acquisition, devenue définitive, il déduit la suivante. Ce travail peut conduire à délimiter une question, à l'élar-

gir, à en tirer des applications utiles. Il est exceptionnel qu'il mène à la découverte originale d'un fait. Ce que cette méthode sûre, mais terre à terre, ne saurait donner, l'autre, l'intuition, permet de l'acquérir.

L'intuition est un bond en avant, la brusque saisie d'un rapport, d'une association d'idées, leur enchaînement inédit. L'intuition, c'est l'invention, la découverte. Comparée aux phénomènes naturels de transformation des êtres, c'est, en quelque sorte, une *mutation* (2), avec cette différence pourtant que la mutation vraie est une acquisition héréditaire et que, si une idée nouvelle passe du cerveau où elle est éclose dans d'autres cerveaux, c'est par une sorte de contagion.

L'esprit humain possède donc deux outils différents dont il se sert pour résoudre les problèmes naturels: le raisonnement déductif et une sorte de divination.

Avant que la civilisation hellénique eût fourni l'humanité de cet instrument merveilleux qu'est la logique, les cerveaux de nos ancêtres faisaient, sans doute, usage de la raison, mais d'une raison moins stricte, moins disciplinée, moins systématique; moins tyrannique aussi. Il semble, au contraire, qu'ils possédaient, à un degré éminent, la faculté d'intuition. C'est la possession de cette qualité qui leur a permis de réaliser les merveilleuses découvertes qui sont la base même de toute civilisation.

En présence des phénomènes naturels, pour les expliquer, c'est au même instrument qu'ils ont eu recours. L'imagination les a poussés à des conceptions dont la fragilité, l'inconséquence nous frappent dans les témoignages qui en sont parvenus. Les habitudes de notre intelligence nous portent à penser que, sans les méthodes qu'elle suit, il n'est possible de rien expliquer, surtout dans ces questions délicates. Peut-être sommes-nous trop enclins à accorder au jugement de la raison une autorité sans appel. Plus voisins des autres êtres, possédant des

(2) *Loc. cit.*

sens mieux aiguisés, mieux écoutés que les nôtres, nos ancêtres ont pu recevoir sur la nature des impressions qui, aujourd'hui, nous échappent. N'est-il pas curieux de constater que, par ses conceptions physiques, la science contemporaine nous ramène aux hypothèses des voyants de l'Ionie?

Notre conclusion n'aura rien de réactionnaire. Puisque nous avons l'avantage de posséder deux instruments pour la recherche des causes naturelles, servons-nous des deux; mais, avant de nous en servir, rendons-nous compte du fort et du faible de chacun. La faiblesse de l'imagination ne doit pas nous échapper. Ses éclairs heureux sont rares, ses déraillements sont de tous les instants. Sans l'appui de la raison, elle ne saurait rien construire de stable. Sans imagination, la raison travaille comme une taupe. Elle a donc ses faiblesses, aussi.

La plus répandue est d'attribuer sa propre qualité d'élément rationnel aux phénomènes qu'elle étudie. C'est une tendance imprudente lorsqu'il s'agit des choses de la vie.

Insister, pour l'instant, serait mettre les conclusions en tête du discours. Qu'il nous suffise, terminant ce chapitre, de dire à ceux qui nous lisent: dans l'explication que nous allons chercher de la nature et de la vie, sachons nous servir et nous défier, à la fois, de notre imagination et du raisonnement logique.

CONTINUITÉ DE LA VIE

Comment caractériser la vie autrement que par sa continuité? Tandis que, dans toute transformation de la matière non vivante, les produits dérivés montrent une diversité de structure avec les éléments dont ils sont constitués, chaque être propage son existence sous une même forme.

La rouille qui résulte de la combinaison de l'oxygène et du fer n'est plus ni métal ni gaz, mais un corps parti-

culier, différant de ses constituants par des propriétés nouvelles. Les deux cellules auxquelles donne lieu la division transversale d'une bactérie, la plante née d'une graine, le petit d'un mammifère sont semblables à leurs parents. Ils les répètent, ils les continuent en forme extérieure, en tissus, en fonctions.

Il n'y a pas que cette différence. Dans l'intervalle de leurs transformations qui peuvent être distantes de myriades de siècles, les éléments de la matière inanimée demeurent immobiles. La vie ne saurait se conserver qu'en donnant naissance à d'autres vies. Aucun individu n'est durable; ce qui dure, c'est la suite des individus, la lignée.

Continuité, conservation indéfinie par transmissions successives, tels sont les premiers traits que nous reconnaissons à la matière vivante. Ce ne sont pas ses seuls caractères.

PLASTICITÉ DE LA MATIÈRE VIVANTE

S'il faut, pour que la vie se conserve et pour qu'elle se transmette, que l'individu rencontre des conditions favorables, s'il est nécessaire que ces conditions se maintiennent sensiblement constantes sous peine d'arrêt dans la lignée, une constance absolue de ces conditions, fût-elle réalisable, n'est pas strictement obligatoire. La matière vivante jouit de la propriété de s'adapter, dans certaines limites, à des conditions nouvelles. Sans cette plasticité, la conservation de la vie ne serait pas possible, tant les circonstances qui entourent les êtres sont multiples, diverses et, elles-mêmes, changeantes.

Pour se perpétuer, la nature met à profit toutes les occasions. Elle a, contre elle, sa délicatesse, la nécessité du maintien sensiblement intact des constitutions du milieu intérieur de chaque type d'être. Elle a, pour elle, l'illimité du temps et la multiplicité des circonstances. Ces facteurs lui permettent un nombre indéfini d'essais.

Peu importe que de telles tentatives soient vouées, presque toutes, à l'insuccès. Il suffit que l'une réussisse pour que l'avenir soit assuré. Et qu'importe même, au point de vue du résultat global, la perte d'une lignée, de nombreuses lignées, quand bien même l'enchaînement de celles-ci aurait exigé des siècles! L'essentiel, pour la nature, n'est pas de conserver telle ou telle chaîne d'êtres; l'essentiel est que, par certaines de ces chaînes, la vie se perpétue.

Marâtre inépuisablement féconde, la nature ne distingue point entre ses fils. Elle n'est maternelle que pour ceux qui réussissent. Nous, qui ne pouvons connaître, de toutes ses tentatives, que les succès, nous n'attachons point assez d'attention à l'absurde prodigalité des échecs. Les êtres qui subsistent ne forment que de maigres chapelets au milieu d'hécatombes immenses.

Sans des modifications incessantes, la vie imbécile ne parviendrait pas à se perpétuer. Ce n'est donc point par abus de langage, quoiqu'à un point de vue plus spécial, qu'on a pu définir la vie: ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort. De tels combats pourraient être figurés par le mythe de Protée ou bien par ces luttes merveilleuses des contes d'Orient où un djin revêt successivement l'aspect des êtres les plus divers avant de se rendre. La nature ne se rend pas; elle cède jusqu'à ce que se rencontre la forme inaccessible aux agents de mort.

Cette plasticité est l'un des caractères essentiels qui la séparent de la nature inerte. Celle-ci ne saurait se modifier sans se détruire et sans suivre, dans ses transformations, des règles immuables.

Les modifications de la nature vivante ne se produisent pas toujours par l'effort lent, insensible de l'adaptation. Elles apparaissent parfois subitement, sous forme de mutations. Une mutation opportune peut sauver la lignée, compromise par la menace de facteurs inhabituels.

Il est difficile de déterminer quelle est, dans la genèse

des mutations, la part de l'aptitude de la vie à se modifier et celle des circonstances dont l'effet sera de provoquer l'éclosion brusque de cette propriété, latente chez les êtres. Il se peut que l'adaptation progressive se trouve stimulée par les facteurs extérieurs et ne soit, en somme, elle-même que l'étiquette commode de minimes et incessantes mutations, dont la plupart ne tiennent pas, des *mutées*.

De quelque façon qu'il en aille, la vie ne saurait se perpétuer sous une forme, sous des formes rigides constantes. La vie se perpétue en se modifiant. C'est ce que notre langage exprime quand nous disons qu'elle évolue.

ILLOGISME DE LA VIE

Nous comprendrions mal la propriété évolutive de la vie si nous estimions que ses transformations suivent une direction logique vers un but, déterminé en quelque sorte par avance: en un mot, si nous prêtions à la nature une intention. L'apparence qu'elle nous en donne tient à ce que, lorsque nous arrivons à rétablir les étapes les plus récentes d'une chaîne, nous prenons leur suite pour une ligne droite. La rectitude du lien est une création de notre esprit, une nécessité où celui-ci se trouve de se représenter les faits sous forme rationnelle. L'esprit humain fausse les phénomènes en les soumettant à la logique.

La ligne que suit la vie ne fait pas que serpenter. A tout instant, elle rebrousse chemin, sans reprendre jamais celui qu'elle vient de quitter. Indifférente à l'orientation, elle ne suit pas une route; elle en entreprend autant qu'elle en rencontre et file par toutes celles qui lui réussissent. Profiteuse aveugle, elle ne révèle, de ses étapes, que celles du succès. Son unique système est de se perpétuer, c'est-à-dire d'être elle-même.

J'ai donné, dans deux autres livres, des exemples de l'illogisme de la nature. Ils sont empruntés, pour le pre-

mier de ces ouvrages (3), à la manière dont certaines maladies infectieuses se conservent. Je ne rappellerai ici qu'un seul fait et brièvement.

Les microbes qui causent la fièvre récurrente mondiale, les spirochètes, absorbés avec le sang du malade par le pou, seul agent de transmission de l'infection, subissent, dans l'organisme de l'insecte, un cycle de transformations. Ce cycle consiste dans la division des spirochètes en granules. Il aboutit à la production, à même ces granules, de nouveaux spirochètes très virulents. Leur siège exclusif est le sang du pou. Les spirochètes se trouvent donc embouteillés chez l'insecte. Normalement, ils n'en sortiront pas; logiquement, la raison les condamne à n'en pas sortir. L'évolution naturelle aurait donc pour conséquence la disparition du spirochète, égaré dans la circulation du pou comme dans un cul-de-sac; et, le retour à l'homme ne pouvant se faire que par l'intermédiaire du pou, non seulement l'existence de la lignée serait compromise, mais celle de l'espèce se trouverait condamnée.

Tel serait du moins le jeu, s'il était soumis à la règle de la logique. Les circonstances ne se mêlent point de raison. Elles ont fait que le pou est exposé, par sa vie parasitaire, à tous les chocs; que ses pattes sont délicates, fragiles; que les vêtements du pouilleux sont rudes; que la piqûre des poux détermine une démangeaison; que les pattes de l'insecte se brisent dans les chocs; que, par la petite plaie de ces pattes fracturées, une gouttelette de sang, riche en spirochètes virulents, vient au contact de la peau; que les ongles inoculent ces spirochètes par le grattage ou bien que, souillés par eux, ils les portent au contact de la conjonctive et qu'ainsi, soit par la peau, soit par la muqueuse, les spirochètes désembouteillés retrouvent chez l'homme un nouveau

(3) *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, F. Alcan, éditeur, Paris, 1930.

terrain propice de culture d'où ils repartiront vers de nouveaux poux, pour recommencer indéfiniment la même aventure.

La succession des faits qui assurent la conservation de ces spirochètes dans la nature est une chaîne d'accidents qui peuvent évidemment ne pas se produire, mais qui se produisent fatalement sur quelques poux tout au moins. Il n'en faut pas davantage pour qu'une espèce microbienne et la maladie grave qu'elle détermine se conservent. De tels faits paraissent absurdes à notre logique. C'est notre logique qui est absurde, puisqu'ils sont.

L'autre exemple que je veux rappeler est emprunté au second de mes livres (4). Il commente un épisode de la vie des fourmis communes.

La femelle, fécondée au moment du vol nuptial, tombe sur le sol. Elle y perd ses ailes, puis s'enfonce dans la terre. Incapable d'y puiser les aliments nécessaires à sa vie et à l'avenir de la fourmilière, avenir qui réside en elle seule, la future reine, une fois les réserves de ses muscles résorbées, semble condamnée à périr. Elle périrait si la nature était logique. Or, une circonstance la sauve, que nulle raison n'autoriserait.

La fourmi pond deux œufs. Elle en dévore un. La petite quantité d'aliments qu'elle tire de ce repas lui permet de pondre deux nouveaux œufs, puis d'autres dont elle mange, chaque fois, une part. Ainsi, de pontes en ovophagies, et d'ovophagies en pontes, elle gagne le temps nécessaire à l'éclosion des premiers œufs épargnés. De ces œufs naissent des larves qui, elles, s'alimentent seules, deviennent des adultes et se chargent de nourrir la reine. L'avenir de la fourmilière se trouve désormais assuré.

Qui prétendrait reconnaître, dans cette série d'accidents, un plan prémédité et logique? La raison nous apprend que les œufs ne sont point destinés à l'alimen-

(4) *Biologie de l'Invention*, cité plus haut.

tation maternelle. La morale (nous mettons notre morale dans tout) condamnerait de tels errements. Morale et logique laisseraient périr la mère et l'espèce. La nature, qui ne s'embarrasse point de scrupules ni de répugnances, emploie, pour se perpétuer, les voies les plus monstrueuses. Elle fait de l'œuf un aliment pour la mère et, de la méthode d'Ugolin, un chaînon régulier pour la conservation de certaines espèces.

Continuité, conservation indéfinie par transmissions successives, plasticité, évolution illogique, sont les caractères de la vie. Pour comprendre entièrement celle-ci, il faut y joindre un facteur, auquel nous n'avons pu éviter de faire allusion déjà, la tendance à l'équilibre.

ÉQUILIBRE GÉNÉRAL DE LA VIE. — LES ÉQUILIBRES DE SYMBIOSE

Tout d'abord, la vie témoigne d'un *équilibre d'ensemble*. Les êtres, quelle que soit leur place dans l'échelle, vivent en liaison biologique. Leurs luttes, l'incohérence de ces luttes et de leurs résultats concernent des individus, des espèces. Individus, espèces n'ont de réalité que dans notre esprit, obligé d'isoler arbitrairement les phénomènes et les êtres pour se les représenter. La vie les traverse; ils sont, pour elle, des formes passagères; elle ne les reconnaît pas pour des termes. Qu'ils se détruisent? Qu'ils s'entre-dévorent? Seule, la raison humaine y peut trouver à redire. Ce gâchis répugnant est une condition de la vie. Permanent, total, indéfini, il la rend immortelle.

Par lui, le cycle de circulation de la matière animée s'assure. Les plantes absorbent les substances assimilables du sol; elles les assimilent et fabriquent, avec elles, des composés que la nature inerte ne connaît pas. Pour vivre, pour entretenir leur existence, les animaux consomment les plantes et, ce qui est accessoire, se dévo-

rent ou non entre eux. Ils trouvent, chez les végétaux, les substances nécessaires à leur vie et qu'ils n'auraient pu, eux-mêmes, tirer de la nature inorganique ou construire avec ses éléments. Ils les élèvent au rang de substances animales, infiniment complexes. Avec les excrétions, les déjections, les cadavres, ces substances retournent à la terre. Elles y sont décomposées par le travail, c'est-à-dire par la digestion, des infiniment petits qui se succèdent, en se dévorant les uns les autres, jusqu'à ce que la matière organique ait été ramenée à des composés simples, solubles. Les plantes les reprennent et le cycle recommence. Cette circulation des matériaux, nécessaires à la vie, qu'est-elle d'autre qu'un équilibre, l'équilibre de l'ensemble?

En dehors de cet équilibre total, alimentaire, et de l'équilibre individuel ou de groupe dont nous parlerons plus loin, il est, dans la nature, des équilibres de moindre étendue et que l'on pourrait dire de symbiose. Il y a symbiose, en effet, non seulement lorsque deux espèces se prêtent une assistance mutuelle, mais aussi bien du fait que l'une seulement est nécessaire à l'autre, même si elle lui nuit, même si elle menace l'existence de l'espèce hospitalière.

Les infiniment petits, agents des maladies infectieuses, et les êtres supérieurs qu'ils frappent constituent une de ces symbioses. Nous avons exposé, dans d'autres publications (5), la conception d'ensemble que nous nous faisons des agents pathogènes. Elle les conduit, du microbe, être visible au microscope, à l'inframicrobe qu'aucun instrument d'optique ne nous permet d'apercevoir. Par suite d'une adaptation de plus en plus parfaite à l'être supérieur qu'elle infecte, la bactérie virulente acquiert la propriété de se multiplier sous forme de granules; une seule bactérie se fragmentant en un nombre

(5) En particulier : *Naissance, Vie et Mort des Maladies Infectieuses*, cité déjà.

élevé de granules. Bientôt, il n'existe plus, comme forme de la bactérie, que ces corps invisibles, infiniment nombreux et redonnant eux-mêmes indéfiniment des granules. Or, toute maladie infectieuse qui frappe une même espèce pendant des siècles finit par perdre de son activité pour elle, du fait de la résistance de plus en plus grande qu'amène l'accoutumance chez l'espèce atteinte. Cette accoutumance se traduit par une moindre gravité du mal, par la diminution d'intensité des symptômes, enfin par la disparition de ceux-ci. Le dernier terme sensible de l'effacement est la maladie inapparente, au delà de laquelle on peut parfois entrevoir un stade de commensalisme avant la libération définitive de l'espèce atteinte.

S'il n'en était pas ainsi, si l'infection ne s'usait pas par suite de ses atteintes répétées, le nombre des maladies infectieuses devenant de plus en plus grand, chaque espèce d'êtres supérieurs finirait par succomber sous l'action des agents pathogènes et ceux-ci même, incapables de se développer en dehors de leurs hôtes habitués, disparaîtraient en même temps. Il y a donc, au moins pendant de longues périodes, *équilibre de symbiose* entre certains infiniment petits et les espèces qu'ils infectent et, au pont de vue de l'ensemble, êtres supérieurs et agents pathogènes, il y a *équilibre symbiotique de l'ensemble.*

Mais c'est de l'équilibre individuel, intime, de chaque être que nous entendons surtout traiter.

ÉVIDENCE D'UN ÉQUILIBRE NATUREL INDIVIDUEL

Pour que la vie puisse se conserver chez l'individu, pour qu'elle se transmette de lui à un autre et, de celui-ci, à une succession d'êtres, il est nécessaire, quelle que soit la plasticité de la matière vivante, qu'aucun changement important ne trouble les conditions d'existence de chaque élément de la chaîne. Tout accident qui

frappe l'individu porte atteinte à la lignée. Forces physiques, substances chimiques, agents pathogènes (microbes ou inframicrobes), bien que par des mécanismes différents, agissent, de façon générale, de même.

L'effet varie selon la nature de la cause et suivant son degré de nocivité. Il est des désordres irrémédiables dont la conséquence est la mort. Il en est de graves qui, troublant certaines fonctions, amènent des infirmités, déterminent une moindre résistance, compromettent ou annihilent les facultés reproductrices. Il en est de tout à fait légers qui semblent laisser intact l'organisme auquel ils se sont attaqués. Cependant, du plus léger assaut, il résulte toujours un trouble. L'usure, c'est-à-dire la vieillesse, est la conséquence d'accidents, d'ordinaire minimes, mais qui se sont répétés à tous les instants de la vie.

Aucun être ne saurait vivre sans éprouver de telles atteintes. A peine l'individu est-il formé qu'il doit les subir. Les plus simples organismes, les êtres unicellulaires, vivent sous la menace du moindre changement dans la composition du milieu où ils se sont développés, d'une variation de la température, de l'action des rayons solaires, de toutes les radiations, de chaque influence du dehors.

Bien que de vitalité plus longue et d'apparence plus robuste, les êtres supérieurs sont sensibles aux mêmes causes de perturbation dans chacun des éléments cellulaires qui les constituent. La complication de leurs organes et des actes de la reproduction rend plus incertaine encore, chez eux, la perpétuation de la descendance. Il y a donc lutte incessante de l'être contre les facteurs étrangers pour la conservation nécessaire de son équilibre intérieur.

Si étroit qu'il soit, cet équilibre n'est pas rigide. S'il l'était, la moindre cause pouvant le rompre, la continuité de la vie ne serait point possible. L'équilibre de chaque

être offre donc une certaine élasticité. Cette tolérance ne saurait pourtant, à elle seule, protéger l'individu contre tant de facteurs défavorables. Il faut, pour que la vie se conserve, qu'il s'y ajoute une autre propriété, le pouvoir de corriger les ruptures légères de l'équilibre.

De même que la vie se confond avec sa transmission, l'équilibre ne saurait se comprendre sans dérangements et corrections. Sous son masque, la vie passe par des déséquilibres minimes, répétés et sans cesse révisés.

On peut grossièrement comparer l'équilibre vital à un pendule dont les oscillations ne sauraient dépasser une certaine amplitude. La différence (un abîme) est que, n'étant pas mû par une force perpétuelle, le pendule est condamné à s'arrêter, tandis que, dans la vie, l'équivalent de la verticalité ne saurait être envisagé. Autour de cette position idéale, les oscillations se succèdent, opposées et sans trêve.

COMPENSATION PAR RETOUR VERS L'ÉQUILIBRE

Si notre conception est exacte, si toute atteinte à l'équilibre, nécessaire à la vie, subit une correction de la part de l'être qu'elle frappe, pouvons-nous saisir quelque chose des conditions, c'est-à-dire du mécanisme de cette correction?

Elle ne se fait pas par simple retour à la position première. Comme dans le cas du pendule, chaque oscillation est suivie d'une oscillation en sens contraire. Sans doute, et le plus souvent, cette contre-oscillation est si faible qu'elle nous échappe. La rupture d'équilibre qui l'a causée était si minime, elle aussi, que nous n'avions point pu la mieux déceler. Dès que la rupture devient apparente, apparente est l'oscillation corrective.

Le sujet serait vite traité; il demeurerait abstrait si nous ne le fournissions d'exemples. Le difficile est de choisir. Tout phénomène dans l'ordre naturel, qu'il soit d'étiquette matérielle ou psychique, offre le même ensei-

gnement. L'embarras n'est point seulement la nécessité de se limiter et le disparate des exemples. Par où commencer et dans quel ordre poursuivre?

Essayons pourtant, en prenant cette précaution contre une diffusion fatale, de ne nous inquiéter que de ce qui concerne l'être humain et l'activité de son esprit.

OSCILLATIONS ET CONTRE-OSCILLATIONS

Examinons d'abord des faits matériels et collectifs et, pour commencer, l'un des plus graves, la mortalité extrême qui suit les massacres entre hommes.

Les guerres ont surtout frappé, jusqu'à présent, la population masculine. De leur fait, cette population est décimée. L'équilibre normal des sexes semble, pour quelque temps, compromis. Cette rupture menace la lignée. Or, toute guerre s'accompagne de privations; ces privations atteignent la femme autant que l'homme; et c'est un fait démontré que, dans une population frappée par la misère collective, le nombre des naissances masculines l'emporte. Il se produit donc, du fait d'une des conséquences inévitables du fléau, la compensation qui rétablira la proportion ordinaire des sexes dans l'espèce.

L'homme ne fait pas la guerre seulement à l'homme, si prééminent que lui paraisse ce détestable sport; il s'attaque aux autres animaux, en particulier à ceux qu'il appelle nuisibles. Il estime nuisibles, y compris beaucoup de ses semblables, les êtres qui attentent à ses biens.

Pour l'homme des champs, les oiseaux sont d'effrontés pillards. Sans pitié, il leur tend ses lacets, il les fusille ou bien il les empoisonne. Si les oiseaux sont friands du grain de la récolte et des fruits du jardin, ils le sont tout autant d'insectes. L'oiseau *mis hors de nuire,* l'insecte se multiplie. Il est, lui aussi, un parasite du travail humain, un être nuisible pour le campagnard. Il ne l'est ni davantage ni moins; il l'est d'une autre façon que

l'oiseau. L'homme n'a fait que favoriser un voleur aux dépens de l'autre; la perte économique reste égale.

Tout ce qui est de l'homme contemporain se traduit, en fin de compte, par des recettes et des dépenses. Dès que l'activité humaine se porte d'un côté et qu'elle en tire un bénéfice, de l'autre côté s'établit une perte équivalente.

L'une des plaies de certains pays est l'invasion intermittente des sauterelles. Pour la combattre, on mobilise des spécialistes, on fait appel à la main-d'œuvre indigène. Un attirail formidable est employé. Cet armement, ces hommes coûtent cher. Lorsque, la campagne achevée, l'administration établit le bilan et compare, il se trouve que la même dépense est sensiblement celle qu'on aurait déboursée pour indemniser les victimes, si l'appétit des locustes n'avait point été contrarié par l'intervention officielle.

La découverte des bactéries auxquelles sont dues les transformations de la matière organique dans le sol a fourni les laboratoires de cultures, aptes à reproduire expérimentalement ces phénomènes. Ils sont profitables et nécessaires, puisque c'est grâce à eux qu'hommes, animaux et plantes doivent de vivre; les plantes, recevant du travail des bactéries du sol les substances solubles qu'elles ne pourraient préparer elles-mêmes aux dépens des cadavres et des fumiers; les animaux et les hommes, tirant des plantes les matériaux nécessaires à leur existence. Il a donc semblé logique d'ensemencer, avec des cultures appropriées, les terres dépourvues de ces microbes bienfaisants. La pratique a montré qu'ils y disparaissaient aussitôt, étouffés par les bactéries sauvages, mieux adaptées aux conditions de la vie dans ces sols. Cette fois, la nature n'a pas permis un déséquilibre, aussi nuisible dans l'économie générale de la vie que le serait l'exercice d'un pouvoir donné à l'homme de commander en despote aux pluies. Si absurde que

soit la nature au regard de notre raison, elle met la vie à l'abri des divagations des cervelles raisonneuses. Et c'est la raison qui est absurde dans sa tentative impuissante.

De ces bactéries du sol et des applications que l'homme a tentées de leur emploi industriel, la transition est facile aux microbes des maladies et aux mesures hygiéniques qui défendent contre elles. Pouvons-nous estimer que ces méthodes aient amené un changement sensible dans l'équilibre général de la vie? Evidemment non. La nature est trop vaste pour que le bénéfice limité que tire l'espèce humaine d'une application de son génie apporte une modification appréciable ou durable dans les conditions de l'existence universelle.

Pouvons-nous estimer, tout au moins, qu'un bénéfice en résulte pour l'ensemble de la société humaine, pour un groupe particulier de celle-ci, pour un individu? Certes, répondrons-nous, à condition qu'on se place à un point de vue étroit et dans une limite de temps : mois, années; s'il le faut, siècles. C'est assez pour que ces avantages ne nous paraissent pas dédaignables. Pourtant, même dans ces cas, il faut tenir compte de la compensation, de l'oscillation corrective, autre face. Des exemples le feront comprendre.

La civilisation améliore les régions peu productives en y créant des voies de communication et des points d'eau. Les cultures se développent. Voici le bon côté, le profit. Les moustiques aussi. C'est moins bien. Et, comme il existe, au voisinage du centre qui se crée, des indigènes atteints de paludisme, les moustiques prennent dans le sang de ces hommes l'hématozoaire et ils le transmettent aux nouveaux venus. Voici le revers, la plaie liée à l'avantage. La connaissance du danger, les acquisitions de la médecine, celles de l'hygiène arment, d'autre part, contre les méfaits, le groupe humain me-

nacé. Des mesures antilarvaires atténuent la pullulation des moustiques; la quinine, administrée aux malades, détruit les microbes de leur sang; elle protège quelque peu les gens sains qui la prennent par prudence. La conquête humaine marque de nouveaux avantages. Mais la plupart de ces mesures sont d'application difficile; il faut les poursuivre longtemps, indéfiniment; l'hygiéniste se heurte à l'apathie des indigènes, à l'insouciance des colons, au scepticisme. Un fléau, tel une guerre ou tout simplement de mauvaises récoltes, la sécheresse portant le groupe humain à des préoccupations immédiates, interrompent l'œuvre protectrice; le paludisme reprend ses positions. Il en conquiert de nouvelles en raison des plus grandes facilités qui lui ont été données. Tout est à recommencer. Pendant quelque temps, certaines personnes auront tiré de l'application des mesures d'hygiène un incontestable bénéfice. Est-on assuré que l'œuvre ait amené, en définitive, un changement valable?

La connaissance du mode de transmission du typhus arme admirablement l'homme contre la maladie puisque, seul, le pou est capable d'en propager les épidémies. Il semblerait qu'il soit aisé de les faire disparaître puisqu'il suffirait de faire disparaître le pou. Or, la suppression totale du pou n'est pas une question d'hygiène; c'est une question de civilisation. Tant qu'il y aura des non civilisés, le pou ne disparaîtra pas entièrement de l'espèce humaine; dans des foyers limités, il conservera le typhus.

Par suite de la répétition séculaire des épidémies qui frappaient les hommes de toutes les régions où ce fléau sévissait, une accoutumance au typhus s'était faite dans notre espèce. Cette accoutumance se transmettait de façon héréditaire. La maladie y perdait grandement de sa gravité. La propreté l'a chassée des régions civilisées; mais, dans ces régions même, elle y a rendu plus sensibles les groupes humains épargnés; si bien qu'un re-

tour du mal y cause plus de morts que les épidémies n'en occasionnaient au moment où elles en sont disparues.

Une vaccination insuffisante, un traitement incomplet de certaines maladies sauvent les individus de l'atteinte aiguë du mal; mais le microbe, empêché de se multiplier dans tout l'organisme, se fixe sur certains organes et y cause, par sa localisation, des lésions chroniques ou des infirmités dont la gravité égale ou dépasse celle de l'atteinte générale évitée.

Les peuples les plus civilisés ont peu d'enfants; l'hygiène diminue chez eux la mortalité infantile. Dans les groupes moins prévoyants, les naissances foisonnent. En dépit d'une mortalité affreuse, ces nations incultes l'emportent progressivement par le nombre. Ce qui est perdu d'un côté se retrouve de l'autre. Je ne veux pas dire que la méthode hygiénique ne soit pas hautement préférable. L'homme a des points de vue à lui. Je constate, en biologiste, le résultat final qui, jusqu'à présent du moins, a toujours été plus en faveur des nations incultes, réserve physique de l'espèce, que des civilisés raisonneurs, incapables de perpétuité.

Un peuple qui tient incontestablement la tête dans la mise en œuvre de l'arsenal industriel proscrit l'alcool, non par préoccupation morale ou religieuse (celle-ci a pu exister chez quelques promoteurs), mais pour assurer un meilleur rendement de sa main-d'œuvre ouvrière. Le bénéfice est immédiat dans les classes qui ne peuvent tourner la loi en payant au prix fort les spiritueux de contrebande. Les groupes humains inférieurs qui vivent pêle-mêle aux Etats-Unis se trouvent protégés. L'élite individualiste n'admet pas l'interdiction d'un produit auquel elle n'avait demandé jusque-là qu'une satisfaction occasionnelle. Désormais, tous convoiteront le fruit défendu. La prohibition la plus sévère ne saurait empêcher la vente d'alcools clandestins, rarement honnêtes,

le plus souvent toxiques. La classe instruite s'alcoolise et s'empoisonne. Les races inférieures, rivées à l'abstinence, prennent le pas sur les races plus élevées.

Après l'hygiène, la bienfaisance. Il est humain de protéger les déshérités du sort, les mal venus, les infirmes. Dans les sociétés primitives, abandonnés à leur destin, ils disparaissaient. Les nations civilisées leur permettent de se reproduire. Encore un facteur de déchéance pour elles et dont l'absence favorise la suprématie des peuples barbares.

Est-il rien de plus louable que les œuvres protectrices de l'enfance? Un bienfaiteur crée un asile, un hôpital pour les petits. Même avec une organisation parfaite et une surveillance irréprochable, la réunion d'enfants nombreux est périlleuse. Elle facilite les contagions. Parfois, en quelques jours, une pouponnière est dépeuplée. J'ai vu, pendant mon internat aux Enfants-Assistés, toutes les maladies infectieuses infantiles : rougeole, scarlatine, varicelle, oreillons sévir successivement sur les mêmes petits, maternellement recueillis par l'Assistance publique quand leurs mères se trouvaient soignées dans les hôpitaux. La bienfaisance est une science qu'il faut apprendre. Son exercice représente, pour les gens expérimentés, une entreprise chanceuse. Entre des mains incompétentes, c'est un désastre. La sagesse populaire proclame le mieux ennemi du bien. En réalité, sauf sur des points limités, il n'y a pas de mieux.

Et la charité même? N'est-elle point un moyen des privilégiés pour sauver, par une légère contribution, le principal de leur fortune? N'est-elle pas, dans notre société, consciente ou non des effets de cette pratique, le moyen le plus sûr d'éviter les revendications totales? Et celles-ci, où nous mèneraient-elles au lendemain du baptême de sang et de misère?

Qui songerait à nier les heureux effets de l'instruction dans les deux sexes? L'homme, instruit le premier du

couple, évaluant la dépense que les enfants causent au ménage, réduit leur nombre. Lorsque la femme arrive au même degré d'instruction, elle supprime l'entreprise dont elle porte les plus lourdes charges. La civilisation stérilise les races élevées. L'équilibre a joué encore. Il contrarie ou empêche l'emprise redoutable de l'intelligence sur le laisser-aller naturel. On dirait que la nature cède à un penchant.

L'un des plus grands bienfaits de l'évolution consciente des hommes a été d'assurer leur égalité, sous certaines conditions du moins. Les métiers ne sont pas des tâches égales. Il en est de durs; on pourrait dire, si tout ce qui est utile n'était noble, qu'il en est d'avilissants. En tout cas, les métiers manuels sont incontestablement les moins plaisants à remplir. Malgré le progrès des machines, il faut bien qu'il se trouve des hommes pour en assurer la tâche. Fatalement, ces déshérités sont dirigés par des ouvriers d'une tâche moins lourde. Les exploités se révoltent. La catastrophe supprime momentanément les exploiteurs, sans améliorer le sort de leurs sujets. Un équilibre relatif, l'égalité, s'établit dans la commune souffrance, jusqu'au jour où l'inégalité reparaît.

Arrêtés dans une position intermédiaire entre le despotisme et l'anarchie, les pays démocratiques confient leur direction à des représentants élus. Pour conquérir les mandats, les conserver, en user, les candidats ne se font pas scrupule de promesses et de mensonges. Ils gèrent les finances de l'Etat en prévision de leur intérêt et de ce qui l'assure le mieux, leur réélection; car la politique est un métier qui rend vite impropre à tout autre. Les fonctionnaires, individus sans besoin, sans initiative, fuient toute responsabilité. L'autorité manque, le laisser-aller règne; la sécurité est compromise. Il a fallu de longs siècles d'efforts, d'héroïsmes, beaucoup de douleurs, de sang versé pour arriver à ces régimes

dont on espérait tout, avant de les avoir vus à l'œuvre. Leur impuissance, l'aveugle tyrannie anonyme amènent, de temps en temps, le retour d'un pouvoir fort. Le dictateur remet l'ordre dans la maison, mais un ordre qui lui profite à lui-même ou bien à une classe de privilégiés, à moins que, comme le plus génial d'entre eux, il ne conduise le peuple élu aux stériles hécatombes des gloires.

Une route, un moyen de communication plus rapide entre hommes, les paquebots à vapeur, les chemins de fer, l'automobile, l'avion sont des acquisitions admirables. Ils facilitent les échanges dans les domaines économique et intellectuel. Ils facilitent autant les échanges des maladies. En cas de conflit entre les intérêts des divers groupes humains, ils rendent plus aisés et plus meurtriers ces conflits. Une science bienfaisante, la chimie, se mue, dans l'occasion, en fléau destructeur. Les luttes entre hommes étaient autrefois journalières. Chacune faisait disparaître un nombre limité d'individus. Elles se sont spécialisées au cours des siècles sous forme de guerres, plus rares, de plus en plus coûteuses en vies. On est en droit d'estimer que la prochaine s'attaquera surtout à la population non combattante. La civilisation se sera détruite par un développement monstrueux de sa puissance.

Quel est le bilan de telles conquêtes dans la paix? Prenons, pour exemple, la voiture automobile dont ma génération a vu la naissance et dont tous nous reconnaissons les commodités. Elle donne à celui qui en fait usage une supériorité indiscutable. Celle-ci disparaît du jour où chacun en use de même. C'est un besoin de plus. Favorise-t-elle, du moins, l'individu physique? Le sport automobile ne vaut pas la marche. Fournit-elle à l'esprit? Se mouvoir dans un rayon plus large n'élargit pas les connaissances. On voit plus de choses en un même temps; on les voit moins bien. Et puis, avec l'automo-

bile, le goût cosmopolite s'étend. Partout où le touriste s'arrête, il rencontre les mêmes costumes, la même table, les mêmes usages. Et, comme il n'est de joug plus assuré que les habitudes, les ayant subies d'abord en pestant, bientôt il les réclame.

La division du travail, quoi de plus logique? Est-il méthode plus féconde? Nous lui devons le perfectionnement des métiers; nous lui devons les arts. Une division trop poussée spécialise l'esprit. Elle ravale l'homme au rang d'une pièce de machine. La culture générale se perd. L'intelligence d'un peuple s'établit à une moyenne. Plus de cerveaux créateurs. L'instrument qui a permis les conquêtes des hommes ne joue plus.

Que serait une civilisation sans règlements, sans lois, sans police? Les obligations, les interdictions, les pénalités se multiplient à mesure qu'une société se perfectionne, à mesure qu'elle vieillit. Nul n'est sensé ignorer les lois que, seuls, peuvent connaître les professionnels chicaniers et le peuple démesuré des fonctionnaires qui en vivent. Tout le monde doit les subir. Leur filet sans cesse s'allonge, ses mailles se multiplient. Elles brident toute initiative, toute liberté. N'avons-nous pas une conscience? Qu'on s'adresse à elle! Instruite, elle nous débarrassera du nœud asphyxiant des lois et rendra le tiers de la société à l'utile. Jusque dans notre mécanique cérébrale, la fatalité de l'équilibre s'oppose aux acquisitions, même au jeu du bon sens. C'est par la mémoire, par l'imitation que nous fixons nos conquêtes, depuis l'enfant qu'on éduque jusqu'au plus savant représentant de notre civilisation qui cherche, sans cesse, d'augmenter la somme de ses connaissances. Sans l'usage de ces moyens, sans l'écriture, le schéma, le livre, nulle acquisition assurée. Et l'écriture, le schéma, le livre, l'enseignement déforment l'esprit; ils l'alourdissent autant qu'ils l'ornent et l'enrichissent. Un cerveau de pro-

fesseur, d'érudit est incapable de créer. La discipline de la fonction tue l'initiative.

Pesant le pour et le contre, non le bien et le mal qui sont des points de vue arbitraires, nous constatons des changements dans ce qui vit, jamais de gains. Il n'y a pas progrès.

LA FICTION DU PROGRÈS

Je viens d'écrire le mot progrès. J'avais évité d'en faire emploi jusque-là. Il faut bien, à présent, que je m'explique sur ce terme. Et, tout d'abord, quelle est sa signification reçue?

Pour la plupart, il semble que la civilisation humaine, la nôtre, s'exerce, depuis les temps primitifs, vers un but et qu'elle suive dans cette marche un plan, à tout le moins un plan apparent. Nous savons bien qu'il ne saurait être question d'un plan préconçu. La nature n'obéit à aucune pensée directrice. Elle est inconsciente, elle est aveugle. Seules, les constances, la nécessité la mènent. Est-il admissible qu'il existe, chez l'être humain, une faculté de perfectibilité qui expliquerait le cours des civilisations?

On serait enclin à le croire si l'on jugeait des faits par le dehors. Depuis les temps de la barbarie, le niveau intellectuel de l'homme s'est indiscutablement élevé. Au regard de nos contemporains, les primitifs dont ils descendent furent des brutes.

L'homme ne s'est pas seulement perfectionné. Il a attiré vers lui certaines espèces. Soustraits aux rigueurs de la vie sauvage, mieux nourris, ces animaux ont acquis, au contact des hommes, quelque chose de leurs manières, de leur intelligence. Ces caractères, ils les ont ensuite développés. Certains loups sont devenus chiens. Plus tardivement adapté, le chat montre déjà des habitudes humaines. Il s'est donc passé, pour ces

espèces, une sorte d'ascension qui semble mériter le nom de progrès.

Cependant, si l'on doit définir par ce terme une évolution véritable où chaque étape représente une conquête définitive, il ne saurait être question, chez ces animaux, de progrès, au sens humain du mot. Si l'homme disparaissait demain, chien et chat, loin de poursuivre leur ascension, rétrocéderaient, comme ils le font lorsqu'ils se trouvent accidentellement séparés de l'homme. Le chien redeviendrait loup et le chat domestique repasserait presque aussitôt au rang de félin. Non seulement ces espèces ne retiendraient aucun profit de leur élévation temporaire au poste de satellistes des hommes, mais il leur demeurerait, quelque temps, de cet esclavage, une infériorité par rapport à leurs sauvages congénères. Les plus perfectionnés disparaîtraient, leur dieu manquant.

De l'homme lui-même que penser? Cette évolution historique répond-elle à des acquisitions vraiment fixées? N'a-t-on point vu certaines civilisations régresser, sans qu'on puisse invoquer, pour expliquer cette chute, le remplacement d'une race par une autre ou bien l'infusion, dans la race noble, du sang d'une race inférieure? La civilisation a subi plusieurs moyens-âges. Toutes les fois qu'un groupe humain se trouve isolé, que les nécessités rendent sa vie précaire, il régresse. Nous avons dit qu'à notre sentiment les aborigènes australiens sont des régressés, non des primitifs en retard. Régressés, ils le sont même physiquement.

Admettons pourtant qu'à travers des accidents, l'ascension des hommes de notre groupe se soit poursuivie jusqu'à ce jour. Le fait, en vérité, ne paraît pas contestable. Mérite-t-il, ce fait, le nom de progrès? En d'autres termes, y a-t-il au total, pour l'homme de la civilisation actuelle, avantage par rapport aux brutes humaines desquelles il descend?

Sur le plan purement physique, l'être humain a plutôt perdu. Certes, il vit plus longtemps, en moyenne; il vit plus commodément surtout. Au point de vue de la résistance aux intempéries, aux atteintes non soignées de bien des maux, au point de vue de la force musculaire, hors certains spécialistes de cette force, qui sont des régressés pour le reste, il ne saurait être mis en parallèle sans désavantage avec les races que la préhistoire nous montre.

Un seul organe, le cerveau, a pris un développement au cours des siècles. C'est à ce développement monstrueux que l'homme de notre civilisation doit sa supériorité parmi les êtres et dans l'histoire. L'intelligence seule a conduit la merveilleuse destinée humaine. Elle seule la conduit encore. Elle est son unique appui, sa nécessité formelle. Si elle venait à disparaître, le civilisé, ravalé désormais au rang de brute, diminué dans sa résistance par de longs millénaires d'inaptitudes physiques, d'affaiblissement de ses sens, mènerait une existence incertaine et, porteur de maladies infiniment plus nombreuses que les autres êtres, limité d'autre part dans ses fonctions reproductrices par une faible natalité, il serait sans doute condamné à une disparition rapide.

Tant vaut notre cerveau, tant donc vaut notre avenir. Notre intelligence ne nous a point permis, elle ne nous permettra pas de supprimer la mort, si loin qu'elle en recule l'échéance. En attendant l'heure irrévocable, il nous faut vivre cette vie que nous n'avons pas demandée et dont, autant que les animaux, nous ignorons le sens. Malgré le brillant des apparences, conserver la vie, la transmettre, c'est tout notre destin. Cette conservation, cette transmission de l'existence sont, en même temps, toute notre joie; il faut le dire, notre idéal lui-même. Notre plus belle vertu, l'altruisme, n'est que l'extension, en dehors de nous et de notre famille, de la satisfaction des besoins de l'espèce.

Le développement de notre intelligence nous a mieux renseignés sur les conditions de la vie; elle nous a fait cette vie plus rationnelle, plus logique; elle a supprimé, au moins allégé bien des misères extérieures; elle nous a procuré des joies nouvelles. L'homme en est-il plus heureux? Goûte-t-il mieux ce qu'il y a de bon dans l'accomplissement de ses jours?

Supposons un de nos ancêtres primitifs, reparaissant au milieu de nous et comparant sa vie, rude mais si simple, avec notre existence plus facile et combien plus compliquée. Il ne trouverait à celle-ci nul avantage. De son pas lourd, puissant, il demanderait de retourner à sa caverne, sûr d'y goûter ce bien que la civilisation nous chicane et que goûtent, en dehors de nous et des bêtes sociales, tous les êtres : le délassement du repos à l'heure où les besoins sont assouvis. Esclave de la vie disciplinée qu'il s'est faite, le civilisé ne connaît vraiment qu'une joie, celle de déposer, un temps, ces chaînes. Encore est-elle contrariée par l'ennui.

L'existence du civilisé est un incessant travail. Les plaisirs que nous y avons ajoutés sont des fatigues, des complications ou des vices; au point de vue strict de la satisfaction, des erreurs.

Sans doute, il est beau, il est noble d'avoir prolongé l'existence, allégé l'humaine pensée du joug des nécessités immédiates, mis de l'ordre dans nos besoins, conçu des plaisirs inédits et formé plus de rêves. Ces acquisitions, ces biens, ces désirs se paient par des charges correspondantes, certaines physiques, la plupart intellectuelles. Entraînés par ce besoin que l'exemple, la concurrence rendent irréfrénable, de plus en plus détachés des satisfactions les plus simples, les meilleures, les seules vraies, nous cherchons sans cesse des biens inédits, de plus en plus compliqués et fragiles, et nous nous alourdissons de besoins nouveaux.

Le progrès, ce que nous appelons progrès, est un

fleuve qui entraîne ses rives. Semblables à des acteurs, couchés sur une barque devant un décor fluvial qui se déroule, nous semblons avancer sur la route du bonheur; nous ne progressons pas.

Est-ce à dire que nous devions faire fi de nos acquisitions et retourner en arrière, vers le havre de je ne sais quel âge d'or? L'âge d'or fut toujours pays de chimère. Les Anciens le mettaient dans le passé parce qu'ils se croyaient très vieux et qu'il est naturel aux vieillards de parer de fleurs les jours de jeunesse. Nous qui ne respectons plus le temps écoulé que nous mesurons par nos sciences, nous plaçons cette ère idéale dans le futur. L'erreur est de même taille. L'âge d'or, ce serait l'âge où l'on vit, si nous savions le goûter.

Pourrions-nous même arrêter notre course, au cas où le désabusement nous convaincrait du néant de cette fausse avance? Nous ne le pourrions pas. Conscients ou non, il nous faut suivre l'entraînement millénaire. Que deviendrait celui qui se détacherait de la masse? Abandonné, un cadavre sur la route.

Il est permis à notre philosophie de nier certains avantages, de sentir, de déclarer que la royauté de l'automobile nous a créé un nouveau despotisme plus qu'elle ne nous rend service; qui de nous songerait à se priver d'un instrument que tous les autres emploient? Pour maintenir notre rang dans la foule des concurrents, il nous faut conserver leur vitesse. Demain, nous la conserverons dans les airs. Une trop grande division du travail, l'excès de la rationalisation nous répugne; un esprit clair en voit les conséquences avilissantes pour l'avenir de l'intelligence. Comment, dans les conditions actuelles, espérer de lutter contre une telle force économique? Vers l'imbécillité d'une société mécanique l'évolution de notre civilisation nous entraîne. La protestation d'un hindou, saintement attardé, n'aura pas raison des machines.

Pourtant, c'est assez d'être entraînés. Si vaine que nous apparaisse toute protestation contre la destinée, nous ne pouvons reconnaître une supériorité où il ne s'en trouve pas, estimer que l'existence des hommes de demain sera meilleure que celle des hommes d'aujourd'hui, d'hier, que le fut celle des primitifs, quand tout nous prouve qu'elle sera seulement plus compliquée. Nous retrouvons ici la loi fatale de l'équilibre. Que les poids opposés soient des grains de poussière ou des masses aux dimensions de montagnes, des individus ou des civilisations, l'équilibre de la vie est toujours l'équilibre. Et puisque le retour est fatal, que signifie la notion du progrès? Une fiction, un mot.

Aussi aveugles qu'un pendule qui corrige par une oscillation compensatrice l'amplitude d'une oscillation plus grande, parce qu'il a plu à certains hommes d'augmenter nos désirs, nos besoins, nous répondons à ceux-ci par des obligations, des soucis égaux. C'est évidemment quelque chose que d'augmenter l'oscillation d'un pendule; au point de vue du résultat, où trouver un gain?

Est-ce à dire que l'accroissement du trésor des acquisitions humaines ne comporte jamais d'avantages? Il en présente pour des individus, pour des groupes, sur des points particuliers, à titre temporaire. Sans doute, ces bénéfices sont payés par des pertes. Celles-ci ne nous apparaissent point toujours; certaines concernent d'autres hommes que nous, certaines notre descendance. L'individu qui tire partie d'un profit peut le croire réel, quand ce n'est pas lui qui en paie la contrepartie ou bien, s'il la paie, quand il ignore en quelle monnaie et à quel terme. Ces bénéfices ne pèsent pas dans la balance d'ensemble. Cependant, aux yeux de ceux qu'ils favorisent, ils ne sont pas négligeables. C'est ainsi qu'il nous est permis, dans un but particulier, d'utiliser les acquisitions de l'économie sociale, de l'hy-

giène, des arts, de la morale individuelle ou publique, des facultés qu'une hérédité met en nous. Absurde celui qui le nierait; dément qui n'en profiterait pas.

Cette politique utilitaire ne saurait rien signifier. Nous évoluons sans cesse. Nous semblons avancer vers un but. Nous ne progressons pas. De but, de terme, il n'en est point.

CONDITIONS BIOLOGIQUES DE LA CONNAISSANCE ET LIMITES ORGANIQUES DE LA RAISON

Nous en savons assez, à présent, sur les conditions de la vie, pour reprendre, cette fois, au seul point de vue biologique, l'étude de l'intelligence et de la raison.

Se rendre compte est un besoin de l'existence, une fonction naturelle chez l'être. Sans connaissance, il n'y aurait pas de sécurité dans le présent; sans prévision, point d'assurance du lendemain. Nous nous instruisons par les sens. Nous entassons, dans le magasin de notre mémoire, les images qu'ils nous fournissent. Elles ne font pas que s'y accumuler. Elles y prospèrent. Leur mouvement incessant, leurs rencontres, conduisent l'esprit à établir, entre elles, des rapports, à les enrichir l'une par l'autre, à les coordonner, les enchaîner suivant des habitudes. Il y est aidé par la pratique que nous en avons reçue de nos pères.

Ces habitudes se sont si bien établies dans notre intelligence qu'elles y ont pris la forme et la force de lois. Une loi est une habitude ancienne qui ne se souvient plus de son passé biologique et qui, *de servante des faits,* les contraint à une discipline tyrannique. L'ensemble, le jeu de ces formules est ce que nous appelons la raison.

Comment celle-ci s'est-elle établie dans le cerveau des hommes au point de dominer, de diriger l'entendement? Il semble que son emprise se soit exercée au cours des âges par lente substitution à l'action malhabile d'une

observation superficielle et d'une folle imagination, interprétant les circonstances. Il semble, tout autant, que le mécanisme rationnel, longtemps maladroit dans sa marche, longtemps limité à des buts particuliers, immédiats, ignorant de sa force intime, ait acquis subitement cette force, désormais inflexible, et qu'il l'ait étendue, du même coup, à toutes les connaissances. Un tel phénomène nous paraît voisin des faits de mutation. Comme eux, il procède d'un brusque changement et il offre le caractère héréditaire. L'apparition de la logique est liée, nous l'avons reconnu, à l'entrée du peuple grec dans l'histoire. Et, comme il ne s'agissait pas d'une acquisition inédite, mais du brutal perfectionnement d'une fonction larvaire chez tous les hommes, le bénéfice, éclos dans le cerveau d'une race, s'est étendu peu à peu à toutes les cervelles humaines par la contagion de la culture.

Si grande que soit la capacité de la raison, si nombreux qu'on estime les services rendus et ceux qu'elle est appelée à nous rendre, quelque légitime que soit notre orgueil de posséder un si merveilleux instrument, le pouvoir de cette faculté connaît des limites.

Ce que la raison a gagné, depuis son origine, en aisance, en souplesse, en habileté dans le jeu, cette légèreté qui nous paraît immatérielle, son spiritualisme en un mot, l'ont éloignée du sens des choses réelles. Chaque fois que la raison perd de vue le domaine sensible, elle ne tarde point à perdre pied. L'incomparable mécanisme menace de tourner à vide. Il y tournerait s'il ne se créait aussitôt des sujets d'activité, étrangers aux sens, et, par là même, insensés. L'absolu qui serait, si l'on pouvait l'admettre, le réel dépouillé de réalité, le chimérique absolu nous tente. Il n'est pas, pour l'intelligence humaine, rivée irrémédiablement au tangible, de conception possible de l'abstrait. Le bon serviteur de la pensée, son auxiliaire obligé dans l'étude de tout pro-

blème, la langue, nous indique le vide dans lequel la pensée s'engage. Aucun parler ne possède de termes propres pour définir, désigner l'irréel. Il lui faut, dans ses tentatives pour l'exprimer, recourir à des mots concrets : rien est *rem,* une chose, pas le pas humain, point l'empreinte d'une pointe, l'âme est le souffle de la respiration, etc. Comment, les ayant détournés de leur sens, la raison pourrait-elle se fier à des mots?

Ne lui demandons point de s'attacher à certains problèmes. S'il existe rien (*rem,* dans son sens vrai), en dehors, au-dessus de la matière, la raison, si haut qu'elle s'élève, ne quitte pas l'atmosphère des faits. Non seulement elle n'atteint pas l'infini, mais elle ne peut le deviner, le concevoir. Que représente, en effet, l'infini, sinon l'opposé, le contraire du limité, du tangible? Comment imaginer le contraire d'une chose tangible?

Aussi, dans ces jeux auxquels elle s'exerce inutilement, auxquels trop souvent elle se plaît, dans ce jeu qui n'est que fiction, puisque termes, conditions, y sont fictifs, la raison, dans ses conclusions imaginaires, se heurte à d'autres conclusions ou imaginaires, elles aussi, ou réelles. Elle se prend ainsi en défaut; elle se convainc d'incohérence. Elle oppose deux conceptions où sa logique n'en peut admettre qu'une. Chassée un instant, la relativité rentre en scène. La relativité, c'est le témoignage des sens, sa protestation devant la spiritualité dépouillée du réel. Ainsi, la vie reprend l'avantage contre une fonction dévoyée.

La raison n'ignore pas que la nature ne poursuit aucun but, que cette aveugle toujours agitée, sans cesse agissante, se meut au bon plaisir des circonstances. L'observation, le sens commun ne nous permettent pas d'en douter. Cependant, le besoin d'une représentation, d'un enchaînement, d'une logique est si fort ancré dans notre raison qu'en toute occasion elle prête des buts, des plans à la vie. Elle sait que la finalité est une concep-

tion grossière, digne des âges primitifs, périmée et spirituellement absurde. Cependant, il n'est pas de phénomènes auxquels elle ne suppose une intention. Prisonnière, en cela peut-être encore, du langage qui lui refuse son aide dans toute tentative abstraite, elle confond les buts particuliers, limités, nécessaires, avec une finalité générale qui n'est que vision.

Tout organe, en effet, est approprié à la fonction qu'il remplit, sans quoi, la machine n'étant plus assurée dans chacun de ses rouages, il n'y aurait point sécurité pour l'être. Tandis qu'il n'est pas de but, de fin à l'ensemble du monde, pas plus qu'il n'en est à nos aspirations vers la certitude, à nos doutes. Ou bien, si cette fin existe, elle n'est pas concevable par nos moyens.

C'est que, pour affranchie de la matérialité qu'elle s'estime, la raison y colle. Elle est, elle demeure, dans ces tentatives les plus hautes, une fonction du cerveau humain. Nulle fonction ne peut se dégager de l'organe qui la produit ni de l'être ou siège cet organe. L'inconscient génie de la nature bride les excès de chacune de ses parties. Il est des problèmes dont la solution révélée perturberait l'équilibre nécessaire à l'existence, ceux qui ne correspondent pas aux conditions de notre vie. Que la raison s'écarte un peu du terre à terre des problèmes limités, qu'un instant elle plane. Soit! La nature n'en ressent pas un péril. Une vue d'ensemble sert les vues particulières en les coordonnant. Passe encore l'exercice à vide, l'exercice pour le plaisir de s'exercer. Ne s'appliquant à rien, il ne compromet rien. C'est à proprement parler un sport. Tout sport est innocent, tant qu'il ne s'adresse pas à des buts étrangers à sa pratique.

Dès que la raison tend vers un autre terrain que le sien, elle aborde une voie dangereuse. Ses écarts, s'ils n'étaient paralysés par un frein, compromettraient l'équilibre de l'être. Ce n'est pas par une vigilance con-

sciente, dans un but de finalité, que la nature retient l'imprudente, c'est par les conditions de son existence, par nécessité d'équilibre. Il est des oscillations trop amples pour que puissent s'y opposer des contre-oscillations réparatrices. Il n'y a que deux perspectives : le frein naturel ou la mort. Que notre prétention se résigne. Il est des terrains que sa constitution organique interdit aux empiétements de notre raison, ceux qui conduiraient l'être qui la porte à la ruine. Autrement, il en serait de nous comme de l'oiseau des oasis, le Bou Habib qui succombe aux mains des ravisseurs dès que les palmiers tutélaires ont disparu derrière les sables.

NAISSANCE ET AVENIR DE LA VIE

Comment une force que caractérisent de telles propriétés : continuité, perpétuité, équilibre maintenu par une suite incessante de déséquilibres opposés, comment cette force, la vie, a-t-elle pu s'installer dans un univers où la matière vivante ignore ces facultés?

Nous ne prétendons pas résoudre l'énigme initiale à laquelle nulle intelligence d'homme n'a trouvé de solution qui s'impose. Il nous suffira, peut-être, de poser, de définir les termes du problème pour porter, dans la question, une lumière ou, tout au moins, des lueurs imprévues.

Rappelons rapidement les diverses hypothèses entre lesquelles on peut choisir : un esprit éternel a créé la matière inerte et la vie. — L'esprit a créé la matière inerte; de celle-ci est née la vie. — L'esprit et la matière inerte ont coexisté de toute éternité. De la matière, l'esprit a formé la vie. — Seule, la matière inerte est éternelle. *D'esprit, il n'est pas*. C'est elle qui a donné naissance à la vie. — Matière inerte et vie sont éternelles.

Il n'est pas, pour l'entendement humain, d'autres alternatives. Toutes ont été envisagées, pesées, défendues ou condamnées, sauf, peut-être, la dernière. C'est sur

elle, précisément, que nous voulons nous expliquer.

Que signifierait l'éternité de la vie? Une matière vivante qui n'aurait pas eu de commencement, qui n'aurait pas de fin; l'hypothèse ne nous représente rien de clair, tout d'abord.

Nous représentons-nous mieux, par la raison (je ne parle pas du sentiment, de la foi) un esprit immatériel, tirant de lui-même la matière, ou bien une matière inerte éternelle? Ce sont là des vues sans fondement, comme toutes celles auxquelles le témoignage des sens ou celui de l'expérience fait défaut. Cependant, nous les avons lues, entendues si souvent que les termes par lesquels on les désigne leur donnent une apparence familière. Je conviens, d'autre part, qu'un esprit créateur ou une matière inanimée éternelle répugne moins à notre entendement que l'éternité de la matière vivante.

Et, pourtant, il faut bien que le principe de la vie ait existé de toujours pour qu'il se soit emparé de la matière inerte. Les croyants et les philosophes qui en font une émanation de l'esprit créateur mettent son origine en dehors de la nature. Les matérialistes doivent l'admettre comme partie intégrante de la matière éternelle. Qu'on puisse envisager une autre solution, c'est ce que nous chercherons par la suite. Examinons ici les deux doctrines classiques.

L'hypothèse d'un créateur animant la matière ne nous arrêtera pas. Article de foi, avons-nous dit, non de logique. Nous ne nions rien, nous attendons la preuve.

Si, d'elle-même, sans l'intervention d'un esprit étranger à elle, la matière inerte a donné naissance à la vie, il faut admettre qu'elle l'a fait à un moment ou à quelques moments déterminés, dans des circonstances qui ne se sont pas reproduites ensuite ou qui ne sauraient se reproduire que par la rencontre hasardeuse des mêmes facteurs. Nous tâcherions donc en vain à observer

ou à solliciter un phénomène qui ne peut pas ou ne peut guère se répéter sous nos yeux.

Une telle position est commode. Elle a le danger de sa commodité. Cette brusque apparition de la vie, puis sa continuité à partir de la minute magique où elle s'est révélée et, d'autre part, *cette incapacité ultérieure*, n'est-ce point le retour fatal à la première doctrine, celle de la création par l'esprit? Car, enfin, cette mise soudaine en mouvement d'une matière, inerte par elle-même, il faut bien trouver son levier.

Laissons de côté la timide hypothèse d'apparitions de la vie multiples et quasi contemporaines. Elle expliquerait, pour certains biologistes, les types des espèces vivantes actuelles qu'ils ne jugent pas dérivables d'un même ancêtre. Cette opinion n'est que la cadette matérialiste d'une autre hypothèse, comme elle débile, celle des créations multiples.

Les conceptions qui ne font intervenir, pour l'apparition de la vie, aucun élément spirituel s'expliqueraient mieux s'il était possible de découvrir, dans le monde inanimé, des propriétés qui témoignent d'une parenté avec les phénomènes vivants : plasticité, continuité, renouvellement, équilibre. On comprendrait, plus aisément, cette brusque apparition par la réunion occasionnelle de facultés préexistantes et éparses que par une apparition subite, vraiment peu admissible, de l'ensemble.

Ces propriétés ont été cherchées et, peut-être, en a-t-on découvert quelques-unes qui ne semblent point, il est vrai, identiques aux phénomènes de la vie, mais qu'il ne paraît pas absurde de placer entre l'inertie, considérée comme un caractère de la nature non vivante, et les propriétés plastiques de la nature animée. Laissons de côté les constatations de Leduc. Les images, régulières, géométriques, qu'il a obtenues par des procédés ingénieux, n'ont qu'une analogie de pur aspect avec les faits de la reproduction cellulaire. Dira-t-on qu'elles en

sont un schéma? Ce serait une autre erreur. Le schéma est une méthode que notre raison emploie pour mieux représenter, pour styliser des faits matériels en les contraignant à des mutilations de détail, en leur conservant seulement une sorte de squelette arbitraire. Le schéma n'est pas un mode réversible. On peut styliser un animal, une fleur. Nul n'a fait sortir un être d'une représentation géométrique.

D'un tout autre intérêt et peut-être de portée tout autre, sont certains phénomènes matériels d'explication physique obscure, comme la fatigue des métaux et leur retour à la santé par le repos ou par des soins, comme l'existence de certains ferments, les diastases dont l'action à dose impondérable présente de l'analogie avec l'inépuisable activité des ferments vivants, comme les bactériophages enfin, s'ils ne sont pas des inframicrobes, mais des forces capables de se transmettre indéfiniment, de se régénérer sans intervention vitale. Les nombreux travaux dont ces *principes* (6) ont été l'objet témoignent précisément de l'immense curiosité qui s'attache à des faits, peut-être intermédiaires entre les phénomènes purent physiques et ceux qui caractérisent la vie. Les savants qui les reconnaissent pour tels reviennent à des conceptions anciennes comme celle des transmutations, mieux, comme celle du mouvement communiqué par laquelle Liebig expliquait le mécanisme des fermentations avant que Pasteur, par ses expériences très simples, en ait montré les agents figurés.

D'autre part, les hardies conceptions actuelles sur les facteurs qui déterminent la pérennité des mondes, les hypothèses formulées au sujet de la structure de la matière, celles qui expliquent l'activité du radium, tendent à rapprocher, on ne peut le nier, matière inerte et matière vivante.

Il ne saurait être prouvé cependant que la seconde

(6) Cette excellente expression est de J. Bordet.

dérive de la première, tant qu'on n'aura point expliqué comment a pu se constituer la propriété fondamentale de la vie, l'équilibre. Forces, manière d'être de forces peuvent présenter des analogies, même se rencontrer à la fois dans les deux mondes, physique et vivant, sans que ce rapprochement, cette coexistence prouvent qu'il s'agit d'un même monde. Aussi longtemps qu'on n'aura pas montré, dans la matière inerte, l'équivalent de l'équilibre de la vivante, un abîme séparera ces deux matières et l'on ne pourra soutenir que l'une a donné naissance à l'autre.

C'est qu'il est impossible d'imaginer comment a pu naître cet équilibre. Un équilibre ne se prépare pas; il ne se construit pas. Il faut, de toute nécessité, qu'il soit réalisé, qu'il existe d'emblée. Dès la première seconde de son apparition, la vie a présenté, elle n'a pas pu ne pas présenter son équilibre. Comment admettre une telle transformation de la part de la matière inanimée qui ignore l'équilibre?

La seule conception admissible serait celle de l'*éternité de la vie*. Entendons-nous. Cette vie sans commencement, ce ne serait pas la vie d'une lignée d'êtres, d'un règne, des deux règnes que nous connaissons depuis le début des périodes paléontologiques. Cette vie-là, tout montre qu'elle eut un commencement sur notre planète et qu'à partir de ce commencement elle s'y est déroulée en suivant des transformations nettement successives. Une telle vie est limitée dans le temps comme dans l'espace. Une vie qui n'aurait point de commencement serait quelque chose de plus vaste. Elle appartiendrait à tous les univers. Cessant de se manifester sur l'un, elle se maintiendrait sur d'autres. Arrhenius n'a-t-il pas montré que les spores des microbes peuvent résister à la température du zéro absolu qui est celle des espaces interplanétaires? Et il y a, sans doute, des formes plus résistantes de la vie. Qu'importeraient, pour la conser-

vation de cette vie, des périodes et des espaces stériles? N'y a-t-il pas, sur notre terre, des régions sans vie, ne fût-ce que dans le voisinage des pôles, dans les cratères des volcans et, partout, à une faible profondeur de la surface?

A moins que (l'hypothèse serait encore plus hardie) la matière vivante, au lieu d'être une moisissure, poussée accidentellement sur certaines surfaces de la matière inanimée, n'englobât, au contraire, celle-ci, à moins qu'il n'y eût qu'une seule matière et que celle que nous nommons inerte soit douée, elle aussi, d'équilibre, ce qui la confondrait avec celle qui vit.

Sans doute, une telle conception paraît insensée; sans doute, nous-même ne l'imaginons que bien difficilement. Il est impossible d'admettre que, sauf intervention d'un esprit extérieur à la matière, la vie a pu paraître subitement avec son parfait équilibre, où, la veille, elle n'existait pas.

Sans commencement, la vie serait sans fin. Cette conception, l'immortalité de la vie, choque moins que celle de son éternité. On en est revenu aujourd'hui de ce pessimisme cosmique qui considérait l'existence du monde vivant comme vouée à une fin par perte progressive de la chaleur, par lente disparition du carbone assimilable, par usure des matériaux utiles. Nous avons appris comment les astres éteints se rallument et, dans leurs alternatives de périodes froides et chaudes, nous retrouvons précisément quelque chose qui ressemble aux sursauts de la vie vers l'équilibre. Si la désintégration de l'atome est mieux connue de nous que sa formation, il semble que nous commencions d'entrevoir pour lui des faits de rajeunissement, de reconstitution. Il faut qu'il y ait retour, éternité du mouvement, sinon l'horloger s'impose. Du jour où la propriété d'équilibre serait reconnue dans la matière inerte, rien ne la séparerait plus de la vivante, car la vie, elle-même, l'engloberait.

Ici le biologiste doit s'arrêter. Aller plus loin, tenter conclusion ou formule serait s'éloigner définitivement du terrain des faits, le seul qui lui soit permis. Il est des palais dont l'homme ne connaîtra, sans doute, jamais que les seuils. Sur le seuil où nous nous arrêtons, quelle sera notre attitude morale?

DOCTEUR CHARLES NICOLLE.

LA NUIT VOILÉE

—

C'était une nuit d'automne. Mille et mille étoiles scintillaient dans l'immense azur. Il pouvait être minuit passé. Le silence courait au long du rivage et personne ne passait. La lumière pâle des lampes, diffusée par le voile grisâtre de la nuit, laissait par-ci, par-là, l'ombre d'un bâtiment ou d'un poteau de télégraphe. Au bord de la rue, deux ou trois pousse-pousse stationnaient encore, mais leurs conducteurs sommeillaient. Aucun bruit ne résonnait dans cette rue déserte. Parfois, au loin, on discernait le choc d'un colis sur le pont d'un navire ou le ronflement d'une automobile, mais le silence auguste, qui désolait cette belle nuit d'automne, recouvrait et étouffait les bruits. Quelques silhouettes élégantes se détachaient de l'horizon de cendre et s'avançaient sur la route de Naikin dans la nuit qu'oppressait le morne silence. Elles semblaient craindre le bruit de leur marche, l'amortissaient avec précaution et, quel que fût leur effort pour adoucir l'éclat de leurs voix, l'écho des pas et des paroles retentissait d'étrange façon dans le vaste silence.

— Hu-Tschuin (1), comment te sens-tu?... Es-tu dé-

(1) Que nos lecteurs ne soient point surpris si, dans ce conte, les mêmes personnages paraissent porter des noms différents. La coutume chinoise veut que l'on désigne parfois, *par des noms seulement connus des parents et des amis, mais ignorés du public*, un même personnage. Hu-Tschuin, Tche-Feo, Hu-Tche-Feo ne sont qu'un Tche-Schin, Whow-Schin, Whow-Tche-Schin ne sont également qu'un. D'ailleurs, à y réfléchir, cela n'est pas plus surprenant que, si pour désigner un M. Durand Paul-Michel, on estimait pouvoir dire ou écrire à son gré Durand, Durand Paul, Durand Paul-Michel, Paul-Michel, Paul, Michel et user de toutes les combinaisons possibles de patronyme et de prénoms. Ce sont les consonances étrangères qui déroutent.

grisé? Je crains qu'une fois sur le navire tu ne vomisses comme tout à l'heure.

Celui qui parlait était un jeune homme élégant de dix-neuf ans environ, au visage clair et pur. La douceur suave de ses beaux yeux et le charme délicat blotti aux plis de ses lèvres avaient un attrait irrésistible. Sa santé paraissait fragile. Même quand il souriait, sa figure pâle perdait à peine la mélancolie qui l'imprégnait. Malgré qu'il fût du Nord, le timbre agréable de sa voix n'avait rien de l'accent rude de cette région.

Hu-Tschuin, lui, avait de vingt-cinq à vingt-six ans. Il avait dû boire outre mesure, car ses joues étaient colorées de rose. Etait-ce la brûlure du vin?... Etait-ce la brûlure des larmes?... Une vague rougeur voilait ses yeux, un nuage d'angoisse chargeait ses sourcils et son rire forcé trahissait une tristesse mal dissimulée. Il était plus grand que son compagnon, avec le costume bleu-pâle de qui son propre costume bleu-gris s'harmonisait à merveille. Sa physionomie, sans particularité bien marquée, était cependant revêtue de distinction. Son faux col un peu usé et sa cravate à carreaux rouges lui donnaient un air sans façon.

Aux paroles de celui qui l'interrogeait, il tourna un peu la tête, prit dans sa main droite la main gauche du jeune homme et répondit avec un bon sourire :

— Merci, Tche-Schin. Excusez-moi si je vous ai retenu si tard pour m'accompagner.

Il regardait, derrière eux, deux autres jeunes gens de vingt-sept à vingt-huit ans, camarades d'école de Hu-Tschuin selon toute apparence. L'un d'eux, le plus âgé, s'empressa de dire :

— Tche-Fco, pas besoin de paroles de politesse entre nous; mais j'ai oublié de vous demander quelque chose d'important. Avez-vous assez d'argent sur vous?

Hu-Tschuin lâcha la main de Tche-Schin pour le montrer de sa propre main droite.

— Merci, dit-il. Whow-Schin m'a prêté vingt dollars que je n'ai pas encore touchés. Ce sera suffisant sans doute.

Hu-Tche-Feo et Whow-Tche-Schin précédaient leurs camarades et tous les quatre, sortant de l'hôtel de Tche-Feo, se dirigeaient du côté de la rive du Yien-Sé-Kian.

Ils traversèrent les rails du tramway, longèrent pendant vingt minutes le rivage et arrivèrent au port. Sur les navires, endormis au murmure des flots, brillaient les lumières dorées de quelques lampes. Ils montèrent à bord de l'un des bateaux et réveillèrent le boy.

Dès qu'ils furent assis dans la cabine qu'avait ouverte le domestique, Tche-Feo dit à ses camarades :

— La nuit est déjà trop avancée. Je vous en prie, regagnez la terre ferme. Vous m'avez accompagné de si loin ! Je ne sais comment vous remercier.

Tche-Schin appuya :

— Allons ! Retirez-vous les premiers, je vous prie. Je serai ici l'interprète de vos sentiments.

Hu-Tche-Feo conseilla à Tche-Schin, en lui frappant l'épaule d'une main légère :

— Pars avec eux; sinon je serais inquiet de te laisser en aller seul dans un moment.

Tche-Schin répondit en souriant :

— Cela n'a pas d'importance pour moi. Eux vont demain à leur bureau et une veillée prolongée est lassante.

Tche-Feo, interprétant la pensée de Tche-Schin, insista :

— Partez, je vous en prie. Je garde Whow-Schin un moment de plus.

Il accompagna ses camarades au rivage, revint et guida par la main Tche-Schin vers la cabine. Le navire trop grand, usé, de vitesse restreinte, avait peu de passagers. Un des lits de la cabine à deux places de Tche-Feo était donc inoccupé.

Aussitôt la porte refermée, un sentiment mystérieux secoua Tche-Feo comme un éclair. Un sentiment confus naissait aussi dans le cœur de Tche-Schin qui, assis dans le rayonnement de la lampe, gardait la tête baissée sous un silence pesant.

A regarder le visage de cire de Tche-Schin, Tche-Feo ne put plus retenir les témoignages de son affection. Il se leva, serra les deux mains de son ami et, yeux dans les yeux, lui dit tendrement :

— Tche-Schin, viens avec moi. Partons tous deux pour la ville A.....

Avant de parler, il avait songé : Arthur Rimbaud à vingt et un ans... Paul Verlaine en 1872... Les paysages de la ville natale... Leur amour pur...

Cet idéal presque incroyable semblait sur le point de se réaliser. Tche-Feo brûlait d'envie d'emmener Tche-Schin et de le conserver là-bas pendant quelque temps. Tche-Schin le consolerait de la solitude. Il soignerait Tche-Schin... Mais Tche-Schin, immobile et comme en proie à une lutte sans issue entre deux solutions, fixait sur son ami des regards hésitants.

La tendresse fluait dans la poitrine de Tche-Feo qui, à nouveau, insista :

— Tche-Schin, ne réfléchis plus. Accepte. Nous partirons tous les deux avec ce navire.

Après un retour sur lui-même, Tche-Schin, souriant comme d'habitude, répondit :

— Tche-Feo, nous aurons bien le temps de nous revoir plus tard. Pourquoi es-tu si pressé? J'espère que tu me raconteras en détail ta vie à A... et surtout ta vie de cœur. De mon côté, je te narrerai la mienne et nous resterons ensemble, comme toujours. A vrai dire, je n'ose pas trop croire à ce que j'avance. Je crains que notre affection ne refroidisse, quand nous serons séparés, et qu'un rival écarte de force notre mutuelle tendresse. S'il en advient ainsi, c'est que nous ne sommes point

dignes d'être de vrais amis. Notre ami préféré est celui qui connaît notre cœur. Ne connais-tu pas encore le mien?...

Un instant, Tche-Feo regarda les yeux emplis de larmes de Tche-Schin. Des flots de tendresse montaient à sa gorge. Posant la tête sur l'épaule de son ami, il affirma :

— Que dis-tu? Si je n'avais pas connu ton cœur, je n'aurais pas insisté pour que tu m'accompagnes.

Sa voix tremblait, étouffée, pareille à celle d'un enfant qui pleure et, s'arrêtant, il cacha ses yeux sur l'épaule de Tche-Schin. Celui-ci sentait pénétrer, à travers l'habit, les gouttes de larmes chaudes qui mouillaient son épaule, et il ne retenait plus les siennes. Puis, de ses doigts, il essuya les pleurs coulant au long de ses joues et, toujours assis, toujours immobile, il ne perdait pas de vue la lumière trop faible de la lampe.

L'atmosphère nocturne pesait d'un silence de tombeau. Sur le pont du navire s'élevaient des hourras de matelots, et retentissait le fracas des chaînes de fer qui s'enroulaient. Tche-Feo savait que le navire s'apprêtait à démarrer et il allait se lever pour accompagner Tche-Schin jusqu'au rivage. Cependant, la tristesse délicieuse qui envahissait son cœur le retint encore. Quelques minutes encore, sa tête immobile reposa sur l'épaule de Tche-Schin qui demanda pourquoi on frappait à la porte.

Une voix répondit :

— Le navire va lever l'ancre. Il faut que les amis des voyageurs se retirent.

Tche-Schin se leva avec lenteur, Tche-Feo le suivit et ils s'éloignèrent en silence. Arrivés à l'échelle de débarquement, Tche-Schin s'arrêta, Tche-Feo lui saisit la main et, rougeur aux pommettes, Tche-Schin s'excusa de sa voix musicale:

— Pardonne-moi. Je regrette de ne point pouvoir te consoler de ta solitude au cours de ton long voyage.

— Ne t'inquiète pas à mon sujet. Soigne-toi bien. Si tu vas à Pékin, avertis-moi. C'est entendu?...

Tche-Feo voulait accompagner son ami jusqu'à la rue qui longe le port. Tche-Schin refusa. Alors, Tche-Feo resta sur le pont, dilatant ses prunelles pour mieux distinguer celui qui s'éloignait dans la nuit. Sortie du port, la silhouette de son ami diminuait peu à peu, devenait un point blanc qui s'éloignait dans la direction du Nord. De temps en temps, le point blanc apparaissait à la lumière, puis s'enfonçait à nouveau dans les ténèbres. A présent, il s'effaçait plus encore, s'éloignait déjà trop. Soudain, il disparut. Et Tche-Feo, encore là, immobile, laissait ses regards se perdre au lointain...

Ensuite, il aspira l'air de la nuit à pleins poumons, leva la tête, aperçut les étoiles qui tremblaient de froid dans le ciel azuré, et une mélancolie profonde l'envahit dont il ne pouvait déterminer la cause. Dès son jeune âge, il s'était exilé au Japon, avait maintes fois goûté à la tristesse des départs et à la solitude du voyageur. Il n'aurait donc pas dû éprouver tant de peine à se séparer de ce Tche-Schin qu'il ne connaissait que depuis peu de temps. Néanmoins, tout oppressait son cœur ému : le paysage nocturne du fleuve, la disparition de la silhouette frêle de Tche-Schin, son pays menacé, l'humanité dégradée, la nuit voilée à l'infini, les étoiles frissonnantes de l'automne. Tout lui suggérait la douleur. Et, parmi ces pensées d'amertume, celle de son avenir obscur, celle de la santé fragile de son ami le firent pleurer.

Il fuit l'atmosphère grisâtre de la nuit et rentra dans sa cabine.

HU-TU-FOU.

Traduit du chinois par
Mme YANG-TCHANG-LOMINE et DAVID CIGALIER.

POÈMES

MORALE

Vole la truite contre le courant,
rame et lutte l'oiseau que repousse le vent;
et tu t'inclinerais devant le sort contraire?

Il ne s'agit point d'invoquer les dieux,
ni de rythmer sa peine en pleurs mélodieux.
A qui sait vouloir appartient la terre.

Mais si l'or du sceptre échappe à tes mains,
si fourbu, las, vaincu, tu t'abats en chemin,
sache te cacher et sache te taire.

APRES TROP D'AZUR

La lune a, ce soir,
sa cravate noire,
le ciel est de cuivre...
la pluie va s'en suivre,
l'herbe sèche boire.

Poussiéreux printemps
depuis trop longtemps
tu nous berces d'airs languides!
Finis, ciels limpides,
arrosoirs bruissants,
beaux fils d'eau tissant
un jeu d'écharpes liquides.

Puisque vient la nuit
battez donc, la pluie

vos retraites de tambour
contre nos fenêtres,
versez dans notre être
las du dur amour
la fraîcheur des jeunes jours.

—

JEUX ICARIENS

Un vaste ciel clair où volent des pies...
Les anges aussi pourraient y passer.
Sans doute ils sont là; mais nos yeux impies
pour les prendre au vol n'y voient pas assez.

Passent les oiseaux, passent les nuages,
passe le printemps et passe l'été!
Si nos pieds sont lourds de trop de voyages
repartons quand même; il faut se hâter.

Nous, vivants, pouvons asservir l'espace,
posséder la terre, ah! si peu de temps!
Quand l'ombre sur nous sera lourde et lasse
un tout petit coin nous tiendra contents.

Il faut se hâter... Le ciel calme et rose,
délice et caresse à l'œil qui sait voir,
s'obscurcit déjà; la journée est close
et l'après-midi s'est changée en soir...

Le soir se fait nuit... Rentre en toi, poète;
entends-tu glisser les anges subtils
entre terre et ciel, par-dessus ta tête?
Ils s'en vont ailleurs... Mais où s'en vont-ils?

—

CES ESPACES INFINIS...

Flots d'étoiles, constellations, nébuleuses,
Cauchemar *insensé qui chaque nuit descend,*
où fuir, lorsque mon corps où s'arrête le sang,
voit se fermer sur lui ta main silencieuse?

Quand je serais caché dans le sein de la terre
comment échapperais-je à tes regards qui tuent?

Liquide, astral, béant, Ciel *où m'emportes-tu*
vers quel néant de froid et d'atroces lumières?

Je vous hais, grelottant et immuable givre,
frénésie immobile, inhumaine splendeur,
feux stellaires, signaux qui transpercez le cœur,
ce muscle ténébreux qui lutte et qui veut vivre.
Je vous hais. — Près de moi le crapaud et l'insecte,
mes compagnons sur terre en joies comme en tourments,
font vibrer l'air éteint chacun de son accent...
Que votre son me plaît, petites voix secrètes
par qui je participe au monde des vivants!

—

ON ME DIT...

On me dit qu'un homme est mort,
un homme que j'ai bien connu mais qui n'était pas mon ami,
qui déjà était mort pour moi plus qu'à demi...
On m'apprend aujourd'hui que cet homme est mort.

Et voici que je revois si nettement son visage,
son visage soucieux et pâle de la dernière fois
où j'avais deviné, il me semble, un présage,
et voici que se glisse en moi
le sentiment informe et pourtant net, tenace,
d'avoir frustré quelqu'un de ce que je lui dois.

De l'autre côté de ma fenêtre
on dirait aujourd'hui d'une fête :
Les bourgeons des marronniers
gluants, luisants, vernissés
se gonflent, bulles d'or liquides, au soleil.
Tous les arbres sont là, paisibles, et pareils
à ce qu'ils étaient l'an dernier
et l'autre année et celle encore avant,
ces années où cet homme était encore vivant,
mais était mort pour moi déjà plus qu'à demi.

Qu'étais-je pour cet homme? A-t-il souffert par moi?
Sa femme m'avait aimé, il l'avait su. Jamais
il n'avait essayé de percer le secret
du lien qui nous avait unis, cette femme et moi.

Et puis la vie nous avait séparés, tous les trois.

Tout ce passé n'est plus que poussière aujourd'hui.
Qui s'en souvient, hors moi (et quelques-uns, peut-être?)
Ils sont morts tous les deux; dispersés, les amis.

Je l'avais aperçu un matin, cette année...
Je ne saurai jamais si je fus pardonné.

GUY-CHARLES CROS.

RENOIR

La carrière de Renoir (1) ne s'encombre d'aucune aventure, d'aucun pittoresque. Qui lui donna si jeune le sens de l'unité et de la perfection d'un corps? Où donc apprit-il si tôt à chérir le galbe d'une épaule ou d'un sein, la douceur d'une peau « qui prend bien la lumière » ? Son art, en tout cas, est né de la femme. L'acte d'aimer et l'acte de peindre ici ne font qu'un. « S'il n'y avait pas eu de tetons, a-t-il dit, je n'aurais jamais choisi ce métier... Quand j'ai peint une fesse et que j'ai envie de taper dessus, c'est qu'elle est finie. » Ainsi, cet homme qui devait, presque octogénaire, conserver la fraîcheur d'âme d'un adolescent — encore l'adolescence est-elle souvent chargée de doutes et de solitude — n'a-t-il cessé de caresser de ses pinceaux des formes éternellement jeunes et désirables. Dans la carrière de tout artiste, il semble qu'un temps vienne où l'enthousiasme s'épuise, où se substituent à l'étonnement, tandis que les sens s'apaisent, une gravité, des préoccupations nouvelles (et parfois l'œuvre en bénéficie); l'habitude de vivre implique un désenchantement nécessaire, comme si chacun à son tour devait s'accoutumer à l'idée de la mort. L'extraordinaire, dans le cas de Renoir, c'est qu'il ait su garder jusqu'au bout la même qualité d'exaltation et de légèreté. Dès 1889, on signale les premières atteintes des douleurs qui, plus tard, l'immobiliseront sans toutefois l'empêcher de peindre: ces tortures n'au-

(1) Renoir est né à Limoges en 1841, quelques mois après Rodin et Redon.

ront point d'écho dans son art. Jusqu'au dernier jour, la même attraction tendra ses yeux vers le modèle, disons la même volupté, car, en définitive, comment appeler cette chaude lutte avec la nature, ce tête-à-tête indéfiniment recommencé avec l'être rond, irisé, qui n'appartient qu'à la lumière. Appartenir à la lumière, les femmes de Renoir n'ont pas d'autre rêve. Paradis sans fruit défendu, sans péché ni remords. L'idée du plaisir terrestre évoque celle des pénombres complices, de paupières brusquement fermées: ici, tout se déroule au grand jour et jamais formes dévêtues n'ont respiré avec plus d'innocence. Les divinités que les Vénitiens firent redescendre sur terre, et dont Rubens à son tour célébrera l'opulence, comparées à celles de Renoir, auront toujours l'air un peu courtisanes. Elles savent qu'un homme les observe avec des yeux d'homme; faites à son usage, elles songent aux bras qui vont les contenir. Et leurs sœurs du dix-huitième siècle? Tous les péchés de l'esprit les habitent; l'amour pour elles est un jeu compliqué: masques, escarpolettes, festins, méandres des parcs et du mensonge, elles réclament ces complicités pour être heureuses. C'est à Gustave Courbet qu'il appartiendra de délivrer les femmes du libertinage. Purificateur à sa manière, le paysan d'Ornans palpera de ses lourdes mains, comme on flatte la croupe des vaches, la belle viande féminine. L'année même où Courbet peint *La Femme endormie, Jô, Les Dormeuses* (1886), Renoir, miraculeusement échappé à des métiers méticuleux, brosse grandeur nature cette *Diane Chasseresse* que Courbet ne désavouerait pas. De la même époque date également le *Cabaret de la Mère Anthony*: cinq personnages qui déjà respirent avec cette plénitude et cette aménité particulières qui s'affirmeront bientôt dans la première *Lise* ou dans le *Garçonnet jouant avec un chat* (68). Renoir n'a pas trente ans. Ces toiles sont encore d'un disciple, mais Diane aussi bien

que le jeune garçon, expriment une sérénité — je dirais presque une allégresse — qui manqua toujours aussi bien aux nus fiévreux de Daumier, de Millet ou de Delacroix qu'à ceux du peintre des *Lutteurs* ou du *Déjeuner sur l'herbe.* Cependant si Manet n'avait point exposé la *Musique aux Tuileries,* jamais peut-être n'eussent été peints *Le Patinage au Bois,* ni des scènes de *la Grenouillère* dont on connaît trois versions et qui, dès 1868, traduisent déjà toute la nervosité, tout le charme propres à l'organisme de Renoir. De la même année date la grande *Lise,* œuvre importante à propos de laquelle Meier-Graefe, un des meilleurs analystes du métier de Renoir, évoque avec raison Vélasquez. Comme Vélasquez, Renoir a senti qu'il n'aurait jamais plus d'autorité qu'en usant de valeurs et de nuances extrêmement rapprochées.

Ses premières compositions témoignent encore du prestige qu'eurent sur ce débutant les grands émancipateurs de l'art moderne, Manet, Courbet ; fidèles au conseil de Diaz: « Ne travailler jamais que d'après nature », elles semblent respecter aussi l'ensemble de vérités, de conventions découvertes ou retrouvées par un groupe de camarades également fous de peinture: Bazille, Sisley, Cézanne, Monet, Pissaro. Mais, très vite, et presque d'instinct, Renoir va s'adresser à des maîtres qui possèdent tous les secrets et dont, par tempérament même, il est encore plus près que ses contemporains. On a justement insisté sur l'influence qu'allaient exercer sur la technique de Renoir *les Femmes d'Alger,* qu'il paraphrase dans les *Parisiennes habillées en Algériennes* (1872), ou *La Noce juive.* Pourtant, on ne l'a point assez dit, à travers cet art qu'il adorait mais dont l'éloignait le rythme de son esprit ennemi de tout romantisme, ce qu'il découvre avec tant de bonheur, *c'est surtout le métier des maîtres de Delacroix,* le métier de Rubens, de Véronèse, et du plus chaleureux, du moins

agité des Vénitiens, du Titien. De même qu'elle se prolonge par Vélasquez, Fragonard ou Goya, la peinture vénitienne trouve au dix-neuvième siècle un nouvel adepte. La *Danaé,* que Renoir ne connut qu'assez tard au Prado, contient presque toute sa technique, je veux dire la recherche des formes amples unie à cette fermeté vaporeuse, à cet art d'éclairer l'ombre même, à cette volupté dans la transparence que personne, depuis Titien, n'égala.

A travers des œuvres aussi diverses et parfois même aussi contradictoires que le *Portrait de Bazille, Le Cirque* (1868), *La Promenade* (1870), le portrait en pied de *Mme Maistre,* la *Femme à la Cage* (1871), *l'Amazone* (1872), toiles d'une assurance et d'une légèreté qui manqueront toujours aux figures de Monet (aussi bien à *Camille* qu'aux *Femmes au Jardin*), Renoir arrive très vite à la maîtrise, notamment dans de petits paysages (les *Canotiers à Chatou,* 72; *la Seine à Argenteuil,* 73), et l'année 74 est fertile en chefs-d'œuvre: *La Loge, Mme Hartmann, La Danseuse* (74), *Sur l'herbe, Le Déjeuner, La Tonnelle* (75), *La Source, La Balançoire* (76), *La Pensée, Les premiers Pas, La Femme au chat, Confidences, La Petite Durand-Ruel* et toute une série de petits portraits annoncée, dès 69, par *La Mère de l'éditeur Charpentier.* Comment citer tous les tableaux qui se succèdent, entre 1874 et 1880, avec une verve inlassable? Ils sont de tous formats, de tous sujets. Quelles que soient les acquisitions que Renoir fera par la suite, on est en droit de se demander si jamais un chef-d'œuvre comme la première *Loge* sera surpassé (et de même Manet ira-t-il plus loin que *l'Enfant aux bulles de savon* ou le *Portrait de Victorine Meurend*?) Ici les roses, les jaunes, les rouges et surtout les bleus dominent; les figures participent de plus en plus tendrement au milieu qu'elles semblent colorer de leurs vibrations; la forme tend à se dissoudre dans une lumière dansante. Une ner-

vosité exquise, différente de celle de Watteau, de Guardi ou de Tiepolo, une onction qu'on ne faisait que deviner dans les compositions antérieures à 70, une évaporation de printemps d'Ile-de-France mêlent les plaisirs terrestres aux jeux de l'eau et du ciel. Nos yeux se sont habitués à ces toiles et nous n'arrivons pas à comprendre qu'il fallut de l'héroïsme aux premiers amateurs, Choquet, de Bellio ou Durand-Ruel, pour les désirer, ni que le public ait pu rire. Evitons de citer une fois de plus les journalistes d'autrefois chargés de commenter les expositions impressionnistes (leur incompréhension d'alors n'a d'égale que l'adulation prodiguée par la critique à tant de nos contemporains entre 1920 et 1930). Mais prenons un esprit sérieux, délibérément ouvert aux recherches nouvelles, Burty par exemple, et voyons à quel point un art que nous tenons aujourd'hui pour classique put surprendre en son temps :

Renoir échoue généralement dans le paysage. Il semble que le plein air l'éblouisse. Il voit des taches lumineuses, il s'attarde à des éclaboussures de rayons là où l'unité se fait toujours, qu'il s'agisse de gerbes tombant d'entre les nuages ou de flèches filant à travers les branches ou les feuilles. *L'œil du spectateur ne pourra jamais s'habituer à ces ronds clairs qui tachettent ses gazons, ses allées, même le visage ou le vêtement de ses personnages. L'effet est trop mobile dans la nature pour que le jugement accepte qu'un artiste tente d'immobiliser cette sensation aveuglante.* Les formes aussi des rochers, des monticules, des buissons, des touffes d'herbe ne lui arrivent qu'estompées par des irisations isolées évoquant l'aspect de pelotes de laine semées sur le sol ou entassées dans une large corbeille... Les deux éléments, l'humain et le paysage, ne sont pour ainsi dire pas cousus ensemble et les yeux sont charmés sans qu'une impression forte se dégage...

Mais (ajoute-t-il aussitôt) « M. Renoir se rattrape dans l'atmosphère des intérieurs et dans l'atmosphère subtile de la féminité... » Plus loin, après avoir loué le peintre

de nus, l'observateur de la vie moderne, il condamnera vingt morceaux « d'une exécution incohérente et d'une palette exaspérée ».

Des critiques de cet ordre, et formulées par un grand esprit, ont-elles inquiété Renoir? N'est-ce pas plutôt par une évolution naturelle que ce peintre, assez indifférent à l'opinion, mais non au perfectionnement de ses moyens, réagit contre certains excès obscurément pressentis? Toujours est-il que, surpris lui-même par cet anéantissement progressif de la forme, ébloui par ses propres mirages, troublé comme un nageur qui sentant que le fond manque et craignant d'être emporté par le courant (ce courant, c'est celui de l'Impressionnisme), se retourne et d'un coup de reins gagne la terre ferme, Renoir s'est ressaisi. Gardons-nous d'attribuer à cette réaction, sur laquelle nous allons revenir, une importance exagérée. Jamais il n'y a rupture chez Renoir, et si l'on voulait classer ses toiles en se basant sur leur facture, on commettrait bien des erreurs. Des bouquets d'une solidité admirable sont contemporains des toiles les plus blondes, les plus fugitives. Et qui ne verrait déjà dans la charmante *Mère promenant ses enfants* (74) ou dans la *Sortie du Conservatoire* (76), d'une si ferme mise en place, dans les *Parapluies* (79) ou le beau *Nu* assis de la Collection Stchoukine (vers 75) une volonté pareille à celle qui s'affirmera plus tard, soit dans la période dite sèche, soit dans la période 1900-1919, qu'on pourrait appeler la période sculpturale? Aux abords de 1880, *La Famille Charpentier*, le grand *Portrait de Samary*, *Le Déjeuner* (musée de Francfort), *Les Pêcheuses de moules*, *Conversation*, le *Portrait de Cézanne*, la seconde *Loge*, *Les Premiers Pas*, témoignent de l'extraordinaire activité d'un artiste qui, bien différent en cela de Degas, *ne semble soucieux, ni dans le choix du sujet, ni dans la composition, de rompre avec l'esthétique traditionnelle* et se contente de réussir à la perfec-

tion ce que les mauvais imagiers du Salon manquent infailliblement. *La Famille Charpentier, Les Enfants Bérard, Les Filles Mendès, Les petites Cahen d'Anvers* ne s'opposent nullement, en apparence, par leur mise en page, à l'art des portraitistes en vogue. Ce qui diffère, c'est l'esprit dans lequel ils ont été conçus, c'est le métier même: métier qui montre une merveilleuse intuition des ressources de la peinture à l'huile en même temps que l'amusement que Renoir prend à tout capter, l'ivresse avec laquelle il s'empare — sans presque avoir le temps de préférer — des richesses que lui offre la rue aussi bien que les milieux mondains, un visage familier aussi bien qu'un paysage. Ainsi jamais il ne souffrira d'être retardé par des problèmes dont il serait naïf de prétendre qu'il les élude, mais auxquels il répond au fur et à mesure qu'ils se posent, c'est-à-dire les pinceaux en main.

Renoir, quand il peint la première *Loge,* a trente-trois ans. Quel est son visage? Le portrait que l'artiste a laissé de lui-même vers cette époque frappe, par la fixité du regard, une gravité que confirment de précieux témoignages, notamment celui de son frère qui le dépeint au Café de la Nouvelle-Athènes « la figure sérieuse, l'air distrait, absent, généralement assis dans un coin et se mêlant rarement à la conversation ». Dès huit heures du matin, il est à son travail, qu'il ne quittera pas de la journée. Georges Rivière, avec beaucoup de bonne grâce, a conté cette charmante vie de Montmartre aux abords de 1875. Renoir a loué un atelier à deux pas du *Moulin de la Galette*; il demande à ses amis Cordey, Gœneutte, Lhote, Lestringez, Vidal de Solarès, Franc Lamy, d'être ses modèles; il recrute parmi leurs maîtresses ou les petites femmes rencontrées à Montmartre, à la Grenouillère — fleuristes, apprenties, couturières ou modistes,

actrices ou danseuses — les peaux qui prennent bien la lumière: Nini qui posa pour la *Loge,* Jeanne qu'on retrouve dans *La Balançoire*, et sa sœur Estelle, Angèle qui lui inspira *La Femme au chat,* Margot *la Tasse de café,* Ellen Andrée, et l'adorable Samary, muée pour l'éternité en Renoir, tant elle symbolise à la fois le charme de Paris et la première manière du peintre. La jeune femme qu'on voit assise à l'extrême-gauche du *Déjeuner des Canotiers* va devenir bientôt sa compagne. Toutes ces jeunesses, qu'il couvre de rubans, de chapeaux, de robes, se plaisent à poser dans son atelier; il les accueille sans arrière-pensée. « Il ne les embête pas »; chez lui, elles viennent oublier les fatigues de l'amour et les complications de la vie (longtemps Renoir rêva de fonder sur la Butte un pouponnat). Mais c'est l'atmosphère même du plaisir qu'elles lui apportent au lieu de cet ennui que traînent si souvent avec eux les modèles professionnels.

Bien que Limoges soit sa ville natale, rien absolument ne subsiste chez Renoir du pli provincial. Comme Daumier, Paris, tout jeune l'adopta, le colora si l'on peut dire. Quelle que soit la tâche qu'on lui confie — peindre des éventails, des stores, décorer des terres vernissées ou des porcelaines — il se signale par son goût, son ardeur, la dextérité de ses mains, son amour du travail bien fait. Gleyre, un de ses premiers maîtres, chez qui il rencontra Monet et Sisley, lui demande avec ironie : « C'est sans doute pour vous amuser que vous faites de la peinture? — Si ça ne m'amusait pas, je vous prie de croire que je n'en ferais pas », répond Renoir. Couture, méprisant, avait dit à Manet: « Vous ne serez jamais que le Daumier de votre époque. » Pignol, de même, avertit Renoir : « Prenez garde de devenir un autre Delacroix. »

C'est au Louvre que Renoir apprend à peindre en in-

terrogeant Boucher, Watteau, Véronèse, Delacroix, puis Ingres. Ami de Bazille, il fait, grâce à lui, vers 1863, la connaissance de Cézanne et de Pissarro. Un groupe est formé. L'histoire de ce groupe est trop célèbre pour qu'il faille la rappeler et nous renvoyons aux ouvrages de Duret, de Georges Lecomte pour connaître la succession des manifestations impressionnistes à partir de 1874, le rôle matériel et moral d'un Durand-Ruel, l'incompréhension du public et de la critique. Peu d'événements extérieurs marqueront la vie de Renoir: quelques voyages — l'Afrique, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne — qui tous compteront moins par la révélation de ciels nouveaux que par les musées; le mariage de l'artiste en 81, des séjours alternatifs dans l'Aube (à Essoyes) et dans le Midi (Magagnosc, Cagnes, le Cannet) où, de plus en plus, il sera rivé pour soigner ses douleurs. C'est tout. La plupart des grands artistes de cette génération ont une vie austère, remplie seulement par des découvertes d'ordre technique, et qui se déroule avec régularité, bourgeoise et sans rupture.

L'âme de Renoir ne changera guère. La célébrité, la richesse n'altèrent en rien son rythme. Sociable, tour à tour rieur et bougon, fredonnant des chansons comme Corot, il continuera à vivre dans un sympathique encombrement, au milieu de vieux chapeaux fleuris, poussiéreux, de toiles sans châssis qui traînent sur des tabourets, sur des malles, à terre, ou piquées aux murs; redoutant de vendre, ayant peur de voler l'amateur et regrettant le temps « où on déménageait dans une voiture à bras et où souvent on ne déménageait pas ». Même immobilisé dans son fauteuil à roulettes, il conservera cette vivacité charmante qu'on devinait dans la grave et fine silhouette peinte par Fantin au fond de l'*Atelier des Batignolles*. Au fur et à mesure que le visage et les mains s'amaigrissent, que le corps se momifie, l'expression devient plus intense. Le peintre Albert André, auquel nous

devons de si précieuses effigies de Renoir ainsi qu'une monographie pleine de témoignages vivants, l'a dépeint « assis dans son fauteuil, ses maigres jambes croisées, ses pieds douloureux chaussés de pantoufles de laine, sa tête fine et pâle coiffée jusqu'aux oreilles d'une casquette ou d'un chapeau de toile blanche, selon la saison, aux doigts une éternelle cigarette ». C'est de ce fauteuil qu'il fut arraché, et presque les pinceaux en main, à soixante-dix-huit ans, le mardi 2 décembre 1919.

§

Tandis que la plupart des Impressionnistes, et Degas lui-même, allaient très rapidement renoncer au portrait, de grandes compositions réunissant un ou plusieurs personnages, ou des demi-figures, ne cesseront d'alterner chez Renoir avec des nus, des natures-mortes ou des paysages: les trois panneaux de *la Danse, le Déjeuner, les Enfants Bérard, les filles de Catulle Mendès, les Sœurs Lerolle, Au Piano, la Famille Renoir*, etc... Même après 1900, fixé pour de longs mois loin de Paris, il cherchera autour de lui, dans sa propre famille, chez ses amis et chez ses amateurs, de nouveaux modèles : ainsi les innombrables études faites d'après *Coco*, le plus jeune de ses fils, d'après telle élève préférée comme Mme Val, d'après Mme Sert, Mme Thyrneysen, Mme de Galea, Bernstein, Rodin, Muhlfeld ou Vollard. Ainsi, par l'intérêt qu'à peu près seul il porte à l'effigie humaine, Renoir demeure dans une tradition éminemment française.

Mais, comme les maîtres du dix-huitième siècle, auxquels on ne peut s'empêcher de penser, aussi bien Perronneau, dont il est plus près que de La Tour, que Greuze, si grand dans l'art du portrait, nous le voyons garder vis-à-vis du modèle une familiarité discrète. Ce n'est pas une enquête approfondie qu'il mène sur le caractère, ni un jugement qu'il porte, comme Ingres ou

Degas. Il reste spectateur et peint chacun, à la manière de Vélasquez, sous son meilleur jour et, pour ainsi dire, sans arrière-pensée. La bourgeoise se distingue à peine de la servante, l'homme de génie du manœuvre; à peine perçoit-on plus d'intellectualité chez son Cézanne que chez le cabaretier Fournaise; et Wagner lui-même — dont il exécuta le portrait en vingt minutes — se plaignait d'avoir l'air d'un pasteur protestant. Renoir, souvent, demandait à la femme du monde d'échanger sa robe contre un corsage d'atelier qui laissât jouer la peau à travers le rose d'une mousseline, le noir d'un satin, ou l'argent d'une broderie; plus d'une fois aussi les bras de Gabrielle ou de la Boulangère l'aidèrent à finir un portrait de commande. Les visages sont égaux dans la lumière bienveillante qui les baigne sans que le clair-obscur accentue les traits, favorise la pression de l'invisible. Jamais l'esprit critique n'apporte ici ses violences. Les bouches, les yeux, pour Renoir, sont les portes qui donnent sur le monde extérieur: c'est de la vie qu'ils nous parlent, et non de l'égoïsme, de l'orgueil, de tout ce qui noircit l'existence et ronge l'individu. Ici s'affirme encore son puissant optimisme: pour lui, la peinture n'a pas comme mission de représenter ce qui pèse, résiste, souffre. Bref, pour cet homme émacié, que les épreuves physiques ont martyrisé si jeune, il semble que l'art soit avant tout santé, lumière et consolation. Attitude opposée d'une part à celle de Degas ou Lautrec, de l'autre au goût qu'entretint le symbolisme pour les pâleurs et la mièvrerie. Aucune des modes suivantes ne devait détruire cette sérénité. Quand vers la dixième année de ce siècle la déformation fut érigée en système, quand toutes les femmes représentées semblèrent sortir de l'enfer, quand, sous l'influence de Cézanne et du Greco, un cauchemar d'Apocalypse expulsa tout charme comme une convention, tout sourire comme une faiblesse, Renoir continua à chanter le triomphe de la

courbe sur l'angle et à n'être qu'actions de grâces. Ne l'oublions pas, c'est à la faveur d'un malentendu que les dernières productions, inspirées par des modèles lourds et puissants, rencontrèrent quelque indulgence auprès des idolâtres de Cézanne. On imagine la réprobation à laquelle se fût heurtée, si on l'eût tentée vers 1920, la réunion des scènes si franchement anecdotiques énumérées plus haut : *Le Déjeuner des Canotiers, La sortie du Conservatoire, Les Parapluies, Les premiers Pas, La fin du Déjeuner, La Famille de l'Artiste.* N'eût-on pas désavoué Renoir qui ne craignait pas de dire: « Pour moi, un tableau de chevalet doit être une chose aimable, joyeuse et jolie, oui jolie. Je sais bien qu'il est difficile de faire admettre qu'une peinture puisse être à la fois de la très grande peinture en restant joyeuse. On ne prend pas au sérieux les gens qui rient. *L'art en redingote,* que ce soit en littérature, en peinture, en musique, épatera toujours. »

Ainsi, tandis que Cézanne apparaît comme un martyre volontaire, livré à des travaux surhumains, la peinture demeure pour Renoir le plaisir suprême, l'acte adorable, la jouissance qui se renouvelle indéfiniment, sans fatigue. Delacroix parle, dans le *Journal,* d'un de ces talents qui, comme Bonnington, viennent au monde tout prêts et comme armés de toutes pièces: « Cette main était si habile qu'elle dépassait la pensée... Tout ce qu'il posait sur la toile était charmant. » Qui n'envierait cette facilité? Comme l'abondance, comme la générosité, c'est un des signes du génie. Depuis Flaubert, depuis Cézanne, on a le culte des naissances douloureuses. Renoir enfante des chefs-d'œuvre sans prendre à témoin le Ciel et sans cris.

§

Tous les critiques et Renoir lui-même ont parlé avec insistance d'une crise, dont les premiers symptômes

remontent à 1881. Sous l'influence des voyages en Italie, Renoir, plus ému encore par les fresques de Pompéi que par Raphaël, troublé également par la lecture de Cennino Cennini, ouvre les yeux sur certains dangers.

Vers 1883, il s'est fait comme une cassure dans mon œuvre. J'étais allé jusqu'au bout de l'Impressionnisme et j'arrivais à cette constatation que je ne savais ni peindre ni dessiner. En un mot, j'étais dans une impasse.

Il se reproche de s'en être tiré souvent grâce à des expédients. Il a l'impression d'avoir laissé s'échapper la forme et veut la ressaisir. Cette crise, qui certes a sa grandeur, paraît moins grave que Renoir et surtout ses tardifs admirateurs ne l'ont fait entendre. Réaction utile en son temps mais qui, comme toute décision prise par des êtres toujours mieux inspirés quand ils obéissent à l'instinct que lorsque la raison les bride, ne pouvait se prolonger longtemps. Renoir, d'ailleurs, à maintes reprises, affirma son aversion pour les théories, aussi bien les théories relatives au sujet qu'à la technique. « On croit en savoir long quand on a appris des scientifiques que ce sont des oppositions de jaune et de bleu qui provoquent des ombres violettes, mais quand vous savez cela, vous ignorez tout. Il y a dans la peinture quelque chose de plus, qui ne s'explique pas, qui est l'essentiel. Vous arrivez devant la Nature avec des théories, la Nature flanque tout par terre. » Il disait également: « Les théories ne font pas faire un bon tableau: elles ne servent le plus souvent qu'à masquer l'insuffisance des moyens d'expression... je suis toujours effaré lorsque de jeunes peintres viennent chez moi et m'interrogent sur les fins de la peinture. Il y en a qui m'expliquent les raisons qui me font mettre du rouge ou du bleu à tel endroit de mon tableau. Evidemment, notre métier est difficile, compliqué, et je comprends toutes les

inquiétudes. Mais, tout de même, un peu de simplicité, de candeur est nécessaire. »

Néanmoins, aux abords de la quarantaine, Renoir se livrera à un vaste examen de conscience. Effrayé par l'aspect cursif et papillotant de ses tableaux, par les germes de destruction qu'il croit découvrir en eux, on dirait qu'il prévoit, trente ans d'avance, les objections que provoquera l'Impressionisme. Il va donc chercher à se créer des entraves, s'imposer une discipline, approfondir plus longuement, s'interdire de prendre les pinceaux avant d'avoir assuré par une mise en place fouillée l'ordonnance des moindres détails. De cette période dite « acide » ou « sèche » témoigneront les fameuses *Baigneuses* de l'ancienne collection Blanche qui lui coûtèrent trois ans de travail. Renoir de plus en plus renonce au plein air; d'autre part, il s'efforce de moins succomber à ce qu'on pourrait appeler les délices de l'huile, pour sacrifier davantage au style. La pâte devient plus épaisse, parfois d'une tonalité fade, parfois agressive; souvent il se contente de colorier un dessin qui sertit cruellement la forme en évitant tout charme de touche; certains nus sont polis à la manière d'Ingres. L'élément sensuel disparaît: les douceurs du printemps, les mollesses de l'été sont chassées par une brise aigre descendue des sommets de la volonté et qui menace de geler toutes les fleurs. Cependant, le naturel reprendra très vite ses droits et, de cette crise, Renoir sortira non point anémié mais plus ardent, sans avoir perdu aucune des qualités sans lesquelles il eût cessé d'être lui-même.

C'est à cette époque que Renoir, qui jusque-là s'était confié rarement à la feuille blanche, donne ses dessins les plus serrés. Des mains d'Ingres il reprend la mine de plomb pour tout définir par le contour. Mais, en dépit de cette volonté de sécheresse, le trait retrouve le moyen de caresser, et de ces formes assagies, simplifiées, réduites à

elles-mêmes, défendues contre toute atteinte extérieure, émane sans qu'il l'ait voulu une sensation de vénusté. De ces années date également une série de petites aquarelles dont le fini n'exclut pas la splendeur, véritables travaux de miniaturiste et qui rappellent le temps où Renoir, né au pays des émailleurs, ornait à l'aide de pinceaux très fins des services de porcelaine.

Cette époque de contraintes n'aurait pu se prolonger impunément. Une phase de transition commence bientôt. L'étau se desserre. Les années 88-90 montrent un Renoir encore divisé, amoureux de ses disciplines mais impatient de quitter ce régime sec, tenté par tous les mets défendus qu'il se sent à nouveau la force d'assimiler. Les deux variantes des *Enfants au piano,* et tant d'autres toiles contemporaines, à la limite de la dissonance et du mauvais goût, séduisent et irritent à la fois, grincent par moments: œuvres de convalescence. Mais déjà nous sentons que le feu naturel et profond d'autrefois couve sous une armature rigide qu'il fera bientôt craquer. Titien et Rubens vont prendre leur revanche sur l'héritier attardé de Raphaël, sur le Chinois égaré dans Rome; et bientôt les *Baigneuses* de la collection du prince de Wagram (97) répondront d'un appel joyeux aux *Baigneuses* de la collection Blanche. Peu de temps après avoir peint l'admirable *Femme endormie* de la collection Diéterle, si détendue elle aussi ,et comme délivrée d'un mauvais rêve, Renoir, geste symbolique, copie avec tendresse un petit Corot.

§

La force du tempérament est si grande, chez ce peintre, il y a tant d'unité en lui, malgré des contradictions apparentes, que les variations techniques qu'on relève ici, comme chez Rubens ou chez Goya, restent, en somme, secondaires. « Pourquoi changez-vous votre manière? » lui demandait-on après la *Danseuse,* après la *Loge*. Combien le reproche se fût appliqué plus justement à Manet,

à Degas, peintres chez lesquels la part de la culture et de l'intelligence, dans le plus noble sens du mot, est autrement grande. Renoir s'est expliqué en toute franchise sur les variations de son métier:

Dans les commencements je mettais des épaisseurs de vert et de jaune, croyant avoir par là plus de valeurs. Un jour je m'aperçois que Rubens avec un simple frottis avait obtenu davantage que moi avec toutes mes épaisseurs... J'ai peint deux ou trois toiles au couteau, suivant le procédé cher à Courbet. J'ai peint ensuite au pinceau en pleine pâte. J'y ai peut-être réussi quelques morceaux, mais je ne trouvais pas cela commode pour « revenir »... J'ai essayé de peindre par petites touches, ce qui me permettait déjà mieux de faire passer un ton dans l'autre, mais cette manière produit une peinture rugueuse et je n'aime pas beaucoup ça. J'ai mes petites manies, j'aime peloter un tableau, passer la main dessus et dame, sur ceux qui sont peints de la sorte, j'avoue que j'ai quelquefois la tentation de frotter mes allumettes.

Au fond, son grand plaisir fut toujours de manier l'huile — cette substance transparente comme l'aquarelle mais plus onctueuse — de caresser de ses pinceaux chargés d'un liquide glissant et léger l'épiderme de la toile. Il revient tout naturellement à cet art des demi-pâtes et des glacis que les Vénitiens, Rubens, Fragonard, Delacroix, lui ont enseigné. Comme l'écrit Maurice Denis, il fait chanter la couleur en préparant des masses dans le ton et des passages dans les gris; tout proche en cela de Rubens il s'amuse à « ouater d'insensibles passages entre les plans », à faire valoir l'éclat des teintes grâce aux neutres qui les relient. Telle apparaît du moins sa technique moyenne dans maintes études exécutées entre 1900 et 1910.

Ce qui domine, en effet, chez Renoir, c'est l'art souverain de relier les unes aux autres toutes les parties du tableau et d'en assurer l'unité. Une fois de plus, cédons la parole à Delacroix:

Quand nous jetons les yeux sur les objets qui nous entourent, que ce soit un paysage ou un intérieur, nous remarquons entre les objets qui s'offrent à nos regards une sorte de liaison produite par l'atmosphère qui les enveloppe et par les reflets de tout genre qui font pour ainsi dire participer chaque objet à une sorte d'harmonie générale. C'est une sorte de charme dont il semble que la peinture ne peut se passer; cependant il s'en faut que la plupart des peintres, et même des grands maîtres, s'en soient préoccupés. Le plus grand nombre semble même n'avoir pas remarqué dans la nature cette harmonie nécessaire qui établit dans un ouvrage de peinture une unité que les lignes elles-mêmes ne suffisent pas à créer malgré l'arrangement le plus ingénieux.

Ce don primordial est si fort chez Renoir qu'il lui permet de triompher alors que la mise en place souffre de faiblesses, ou que des rythmes contradictoires s'agitent dans un même tableau. Combien de fois, grâce à la cohésion de l'harmonie, il sauve miraculeusement des toiles d'une composition incertaine, d'un dessin hâtif, où l'imagination linéaire manque. Cette orchestration, Renoir l'inventera à tout moment, aussi bien dans la période 70-80, où les bleus de cobalt et d'outre-mer s'allient d'une façon si adorable aux chromes, aux laques, aux roses, aux noirs (comme dans le *portrait de Mme Charpentier, la Balançoire, le Moulin de la Galette*), aussi bien dans les toiles de la fin, où la dominante sera constituée par des ocres — ocres rouges, garances, ocres jaunes — que dans les périodes intermédiaires: *période sèche* où il cherche le bel émail; période qu'on pourrait appeler *fondue* où, pour assurer les passages, il revient souvent sur la toile, d'une main légère, avec des noirs d'ivoire ou des terres vertes, sans craindre que la couleur perde en éclat, se plombe un peu.

Ses œuvres maîtresses — et la rétrospective de l'Orangerie montre qu'il en a peintes à tous les âges — sont celles où il concilie la plénitude du volume et celle de la

couleur, où les vérités sculpturales s'allient à des vérités d'épiderme, où les exigences de la belle forme ne détruisent en rien les liens de la figure avec le milieu, ses échanges avec l'espace. En sorte qu'on ne saurait découvrir d'antinomie entre les *Loges* de 74 et de 80 et les *deux Baigneuses* du Luxembourg exécutées l'année même de sa mort.

Ceux qui l'ont regardé peindre sont d'accord lorsqu'ils décrivent les phases différentes par lesquelles passaient ses tableaux. Renoir, comme Corot, pensait qu'il fallait se garder d'affirmer trop vite. Ecoutons Albert André:

Il attaque sa toile en traçant au pinceau, généralement avec du brun-rouge, quelques indications très sommaires pour voir les éléments qui constituent son tableau. Les volumes, dit-il, avec un petit air narquois. Puis tout de suite, avec un ton pur délayé à l'essence, comme s'il procédait à l'aquarelle, il frotte rapidement la toile et on voit apparaître quelque chose d'imprécis, d'irisé qui nous ravit avant même d'avoir compris le sens de l'image. A la seconde séance, lorsque l'essence est un peu évaporée, il revient sur cette préparation, procédant presque de la même façon, mais avec un mélange d'huile et d'essence et un peu plus de matière colorante. Il éclaircit les parties qui doivent être lumineuses en mettant directement sur la toile du blanc pur. Il renforce les ombres et les demi-teintes de la même manière, directement sur la toile. Peu à peu il précise les formes, les laissant toujours passer l'une dans l'autre. « Il faut que ça baise », dit-il. Quelques touches encore et on voit surgir du brouillard coloré du premier état les formes douces et rondes sur lesquelles brillent des éclats de pierreries et qu'enveloppent des ombres transparentes et dorées.

§

Tout jeune, conduit par une mère dont il semble tenir sa sensibilité, Renoir apprit à découvrir, nerveuse et miroitante, la proche banlieue de Paris: Saint-Cloud, Bougival, Argenteuil, Louveciennes, Chatou. Les féeries d'Ile-

de-France le touchèrent bien plus que les mirages d'Afrique (79, 82). « On peut si bien peindre aux Batignolles », disait-il à propos des équipées de Gauguin. C'est par le paysage qu'il aborde la peinture: à vingt ans il rencontre Diaz dans la forêt de Fontainebleau. Entre 1870 et 1880, souvent les thèmes de Monet, de Sisley sont ceux mêmes qui le séduisent. Mais ici l'azur envahit avec une volupté plus insistante les verts et les ors de ces campagnes rieuses, nacrées, éblouissantes, éblouies: le végétal même a l'air charnel. Des villégiatures à Essoyes le rendront plus tard au paysage et surtout des séjours de plus en plus longs dans le Midi. Les chênes-lièges, le bruissement argentin des oliviers, le sol rouge et brûlant lui inspireront maintes symphonies flamboyantes. Ici l'on songe encore aux enseignements de Delacroix: modeler les arbres dans un reflet coloré comme la chair et par masses tournantes en attribuant à la demi-teinte reflétée toute l'importance.

Pourtant ce n'est pas dans le paysage pur que Renoir se sent le plus à l'aise. Il préfère qu'on ne le laisse pas trop seul avec la Nature; en tout cas, ce n'est pas, comme Corot, la qualité même du silence qu'il aime à fixer. Les sites qui lui plaisent sont ceux « dans lesquels on a envie de se promener ». Il lui faut la palpitation que crée le soleil, le jeu des reflets dans les feuillages. Jamais il ne représente l'hiver, ni le brouillard. Ce peintre de la joie comprend mal que la neige, « cette maladie de la nature », ait tenté ses amis; il s'étonne que Claude Monet s'enterre à Giverny. Et si lui-même demeure à Essoyes, aux Collettes, c'est moins par goût que pour des raisons de famille ou de santé. Son mariage l'a fait s'éloigner peu à peu de la société élégante qu'il avait aimée non par vanité, mais pour les plaisirs visuels qu'elle lui proposait (par une évolution inverse, un Vuillard, attiré d'abord par l'intimité des petits intérieurs, découvrira plus tard de nouveaux postes d'observation dans la grande bourgeoi-

sie). Partagé entre sa femme, ses enfants et quelques amis, l'existence de Renoir, à partir de la quarantaine, sera consacrée à peindre les créatures bénévoles qui s'offriront à ses pinceaux. Des servantes comme la fidèle Gabrielle, des voisines comme la Boulangère ou ces Italiennes que nous retrouvons dans vingt tableaux exécutés à Cagnes, parfois des modèles choisis à Paris viendront poser pour le peintre perclus de douleurs qui renouvelle à l'infini le thème des *Baigneuses*. On peut dire que le nu sera désormais sa grande préoccupation. Il rêve de grandes compositions « pleines à craquer », à la manière de Rubens ou de Véronèse, mais qu'il ne réalisera pas, car, malgré tout, ses préférences le ramènent à la figure isolée et, de plus en plus, il évite l'éparpillement de la mise en scène.

La naissance providentielle d'un troisième fils, celui qu'on nommera Coco, illumine la maturité de Renoir. Sans doute ce peintre épris de chair fraîche, d'épidermes neufs, prompt à retrouver l'enfant dans la femme, avait-il chanté déjà ses fils Pierre et Jean, la volupté des petits volumes blonds, des phalanges potelées, et retrouvé la femme dans l'enfant... Jamais pourtant il ne semblait avoir éprouvé tant de joie à suivre les jeux du petit animal humain qui s'éveille, gonflé de lumière et de lait, ses courbes, ses élans, ses rires. Nouvel adorateur de culs-nus, mais sans ailes, sans carquois, sans attirail mythologique, Renoir les peindra dans un tout autre sentiment que Carrière. Et ces visages, cependant, font penser, comme ceux de Carrière, à certains infants de Vélasquez; là encore, nous admirons cette exquise familiarité qui permet d'opposer, par exemple, les maternités de Renoir à celles d'une Mary Cassatt, maternités qui faisaient dire à Degas: « Tiens, l'Enfant Jésus avec sa nurse! »

La manière même dont il s'inspire de ce petit compagnon de son travail aide à préciser les conditions dans lesquelles Renoir interroge le modèle. Jamais il ne lui

inflige une attitude et ne l'immobilise dans une pose. Il lui demande simplement une valeur de contrôle: grâce à sa présence, il est sûr « de ne pas trop se ficher dedans ». Il s'en « beurre les yeux ». Il s'allume à leur contact. Mais, même en face du modèle, il continue, si paradoxal qu'il paraisse, à dessiner de pratique. Bien souvent c'est en regardant un corps dévêtu qu'il a peint des fruits ou des fleurs. Les modèles professionnels — auxquels il n'eut recours que rarement — s'étonnent qu'on les laisse lire ou chanter sans leur imposer une ressemblance d'attitudes avec l'être qui commence à respirer sur la toile.

Ainsi se précise la méthode adoptée par Renoir. S'il a travaillé tantôt en plein air, tantôt à l'atelier, nous le voyons renoncer à l'une et à l'autre de ces habitudes ou, plus exactement, les fondre. Les inconvénients du plein air l'ont frappé très rapidement. N'est-ce pas d'ailleurs de la bouche même de Corot qu'il apprit « *qu'on n'est jamais sûr de ce qu'on fait dehors et qu'il faut toujours repasser par l'atelier* »?

« Dehors — a-t-il dit à Vollard — on a une variété de lumière plus grande que la lumière de l'atelier, toujours la même; mais précisément dehors vous êtes pris par la lumière; vous n'avez pas le temps de vous occuper de la composition; et puis dehors on ne voit pas ce qu'on fait. De plus, en peignant directement devant la nature, le peintre arrive à ne plus chercher que l'effet, à ne plus composer et il tombe vite dans la monotonie. » Mais qu'on n'imagine pas que l'atelier l'ait séduit davantage. De même qu'il ne voulait pas qu'un nu « sente l'aisselle », il avait horreur des compositions « puant l'atelier ». Indifférent au mobilier banal qu'il transfigure, c'est vraiment le plein air que ce grand coloriste introduit entre ses quatre murs. Par là encore il rejoint Corot qui reconstitue loin du motif des « Souvenirs » de Sologne ou d'Italie, parce que ces paysages, il les trouve inscrits dans son cœur.

Admirons l'aisance incomparable avec laquelle Renoir représente des figures dans un intérieur ou les fait se détacher sur des fonds de verdure. Jamais nous ne le voyons embarrassé de relier un objet ou un personnage avec son milieu. De maintes de ses natures-mortes on dirait volontiers ce qu'il dit un jour devant une gerbe de dahlias: « N'est-ce pas, c'est aussi brillant qu'une bataille de Delacroix? » Cette unité de commandement se retrouve dans les nus innombrables qu'il a peints à toutes les époques.

Ces nymphes, je les veux perpétuer. Si clair
Leur incarnat léger qu'il voltige dans l'air...

Quels vers caractériseraient mieux cette espèce de saturation de l'espace grâce à la forme? Les moelleuses créatures de Renoir excellent à créer un climat idéal. Toutes se ressemblent. Déjà, à l'époque de Montmartre, il tendait à ramener tous les visages et tous les corps à un type unique. On a noté ces charmants petits fronts têtus, ces bouches gonflées et bien fendues, ces yeux allongés et profonds. Plus tard, ce qu'il exprimera surtout, c'est l'ampleur des épaules et du bassin, la fierté des mamelles, la plénitude des bras et des cuisses, tout l'éclat innocent et sculptural de ces royautés ancillaires qui nous aident à comprendre que Jupiter, plus d'une fois, soit entré dans le lit des bonnes.

Ses modèles, même les plus aristocratiques, il tend à les ramener à un type sain, populaire: il faut que le sang afflue au visage, aux bras, aux mains (dussent-elles donner l'impression d'être rougies par la vaisselle). Jamais il n'a peint une femme maigre. La richesse, à ses yeux, c'est la santé. Ainsi, il idéalise à sa manière, je veux dire qu'il néglige ce sur quoi ses contemporains ont le plus insisté: les imperfections de toutes sortes. De même que dans ses portraits il oublie les tares intérieures ou extérieures, dans ses paysages l'hiver et la pauvreté, de même

dans ses nus: tout entier à l'opulence de la couleur et des grands rythmes, aux volumes royaux, à la liberté, il ne voit que déesses qui semblent n'avoir jamais porté ni corset ni robe et ne marcher que dans le soleil. Une sorte de fièvre rôde toujours autour des héroïnes de Delacroix; celles de Rodin sont chargées de malédictions; la sensualité chez Degas, chez Forain, chez Rops, a presque toujours des relents ignobles; et le thème des ablutions — idée fixe de toute une époque — aura toujours un sens vengeur. Excepté Puvis (si différent pourtant de Renoir), personne, par delà le catholicisme, n'avait osé revenir plus naïvement à la Grèce.

A la graisse, diront les mauvais plaisants, excédés de voir aux approches de la mort ce Renoir, sec et noueux comme un vieux sarment, exalter des formes nourricières, donner des emblèmes de la fécondité, verser à profusion le sang et le vin. Ecœurés comme par une odeur d'abattoir, les timides redoutent cette splendide boucherie qu'ils pardonnent pourtant à Jordaens ou à Rubens, lesquels, pour citer encore un joli mot de Renoir, « n'en étaient pas à une fesse près ».

Gardons-nous de prendre parti dans la querelle qui oppose au Renoir de la trentième année le Renoir septuagénaire. Sans doute est-il un peu paradoxal de prétendre que l'époque où ces doigts, jadis si caressants, ne peuvent plus manier les pinceaux qu'au moyen d'une boule glissée entre les phalanges mortes, est celle où Renoir est le plus en possession de ses moyens. Comment ne pas reconnaître cependant que chez de tels génies — comme chez Titien, Ingres, Goya ou Degas — non seulement les facultés créatrices demeurent intactes dans la vieillesse, mais la conception même de l'œuvre d'art se purifie?

Jamais peut-être le climat inventé dans lequel plongent ces baigneuses — baigneuses de plein ciel plus que de pleine eau, car c'est au sortir d'un bain simulé qu'elles sont peintes: couchées, debout, assises, soutenant d'un

côté la masse de leurs cheveux, de l'autre une draperie, pansant quelque blessure ou surprises par le sommeil — ne fut plus radieux, plus éblouissant. On dirait que c'est avec les seules matières qui colorent les fraises, les pêches, les pivoines et les glaïeuls qu'ont été nourries ces créatures (ainsi une antique légende contait que le Titien, pour peindre une de ses madones, avait emprunté le suc des fleurs). Vers la fin, les bleus mêmes et les verts ne joueront plus guère de rôle que dans les accessoires jetés à leurs pieds ou dans les fonds auxquels elles se relient par leurs vibrations et l'irradiation de toute leur personne. La forme s'épanouit, ferme, résistante et douce. Elle pourrait au besoin se passer du charme de la couleur (et Renoir l'a prouvé en faisant exécuter sous sa direction par le sculpteur Guéno quelques statues monumentales). On résumerait l'évolution de Renoir en disant qu'il est passé de la fleur au fruit. Tout ce qu'il y avait autrefois d'acide encore, de frêle ou de timide dans ces nymphes de printemps, de dispersé dans leur exubérance, s'ordonne avec plus d'éclat. Jadis — sans jamais tomber toutefois dans la mièvrerie ou le libertinage — il s'attardait à décrire l'attache d'une oreille, d'un bras, d'un sein, les sillages chauds; aujourd'hui, un dessin d'ensemble vient dominer la coloration ; il n'a plus d'amour que pour la belle amphore, pour les déesses d'une seule coulée. Splendide automne, dernières vendanges, chant d'adieu qu'il lance très haut, très fort, sachant que le temps fera bientôt tout « redescendre », apaisera ces accords et fondra ces notes éparses!

§

Ainsi s'effrite peu à peu le mot impressionniste qui servit si commodément de cible tour à tour au rire, à l'enthousiasme et, par un revirement fatal, aux sarcasmes des nouvelles générations. Ce n'est plus qu'une fiche hors d'usage qui a passé par trop de mains. Depuis longtemps

déjà Degas, exaspéré contre ce qu'il y avait de féminin et de péjoratif dans l'appellation, s'était retiré du groupe. On a vu Cézanne faire de l'Impressionnisme quelque chose de solide comme l'art des musées et construire dans la douleur un monument bien cimenté. Quand l'œuvre de Claude Monet sera étudiée avec sang-froid, on verra que chez lui la part de la volonté ne le céda pas à celle de l'instinct et qu'avec Pissarro il fut à sa manière — de là peut-être ses faiblesses — l'un des esprits les plus doctrinaires du groupe. L'analyse même du métier de Renoir montre que ses dons exquis, son aisance à traduire ce qu'il y a dans la nature de plus aimable et de plus furtif, n'alla point à l'encontre d'une volonté classique. Nous l'avons vu sans cesse discipliner sa sensation, faire rentrer le particulier dans le général, ne pas s'asservir au modèle, travailler de pratique comme les maîtres d'autrefois, nous répéter que ce sont les peintres qui font les peintres et qu'on n'apprend vraiment son métier qu'au Musée; découvrir tantôt « que le noir est la reine des couleurs » (renversant ainsi un des articles les plus sacrés du nouveau credo), tantôt qu'avec la nature seule on n'aboutit qu'à l'isolement, bref n'être victime d'aucune des conventions qui furent en honneur dans sa génération. « Je n'ai été moi, a-t-il dit à Vollard, que lorsque j'ai pu me débarrasser de l'Impressionnisme et revenir à l'enseignement des Musées. » Ainsi l'illustre étiquette ne s'applique plus, en définitive, qu'à des peintres de seconde zone qui, tant bien que mal, ont vulgarisé, en les réduisant en formules, les enseignements tirés de maîtres essentiellement opposés les uns aux autres. N'allons point découvrir chez ces sous-ordres la descendance de Renoir, mais chez trois grands artistes de tempérament robuste, frémissants comme lui, et qui sans l'imiter ont compris sa leçon: Berthe Morisot (en définitive plus apparentée spirituellement à lui qu'à Manet); Aristide Maillol, ce Renoir de la sculpture qui découvrit la Grèce en passant

par l'atelier de Cagnes; et l'éternel enfant dont le nom ressemble le plus à bonheur: Bonnard, authentique héritier du peintre des Baigneuses.

§

Lorsqu'on regarde les œuvres des anciens, on n'a vraiment pas à faire le malin. Quels ouvriers admirables étaient avant tout ces gens-là! La peinture n'est pas de la rêvasserie. C'est d'abord un métier manuel et il faut le faire en bon ouvrier. Pour ma part, je me suis toujours défendu d'être un révolutionnaire. J'ai toujours cru, et je crois encore que je ne fais que continuer ce que d'autres avaient fait beaucoup mieux que moi.

Cette modestie n'est pas feinte. Sans cesse Renoir, ancien ouvrier, nous rappelle son amour pour « la belle ouvrage » : « La peinture est un métier comme la menuiserie et la ferronnerie, elle est soumise aux mêmes règles, écrit-il en tête du traité de Cennini. Toute la peinture, depuis celle de Pompéi jusqu'à celle de Corot, semble être sortie de la même palette... Cette manière de peindre, tous l'apprenaient jadis de leur maître, et leur génie, s'ils en avaient, faisait le reste. » « *Rester dans le rang* », telle est encore une des images dont Renoir se servait volontiers: elle illustrait la même pensée. On ne saurait trop insister sur ce fait que les problèmes qui se posèrent devant Renoir furent moins des problèmes d'ordre esthétique que d'ordre technique. Toute son intelligence, il la mit à perfectionner sa maîtrise manuelle (et non point son habileté). Jamais il ne s'est embarrassé de savoir ce qu'un peintre a le droit ou non de représenter. (*Ne me demandez pas si la peinture doit être objective ou subjective*, dit-il un jour, *je vous avouerai que je m'en fous.*) Pas davantage il ne s'avisa de donner à ses découvertes un caractère de généralisation: « La palette d'un peintre ne signifie rien. C'est son œil qui fait tout. Il y a des couleurs dont on se sert avec plus de bonheur que d'autres. On finit par les adopter. »

Sa règle fut uniquement de peindre ce qu'il aimait, ce qu'il sentait. Mais, dans l'ordre du métier, il a mis toute sa gravité, toute sa réflexion, nous osons presque dire — en employant ici ce mot pour la première fois — toute son inquiétude. Nul, pas même Cézanne, n'a senti, mieux que ce créateur si étonnamment comblé, à quel point le métier qu'il avait choisi était difficile et la somme d'expériences dont dépend une réussite. Mais cette lutte sans répit, il l'a menée pour ainsi dire à voix basse, comme Corot, sans prendre à témoin personne ni lui-même. Ainsi, dans le désarroi du XIXe siècle, cet homme nerveux, chétif, sociable mais solitaire, avant même d'avoir visité les sanctuaires des Flandres ou d'Espagne, semble retrouver les secrets que Titien reçut, dit-on, de Giorgione et que se transmirent Vélasquez, Goya, Delacroix. La vie, qu'il accepte comme un présent léger, lui paraît assez riche pour n'avoir point besoin des ressources que la passion, la douleur ou le doute ajoutent à l'inspiration du peintre, mais qui l'égareraient, lui. Jamais un grand souffle, venu des profondeurs, ne l'élève au-dessus de lui-même au risque de détruire sa sérénité. On ne peut dire que l'art soit pour lui consolation. C'est une floraison ininterrompue, gratuite, je veux dire qu'aucun désir d'argent, aucune soif de gloire n'ont dirigée. Il prétend n'être pas resté un jour sans peindre. Peindre est son bonheur, sa raison d'être; rien ne l'en détournera.

Renoir fait partie de cette école française dans laquelle, si modeste qu'il fût, il sentait bien qu'il aurait une grande place, « de cette école française qui est si gentille, si claire, et de si bonne compagnie ». Phrases d'une mesure charmante et qu'on dirait colorées par lui.

CLAUDE ROGER-MARX.

LA MORT DE TOURGUÉNEFF

Ivan Tourguéneff, le grand écrivain russe qui a passé les dernières quarante années de sa vie dans l'intimité de la famille de la grande cantatrice Pauline Viardot, en France — sauf de courtes absences (à Bade, toujours avec les Viardot, Londres, Italie, Russie) — est mort le 22 août 1883, à la villa « Les Frênes », où habitaient les Viardot — dans son petit châlet — à Bougival (1).

Cette mort, survenue après de longues souffrances indescriptibles, fait penser à tous les tourguénevistes que la crainte de la mort, qui hanta Tourguéneff pendant toute sa vie, n'était chez lui que le pressentiment des tortures qu'il endura pendant sa longue agonie de 1882.



Lorsqu'on pense — ou qu'on lit, ou qu'on parle — de la mort d'Ivan Tourguéneff, on comprend très bien pourquoi les tourguénevistes attribuent une si grande importance à la manière dont Tourguéneff envisageait la mort.

Le grand écrivain la craignit pendant toute sa vie, ce qui provoquait toujours des plaisanteries de ses amis et faisait l'objet d'étonnement de Léon Tolstoï. En visite chez ce dernier, en 1881, à Iasnaïa Poliana, Tourguéneff dit carrément que la crainte de la mort est un sentiment naturel, et avoua qu'elle le possédait et même qu'il ne

(1) L'année qui commence sera celle de Tourguéneff. Différents groupements littéraires et artistiques en Russie, en France et ailleurs ont préparé des solennités du cinquantenaire. Des publications spéciales sont déjà annoncées.

venait pas en Russie à cause d'elle, pendant le choléra. Nous en trouvons un écho dans une lettre de L. Tolstoï (v. *Golos Minouvchago*, n° 1-4, 1919): « Comment Tourguéneff ne craint-il pas d'avoir peur de la mort... »

Les tourguénevistes, pour prouver cette peur de la mort, citent ordinairement des passages de ses œuvres, depuis ses poésies de prime jeunesse (*Le Soir* et autres), ses romans (*La Veille, Eaux Printanières*):

> Soudain, telle la neige tombant sur la tête, viendra la vieillesse et, avec elle, la peur de la mort toujours grandissante et rongeant, etc...

Cette peur de la mort qui « ronge » comme la mort elle-même n'a, certes, jamais été décrite d'une manière aussi saisissante et éloquente que par Tourguéneff.

Goncourt, dans son Journal, note les paroles suivantes qu'il prononça;

> Vous savez, quelquefois, il y a dans un appartement une imperceptible odeur de musc qu'on ne peut chasser, faire disparaître... Eh bien! il y a, autour de moi, comme une odeur de mort, de néant, de dissolution (*Journ. de Goncourt*, t. 5).

Tourguéneff pensait que la religion seule pouvait vaincre cette peur de la mort (v. sa lettre à la comtesse Lambert), mais, ajoutait-il (le 10-22 décembre 1861), la religion, elle-même, devrait devenir un besoin naturel pour l'homme, et à celui qui en est privé il ne reste qu'à en détourner les yeux avec légèreté ou stoïcisme (ce qui, au fond, revient au même).

On sait que Tourguéneff a créé, dans cet ordre d'idées, une figure exceptionnelle — par la force de vérité artistique — celle de Loukéria (dans *Reliques Vivantes*), dont le *songe* non seulement nous donne l' « image de la mort libératrice », mais caractérise une âme profondément religieuse. Notons ici cependant que des gens profondément religieux ne sont pas libres non plus de la

peur de la mort. D'ailleurs, la peur de Tourguéneff ne provenait pas de son irreligiosité, comme cela arrive à des hommes supérieurs, tel, par exemple, le grand savant russe Maxime Kovalevsky (2) (très connu et populaire en France), qui, libre penseur, craignait la mort et ne le cachait pas.

Le fait est que la question de la peur de la mort est très compliquée et multiple, et même un savant de l'envergure de Metchnikoff, qui l'aborda dans un de ses derniers cours, ne put la résoudre. Ce savant, comme on sait, considérait la mort non pas comme un phénomène inacceptable, épouvantable, catastrophique, mais, au contraire, comme un aboutissement normal, — le repos final, — phénomène qui devrait être désiré par et pour tout homme. Metchnikoff citait même des exemples, peu nombreux, il est vrai, de gens dont l'attitude devant la mort fut justement telle qu'il la préconisait. Il faut cependant avouer que la théorie de Metchnikoff n'apporta aucun changement dans l'attitude des hommes envers la mort. Avant comme après Metchnikoff, des hommes de grande foi (sans distinction de confession), de forte mentalité philosophique-scientifique, des gens habitués à la pensée de la mort (la majeure partie des militaires, par exemple), et enfin ceux qui cherchent la mort, qui veulent mourir, ceux-là envisagent et continueront à envisager la mort avec calme et sérénité. Tourguéneff n'appartenait à aucune de ces catégories. Il fut, par sa nature, un artiste génial avec toute son âme, toutes ses pensées, tous ses intérêts moraux et intellectuels. Il aima la vie, la beauté dans toutes ses manifestations saines, esthétiques, et il haïssait de toutes ses forces la terrible *Vieille*.

Mais sa vie fut douloureuse: son *enfance* (triste, du

(2) Tous ceux qui ont connu cet homme remarquable, noble, intelligent, savant, créateur, se rappellent comment il souffrait de la peur de la mort pendant la maladie qui devait l'emporter (1916, à Pétrograd).

fait de sa mère tyrannique et de la perte prématurée de son père); son *amour* de toute la vie (pour Mme Viardot: v. ma *Vie Douloureuse d'Ivan Tourguéneff*, Mercure de France, 1er février et 1er juin 1932), et surtout ses *maladies*, ses multiples grippes, sa goutte précoce, enfin sa cruelle maladie que les sommités médicales de l'époque — Charcot, Botkine, Jacoud, Brouardel, etc. — ne pouvaient diagnostiquer d'abord qu'imparfaitement, la prenant soit pour une angine neuralgique, soit pour une fausse angine de poitrine dont il souffrait réellement, mais derrière laquelle se cachait un mal beaucoup plus terrible: un cancer de la moelle épinière qui mit fin à ses souffrances.



Il nous est sans doute plus aisé qu'à ses contemporains — amis ou adversaires — d'être juges objectifs, dans l'appréciation de l'attitude de Tourguéneff devant *la Mort*.

Toute sa vie, en effet, est devant nous, vie douloureuse, comme nous venons de le dire, dans son ensemble. Nous n'avons pas de motifs personnels, amicaux ou hostiles, de ne pas dire la vérité, de voiler ses faiblesses, de plaisanter, comme le faisaient même ses amis intimes, certaines de ses manies (peur du choléra) et imaginations, ni d'exagérer avec malveillance ou même — comme le faisaient d'aucuns — avec méchanceté certaines particularités de son caractère. Un demi-siècle nous sépare du jour de sa mort, et nous pouvons parler de Tourguéneff avec l'amour, certes, que mérite ce grand écrivain russe, mais aussi sans colère (*sine ira*) et sans passion (*sine studio*).

On peut dire sur Tourguéneff tranquillement, en toute conscience, la vérité, rien que la vérité.

Oui, il ne se résignait pas à l'idée de la mort. Il se ré-

voltait avec toutes ses fibres d'homme, toutes ses sensations et sentiments d'artiste contre cette suprême injustice, cette cruauté de la nature envers la vie individuelle. (Rappelez-vous sa poésie en prose sur l'impassibilité de la Nature.) Lisez les citations que reproduisent les critiques et les tourguénevistes, soit de ses œuvres, soit de ses lettres où il parle de la Mort, et vous direz en toute sincérité que ne peut parler de la Mort comme en parle Tourguéneff qu'un homme révolté par l'inévitable qu'il craint, sans être pour cela un poltron, un pusillanime; un homme qui, depuis sa prime jeunesse, pensait, « à la tombée de la nuit », à ce qui « nous attend » et « ce qui nous arrivera ».

« Ici, c'est la nuit et les ténèbres, mais *là-bas?* Qu'est-ce qui se passera là-bas? » (*Soir.*)

Déjà à l'âge mûr, il écrivait à la comtesse Lambert (en 1861):

« Est-il possible que la mort ne soit autre chose que la dernière fonction de la vie? » Et il avoue que le caractère naturel de la mort est beaucoup plus terrible que sa soudaineté et son caractère extraordinaire. Une « nature faible » (opinion courante superficielle que d'aucuns professaient de Tourguéneff), un « poltron » (d'après ses adversaires) ne parle, n'écrit ni ne pense ainsi. Ainsi écrit, parle et pense un homme dont l'âme est grande et la pensée profonde et qui ne peut trouver de consolation dans la religion à l'instar des croyants, ni dans la science, — laquelle ne peut pas répondre aux questions qui le tourmentent.

La question de la crainte de la mort doit être révisée dans la biographie douloureuse de Tourguéneff — par nous, les derniers en date tourguénevistes — depuis son aventure, à l'âge de dix-neuf ans (l'incendie du bateau qui le transporta de Pétersbourg en Allemagne), qui pouvait finir tragiquement, jusqu'à la longue maladie qui le tua.

Avec la véracité qui lui était propre, Tourguéneff mit fin lui-même à la malveillante calomnie de l' « aventure sur le bateau, sa conduite lâche pour se sauver », à propos de laquelle sa propre mère l'avait accusé — sur des bruits qui lui étaient parvenus — dans une lettre:

Tu avais la frousse, quand d'autres, dans ce moment de frayeur, pouvaient s'en apercevoir.

Quand, trente ans plus tard, des adversaires se mirent à répéter cette calomnie, Tourguéneff publia, dans les *Védomosti* de Saint-Pétersbourg (1868) un démenti formel où l'on pouvait lire entre autres choses: « ...l'imminence de la mort a pu troubler un garçon de dix-neuf ans, et je n'ai pas l'intention d'affirmer au lecteur que je l'envisageais avec indifférence... »

La question de la crainte de la mort chez Tourguéneff doit être traitée non pas du point de vue du *courage* personnel ou de la lâcheté, mais à la lumière des idées et images que lui inspirait, qu'évoquait en lui la Mort, et qu'il nous a traduites si nettement, si clairement, avec une telle richesse et abondance, dans ses œuvres. En parlant de la crainte de la mort chez Tourguéneff, on ne peut pas prendre comme point de départ les sentiments et les sensations d'un simple mortel — qu'il soit courageux ou lâche — mais il faut la juger uniquement comme manifestation de l'attitude devant la Mort d'un grand artiste et penseur.

Lisez les lettres qu'il écrit pendant sa terrible maladie à ses amis (Bertenson, Polonsky, Savina et autres), vous n'y trouverez pas la tristesse, l'abattement, même lorsqu'il n'y a plus aucun espoir de guérison; vous y lirez, au contraire, le désir, la volonté de vivre, travailler et ne pas penser à la maladie: un « faiblard » n'aurait pas pu écrire, dans son état, le roman *Clara Militch* et les admirables *Poèmes en Prose*. Lisez-en, par exemple, le dernier (*Une Fin*), qui fut dicté à Mme Viardot d'une

voix bégayante de mourant, en différentes langues. Il ne le pouvait plus en russe, comme le lui proposa Mme Viardot, faute de mémoire et de force (Mme Viardot parlait, comme lui, plusieurs langues vivantes, l'espagnol, le français, l'allemand, l'anglais, l'italien, et possédait assez bien le russe). Mme Viardot l'arrangea ensuite en français.

Et ses lettres délicieuses de cette épouvantable période, et qui présentent un si grand intérêt, non seulement personnel, mais historique, — littéraire! Je n'en citerai que deux ou trois (de celles qui fournissent un témoignage décisif dans la question qui nous préoccupe).

Convaincu qu'il n'irait plus en Russie, que sa « vie personnelle était finie », qu'il ne verrait plus son Spasskoïe (domaine), Tourguéneff écrit à l'ami Polonsky, qui devait être, avec sa famille, son hôte à Spasskoïe pendant l'été de 1882, comme ils l'avaient été l'année précédente:

Lorsque vous serez à Spasskoïe, saluez de ma part ma maison, mon jardin, mon jeune chêne, saluez ma patrie que je ne verrai plus, probablement, jamais...

Lisez ce que Goncourt écrit à ce propos de Tourguéneff dans son *Journal* (t. VI, p. 256), d'après Alphonse Daudet, qui l'avait vu tout de suite après l'opération — sans chloroforme — déjà en 1883 (« On m'a enlevé un kyste dans le ventre », disait Tourguéneff):

Un véritable homme de lettres que notre vieux Tourguéneff. On vient de lui enlever un kyste dans le ventre, et il disait à Daudet, qui est allé le voir ces jours-ci : « Pendant l'opération, je pensais à nos dîners, et je cherchais les mots avec lesquels je pourrais vous donner l'impression juste de l'acier entamant ma peau et entrant dans ma chair... ainsi qu'un couteau qui couperait une banane... »

Et voici enfin la mort qui est là, imminente, inévitable, et alors la force de l'âme de l'écrivain — artiste, penseur — surgit devant nous, avec toutes ses grandeurs et

sa beauté, dans sa lettre immortelle à Tolstoï... De quoi écrivait à ce moment suprême Tourguéneff à Tolstoï? Il lui parlait de la *Littérature*, du Grand Ecrivain russe, de la Terre Russe!...

Je me permettrai de citer cette dernière lettre à L. Tolstoï, qu'il griffonna au crayon en réponse à celle d'amitié sincère que Tolstoï lui avait écrite, ayant appris sa maladie:

Quand *j'ai su qu'elle était grave*, j'ai compris, écrivait Tolstoï, combien je vous aimais. J'ai senti que si vous mouriez avant moi, ce serait pour moi une grande douleur...

Voici la lettre de Tourguéneff:

Cher et bien-aimé Lev Nicolaïevitch,

Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, car j'étais malade et suis, pour parler franc, sur mon lit de mort. Je ne peux me remettre, et il est inutile de penser à cela. Je vous écris seulement pour vous dire combien je suis heureux d'avoir été votre contemporain, et pour vous adresser une dernière requête. Mon ami, revenez à votre travail littéraire. Ce don qui est le vôtre vient de la même source que tout le reste. Combien je serais heureux si je pensais que cette lettre pût avoir une influence sur vous... Je ne puis ni parler, ni manger, ni dormir. Cela me fatigue de nommer ces choses. Mon ami, grand écrivain de la terre russe, entendez ma requête. Dites-moi si vous avez reçu cette lettre et permettez-moi de vous embrasser une dernière fois de très, très près, vous, votre femme, et tous les vôtres. Je ne ne peux plus, je suis fatigué (3)...

Un lâche, un poltron ne serait pas capable d'écrire cette lettre.

Faut-il encore insister? La cause, je crois, est entendue. Je n'ai envisagé ici que la seule question de la *peur de la Mort* chez Tourguéneff. Les lecteurs qui voudraient

(3) Je cite cette lettre dans la belle traduction d'André Maurois. Voir son livre remarquable, *Tourguéneff*, pp. 178-179. (Ed. Grasset.)

élargir la question et l'examiner à la lumière de la philosophie qui se dégage de la vie et de l'œuvre du grand écrivain n'ont qu'à lire le chapitre magistral que consacre à la *Philosophie humaine de Tourguéneff* André Maurois (v. *Tourguéniev*, pp. 219 et suiv.).

II

Les amis d'Ivan Tourguéneff sont priés d'assister à la cérémonie d'adieux qui aura lieu le lundi 1er octobre, à trois heures très précises de l'après-midi, à la gare du Nord.

On entrera par la porte des messageries, rue de Maubeuge.

Cette carte servira d'entrée jusqu'à 2 h. 3/4.

A partir de cette heure, l'entrée sera libre.

Deux personnes

Telle fut l'invitation anonyme adressée aux amis de Tourguéneff et des Viardot d'assister à la cérémonie d'adieux « précédant le départ définitif » du corps de Tourguéneff de cette France où il laissait le « nid » des derniers quarante ans de sa vie douloureuse, ses enfants et petits-enfants, seuls au monde, oubliés bientôt de tous...

Les journaux de l'époque ont décrit les funérailles de Tourguéneff, à Paris, et, après le transfert, en Russie, à Pétersbourg. J'ai eu, jeune étudiant, l'insigne honneur d'assister au service religieux, à l'église de la rue Daru, et puis à la gare du Nord, d'où le corps de l'écrivain partit pour Saint-Pétersbourg. Notre couronne de la colonie russe de la rive gauche, portée par L. Tikhomiroff (directeur du *Messager de la Volonté du Peuple*), encadré par M. Tsakni et moi (les plus grands de taille), fut déposée au pied du catafalque, mais je doute fort qu'elle soit parvenue jusqu'en Russie. Je me rappelle les discours: cordial, du peintre Bogoluboff (président du Cer-

cle Artistique Russe), éloquents, véritables morceaux littéraires, de Renan, d'Edmond About. Je me rappelle aussi la grande figure du doyen des réfugiés russes, Pierre Lavroff, qui, seul, était resté sur le parvis de l'église russe, — ne voulant pas, par principe, y entrer et assister au service religieux...

Le transport du corps ne s'est pas passé sans incidents. J'en donne ici le récit, dans la version de Boris Zaitzeff (v. *Tourguéneff après sa mort,* dans le *Vozrojdenié*):

...A Verjbolovo, à la frontière russe, le corps de Tourguéneff fit la rencontre avec la patrie... La Russie *moyenne,* tant soit peu touchée par l'instruction (sans parler des milieux cultivés), s'en fut à sa rencontre tout entière. Les prêtres aux stations servaient de courtes messes. Des maîtres d'école, des médecins, des statisticiens, des étudiants, des demoiselles, des collégiens, de simples lecteurs, venaient, en foule, au passage du train. On apportait des couronnes, on faisait ses adieux. C'était Stassulévitch (l'éminent directeur de la revue *Le Messager d'Europe,* un ami) qui escortait le corps et eut à passer de durs moments: on n'autorisait pas de longues « panikhidas » (!), même de courtes messes risquaient d'être interrompues par le départ du train! Il arrivait à Stassulévitch de fermer en hâte le wagon mortuaire et de sauter dans le train déjà en marche. A une station, la foule accourue fut tellement compacte qu'on chargea un enfant de dire *adieu* au grand écrivain au nom de tous, — ce qui fut fait d'une façon émouvante.

Telle fut l'attitude de la Russie populaire.



La Russie officielle en eut une autre. Jadis, pour un article nécrologique sur Gogol, le jeune Tourguéneff, comme nous le savons, avait été interné dans son do-

maine, — ce qui lui a fait beaucoup de bien. Puis, sa réputation de libéral le fit passer pour suspect aux yeux de réactionnaires. A présent, lui-même, vieux et célèbre, il venait de s'éteindre. Bien que les temps aient changé, sa mort et les funérailles en perspective ont suscité les appréhensions des policiers — comme von Plehwe — la « peur » invétérée des « écrivains » : lui, le libéral, bien que mort, ne peut-il pas être cause d'une « cochonnerie », provoquer une manifestation quelconque, ou autre chose, deux ans et demi après l'assassinat du tsar Alexandre II. Ce ne fut pas le hasard qui fut cause de toutes les épreuves passées par Stassulévitch, en route. Le ministre de l'Intérieur, le comte D. Tolstoï et le directeur du département de la Police von Plehwe, avaient pris des mesures pour réduire au minimum les nombreuses rencontres présumées aux stations du train avec le convoi funèbre et éviter les services funèbres et les *requiem*. Un échange actif de télégrammes eut lieu avec les gouverneurs locaux auxquels le ministère proposait d'*agir* sur les institutions et les particuliers qui voudraient honorer la mémoire du défunt par des délégations et des oraisons funèbres. De là la hâte énigmatique des chefs de station ! A tel point qu'il semblait à Stassulévitch, qui courait rejoindre son train en marche, que ce n'étaient les cendres d'un grand écrivain, mais le corps d'un *Soloveï-le-Brigand* (légendaire) (v. les Lettres de Stassulévitch à sa femme).

Les autorités passaient par les mêmes angoisses dans l'attente des funérailles à Pétersbourg. Ils craignaient qu'on ne dît quelque chose de trop dans les discours, qu'on ne provoquât des troubles, des manifestations. Le gouverneur de la ville surveillait tout en personne.

Les funérailles, néanmoins, furent grandioses : cent soixante-seize délégations portaient des couronnes, en plus d'une avalanche de fleurs ; une mer humaine suivait le corbillard. Devant la tombe il n'y eut, Dieu merci, que

trois discours: de Beketoff (Université), Mouromtzef (futur président de la première Douma) et Grigorovitch. Le préfet avait demandé de lui en présenter le texte et était torturé par la crainte qu'on y ajoutât par contrebande le mot « constitution ». Une députation de Tiflis apporta une chaîne brisée, laquelle valut au prince Beboutoff son expulsion de Pétersbourg. Mais, comme cela se passait toujours dans la Russie tsariste, — contradictions et stupidité, — d'un côté, un Tourguéneff suspecté, presque interdit; — de l'autre, l'autorité scolaire ordonnait dans les lycées et collèges des services funèbres, sans parler des multitudes de séances, conférences, discours, éloges — de valeurs variées... Beaucoup de manifestations individuelles du cœur (un marchand, Sitnikoff, envoya pour le service funèbre un riche tapis accompagné d'une lettre apostrophant: « Et où sommes-nous, nous autres, les marchands? ») Mais le vote du conseil municipal, décidant de prendre les frais des funérailles au compte de la capitale, provoqua le veto du préfet Gresser... Et, un an après la mort de Tourguéneff, l'école créée par lui dans son domaine de Spasskoïe fut fermée!... A qui cette dernière « faute »? Aux amis, aux « circonstances locales » ou aux légataires universels « étrangers »? Toujours ce sort accidenté, mouvementé, douloureux, même après la mort, pour servir d'épilogue à cette *Vie douloureuse* du grand écrivain russe, entré dès son vivant dans les régions sereines de la plus pure gloire.

E. SÉMÉNOFF.

LES LETTRES SCANDALEUSES
DE
PROSPER MÉRIMÉE A STENDHAL

On a publié les lettres que Prosper Mérimée a adressées à la comtesse de Montijo. Pourra-t-on jamais publier intégralement celles qu'il écrivit à Stendhal? On serait scandalisé, comme on le serait d'ailleurs si l'on rendait publics certains passages très osés ou licencieux que contiennent des correspondances dont les auteurs ne sont autres qu'Alfred de Vigny et Gustave Flaubert.

Mais ces lettres de Prosper Mérimée à Stendhal sont le privilège de très rares beylistes. En 1897, en effet, ceux-ci eurent l'idée de les faire imprimer pour eux seuls, « à Rotterdam, aux frais de la Compagnie », avec cette courte préface :

L'intérêt historique et littéraire de cette correspondance est si incontestable que l'éditeur croit devoir la publier intégralement. Mérimée n'est pas Juvénal, mais il peut, dans les mots, braver l'honnêteté. Le tirage de cette brochure est strictement limité à vingt-cinq exemplaires. Il n'y a donc pas ici publication clandestine, mais publication privée à l'usage de quelques lettrés, *als manuscript gedruckt*, comme disent les Allemands.

Cette publication n'eut pas lieu, mais quelques épreuves d'imprimerie furent tirées de ces lettres.

M. Casimir Stryienski, qui fut l'un des beylistes les plus notoires, et à qui l'on doit d'avoir exhumé en librairie certains manuscrits de Stendhal enfermés dans des

caisses à la bibliothèque de Grenoble, comme le *Journal*, *Souvenirs d'égotisme*, *Lamiel*, etc., se servit d'une de ces épreuves d'imprimerie pour faire paraître, des lettres de Prosper Mérimée, tout ce qu'il estimait pouvoir être inséré dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1898, en ayant soin d'ajouter :

Ces lettres, au nombre de sept, appartiennent à M. Auguste Cordier, auteur d'une intéressante brochure : *Stendhal jugé par ses amis*, et l'un des collectionneurs les plus riches en documents inédits, qui a bien voulu les mettre à notre disposition.

Casimir Stryienski était l'un des beylistes qui avaient eu l'idée de publier intégralement ces lettres, à Rotterdam.

Il déclara aussi, en guise de commentaire, dans la *Revue de Paris* :

Le ton de ces lettres est vif, — comme il arriva, même par la suite, quand l'auteur écrivait à un homme, et à un ami. Il faut les expurger; le travail est délicat, mais la matière en vaut la peine : on verra que les morceaux en sont bons.

Ces « morceaux » concernent notamment *Le Rouge et le Noir*, des potins de Paris, quelques nouvelles sur la littérature et la politique, car, à cette époque, en 1831, Stendhal est consul de France à Civita-Vecchia.

Un heureux hasard nous a fait possesseur d'une de ces trois ou quatre épreuves d'imprimerie. Comme Casimir Stryienski s'est montré succinct dans les extraits qu'il a publiés dans la *Revue de Paris* ! Il y a pourtant bien des passages qu'on peut lire sans être effarouché.

A-t-il cru de son devoir de se montrer très discret et de ne pas abuser de la confiance de M. Auguste Cordier, qui avait mis les lettres de Prosper Mérimée à sa disposition? La chose est fort croyable quand on a connu le caractère réservé de M. Casimir Stryienski.

Mais nous ne sommes heureusement pas tenus à une telle modération : tout ce qui concerne les hommes illustres doit, en effet, attirer notre curiosité.

Voici un passage de la lettre du 15 mai 1831 :

Votre ami Latouche s'est battu, l'autre jour, contre un galant chevalier, souteneur de l'honneur des dames. Voici à quelle occasion : M. de Colline-Roude, étant dernièrement en Angleterre, s'amusa à persuader au fils de lord Palmerston qu'il convenait qu'un jeune homme comme lui eût une femme comme la duchesse de D..., et qu'il allât de l'avant. D'autre part, il dit à la duchesse que, pour l'honneur de la France qu'elle représentait, il ne fallait pas souffrir qu'un dandy la... (ici, un mot expressif dont l'équivalent est *abordât*), et qu'elle se servît avec adresse des armes que la nature lui avait données pour se défendre contre le téméraire.

Ledit dandy aborda la duchesse comme Valdes la petite mère à Puteau. Il fut égratigné et repoussé avec perte de la moitié de ses cheveux et lacération de son nez. Et Méphistophélès-Colline-Roude de rire. Latouche a raconté cela dans *le Figaro,* mal selon moi, trop obscurément et inintelligemment pour la province.

Cela n'a pas empêché M. Piscatori de prendre fait et cause pour la dame vertueuse et de tirer un coup de pistolet à Latouche, qui a tiré en l'air. Heureusement qu'il n'a pas tué son témoin. Les deux ennemis sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et les témoins émus s'essuyaient les yeux avec leurs mouchoirs. Latouche a promis de dire d'une manière gentille que Madame de D... était une honnête femme.

Voici le passage d'une autre lettre, celle du 16 septembre 1831 :

Ah! voici, vous saurez qu'il y a trois semaines ou un mois, on a fait une distribution de médailles et de croix et une commande de tableaux aux artistes qui avaient bien fait au Salon, ou, pour parler plus exactement, qui avaient l'honneur d'être connus de M. le bâtard de l'apothicaire du général Athalin.

Madame Quille, rencontrant entre deux portes M. de Cail-

leux, lui a demandé fort vivement, il paraît, pourquoi Champmartin avait été oublié dans cette distribution de faveurs, ajoutant que tous les journaux allaient tomber sur lui à cette occasion et sur son collègue, M. de Forbin.

M. de Cailleux a vu dans cette menace la preuve que madame Quille disposait du *Figaro* et du *Corsaire,* et il est entré dans une colère épouvantable. Sans respect pour les deux ou trois mille assistants, dont le Roi et la Cour, il l'a appelée épouse adultère, prostituée, réchauffeuse de pieds royaux et accompagnant le tout de cris, jurements, et lui mettant le poing sous le nez toutes les fois que les paroles ne coulaient pas assez abondamment. *Inde,* larmes, sanglots étouffés, évanouissements.

M. Champmartin, qui passait par là par hasard, s'est empressé de venir au secours de l'innocence outragée. Il a d'abord ramené chez elle madame Quille, puis est retourné auprès de M. de Cailleux et lui a demandé une explication que l'autre a refusée prudemment, disant que madame Quille lui avait manqué.

M. Quille raconte toute cette affaire fort à l'avantage de M. Champmartin. Il ajoute que sa femme a un talent merveilleux pour découvrir les hommes de mérite partout où ils se trouvent, et que, surtout, elle a un tact étonnant pour choisir ses amis. M. le duc de Fitz et Ch... en sont la preuve évidente...

Vous ai-je dit que, peu avant cette querelle de..., elle avait fait une fausse couche, que j'allai lui faire mon compliment de condoléance, elle étant encore au lit, et que le premier mot qu'elle me dit fut qu'elle était d'autant plus triste que cela l'effrayait pour les grossesses futures?

C'est dans cette même lettre que Prosper Mérimée donne certains détails sur le mariage de Delphine Gay, qui aima tant, jeune fille, Alfred de Vigny, avec Emile de Girardin :

Delphine s'est mariée, comme vous le savez, à Emile de Girardin, bâtard, à ce qu'il dit, du grand veneur. Suivant les uns, il l'a épousée, afin que cela fût plus commode à son frère. Suivant d'autres, il a espéré faire une spéculation en

lui servant de proxénète. Il a considéré que faire du mal à autrui ajoutant beaucoup au plaisir, une femme mariée se vendrait mieux qu'une fille.

Tant il y a que Delphine a fait des vers intitulés *Corinne aimée*. Elle s'y compare à un soldat revenant de la bataille et regardant avec plaisir ses cicatrices sanglantes. Elle parle des longs combats qu'elle aime et, bref, c'est, quand on le prend d'un certain côté, la plus grande saleté qu'on puisse imaginer...

De Strasbourg, où il se trouve le 4 juin 1836, Prosper Mérimée écrit notamment à Stendhal :

Je ne crois pas à l'histoire que vous me contez de l'aide-de-camp. Le mari est prédestiné inévitablement au cocuage. Cela ne peut lui manquer, mais son heure n'est pas venue et les obstacles matériels abondent trop sur la route pour que l'affaire se fasse tout de suite.

D'un côté, la mère qui a intérêt à ce que Miss soit sage; de l'autre, le caractère parfaitement rêche de Miss elle-même, la topographie de la maison, tout cela rend l'histoire très improbable. La mère avec beaucoup d'esprit et d'intrigue est la maladresse personnifiée. Elle n'a pu acquérir le sublime tact que M. de Talleyrand et nous avons reçu de nos illustres aïeux.

Rien de plus triste que ma vie du soir, rien de plus occupé que ma vie du matin. Le soir, je n'ai guère le cœur d'écrire autre chose que mes notes de voyage, et, le matin, je fais mon métier de commis-voyageur.

Enfin, le 14 septembre 1831, il fait savoir à Stendhal:

Je suis fort vexé depuis quelques jours parce qu'on m'a pris environ cinq cents francs dans mon secrétaire. Outre que mes cinq cents francs ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval, je suis particulièrement contrarié parce que j'ai la presque certitude que le voleur est un de mes amis. Il vous est arrivé, je crois, autrefois une aventure à peu près semblable. Quelle diable de mine à faire à celui que l'on soupçonne!

Mais quels sont les passages qui font que ces lettres de Prosper Mérimée à Stendhal peuvent être qualifiées de scandaleuses? On comprendra à quelles réserves nous sommes ici tenus, car, non seulement il y a de l'audace dans le récit même de Prosper Mérimée, mais il y a aussi très souvent la crudité des mots.

Crudité des mots lorsqu'il explique que l'écrivain anglais avait dans sa vie une excuse : celle qu'étant impuissant il n'avait de plaisir qu'à... mettons rendre impuissants les puissants, et lorsqu'il définit :

A propos, vous avez raison, je crois, d'écrire couyons et non couillons. Le dictionnaire écrit couyons, c'est ainsi qu'on doit l'écrire dans les ouvrages de longue haleine écrits en style sublime. Quand on fait usage du style tempéré, je voudrais qu'on pût écrire couillon, en faisant dériver cet adjectif de...

Ici, les points deviennent nécessaires. Ils le deviennent également lorsqu'il termine par le mot de Cambronne :

Quand un lycéen arrive dans une école militaire, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de jurer comme un charretier, de renvoyer tout le monde et d'avoir l'air de chercher une affaire. Par ce moyen, il est considéré et souvent s'en tire sans horion. Cette sage politique n'est pas à l'usage de M. Ricper, qui est déterminé à ne se battre qu'au 99e soufflet. Encore n'est-il pas sûr qu'il se battra. Vous avez bien raison de dire que nous avons de la boue par-dessus la tête; n'est ma pudeur, je dirais de la...

Une autre fois, il présente à Stendhal une défense personnelle :

Le peu que je vois de chefs de division et de bureau au ministère est hideux de bassesse. Vous avez également tort de dire que mon respect pour cette canaille m'a empêché d'oser imprimer quelque chose d'aussi hardi que les mouches grasses et maigres de Clara Gazul. Daignez vous rappeler que

longtemps après, en l'an de grâce 1829, j'ai édifié le public avec *la Famille Carvajal,* ouvrage moral s'il en fut et inspiré par la fréquentation des chefs de bureau et de leurs épouses. On y voit monsieur, un papa qui, ne pouvant déterminer Mlle sa fille à se laisser faire, lui administre des cantharides. On me montrait, l'autre jour, un particulier très bien famé, chevalier de plusieurs ordres, et convaincu du fait.

Mais voici où le caractère scandaleux éclate dans les lettres de Prosper Mérimée. C'est tout d'abord l'histoire d'un mariage royal.

Apollinaire (le comte d'Argout) ne vient pas, je n'ai rien à faire, je m'ennuie énormément. Je vais vous écrire une histoire bien... (mettons sale) qu'on m'a racontée à Madrid.

Et Prosper Mérimée de faire sans ménagement, comme il dit. Il s'agit de la nuit de noces du roi d'Espagne Ferdinand avec une princesse saxonne « qui ignore jusqu'aux choses de ce monde les plus simples, et que savent en Espagne les petites filles de huit ans ». Le roi ne sait pas un mot d'allemand, la reine ne comprend pas du tout l'espagnol. Ferdinand est « un gros homme à l'air de satyre, très noir, à la lèvre inférieure pendante. C'est en outre, le plus grossier et effronté paillard de son royaume ».

La différence de caractères donne lieu à une scène que la jeunesse très désinvolte de Prosper Mérimée — il a alors vingt-huit ans — pouvait seule se permettre d'écrire à un esprit aussi libre que celui de Stendhal.

Mais il est à croire que Prosper Mérimée, qui n'a composé cette lettre que pour tromper son ennui, en attendant le comte d'Argout, ne s'est pas beaucoup distrait, car il termine sa libertine missive par cette phrase : « Adieu, tâchez de vous amuser mieux que nous. »

Il y a une autre lettre qui est le compte rendu d'une soirée passée en compagnie d'Alfred de Musset, d'Horace Vernet, d'Eugène Delacroix et d'un écrivain anglais, Sutton-Sharpe :

Musset, qui avait été toute affectation jusqu'au vin de Champagne, s'étant trouvé saoul au dessert, est devenu naturel et amusant.

Musset propose alors les pires choses de débauche dont lui-même, avec des filles de joie, donnera le spectacle.

La proposition ayant été acceptée avec empressement, nous sommes sortis aussitôt pour la mettre à exécution. Il y avait émeute ce jour-là et nous avons eu toutes les peines du monde à passer au milieu des masses de garde nationale. Arrivés chez Leriche, notre poète romantique a saigné du nez et a commencé à chercher des mais et des si, etc...

Mais cela n'empêche pas Alfred de Musset de chercher — en vain — à accomplir les pires excentricités. Puis, Prosper Mérimée ajoute :

Horace Vernet était superbe d'éloquence arsouille. Mais notre ami Delacroix était frénétique... Sans le respect que l'on doit au papier, je vous dirais de drôles de choses...

Ainsi Prosper Mérimée éprouve, cette fois, le besoin de ne plus continuer. C'est un exemple qu'il nous donne. Faisons donc comme lui.

JEAN MÉLIA.

LES
COMPAGNONS DE L'UNIVERS[1]

XVIII

— Denise n'est pas encore rentrée, dit Yveline.

C'était l'heure du thé, heure de fine gourmandise pour Yveline, et pour moi, sur cette terre odoriférante, heure de vaguerie et d'espérance. Quelle espérance? Je ne sais. L'espérance sans formes, la plus désirable et la moins décevante par définition. Il y faut Denise. Elle s'ajoute à la douceur d'une lumière apaisée. Moins de rayons aigus, d'âpres rayons bleus et violents, un soleil grandissant, bientôt rouge, vers qui on lèvera les yeux, sans craindre les dards funestes.

Denise rentre avant cette heure, quand elle n'a point annoncé une randonnée hasardeuse. Elle se grise, solitaire, du gave, des rocs, des végétaux et des nuées. Cette terre à baigneurs et à touristes est bien plus sûre que notre banlieue ou tels coins crapuleux des faubourgs.

Ce jour-là, elle était partie après le déjeuner, à bicyclette, pour avoir accès partout.

Voyant mon ennui, Haubourguès se mit à dire :

— Une petite heure de retard. Il suffit du moindre accident à la machinette.

Impatience ou inquiétude, je suis très sensible aux retards. Avec Denise, l'inquiétude domine, qui croît à mesure que décroît la lumière. Le soleil grandit sur l'Océan, soleil d'or, bientôt soleil de cuivre rouge.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 836 à 839.

Quand deux heures ont passé, je n'y tiens plus. Du reste, Yveline et même Haubourguès sont nerveux :

— Allons voir! dit-elle.

Mais quelle route suivre? Denise voulait gagner le fond de Guèvres.

— Nous allons, fit Haubourguès, envoyer Charles, François, Aline et Marie en éclaireurs : ils interrogeront l'habitant. La direction connue, nous prendrons chacun une auto et nous rayonnerons. D'ailleurs, notre agitation est vaine. Denise va rentrer!

La fournaise d'or fauve est plus basse dans le grand occident.

Haubourguès donne ses ordres. Les deux chambrières et François doivent être rentrés dans une demi-heure; Charles a plus de marge. Je ne puis tenir en place.

— Eh bien! allons-y aussi, fit Haubourguès.

Serviteurs et maîtres, égaillés, interrogeaient les bonnes femmes dans leurs demeures, les hommes au travail, les promeneurs — touristes ou indigènes.

Nous connûmes ainsi la *première* direction de Denise.

Les automobiles nous attendaient.

— Nous irons ensemble, d'abord, fit Haubourguès. Stopper fréquemment, interroger piétons et automobilistes, puis diverger.

La fournaise est écarlate, prête à sombrer. La fête commence dans les nuées, l'irréalité magnifique emplit l'étendue : elle prend pour moi le mode tragique. Il s'y mêle un flot de jeunesse, la résurrection des temps d'aventure, les grands départs, la ruée vers l'inconnu, tout cela en féerie noire, les joies transformées en angoisse et gardant pourtant leur figure de joies.

De-ci de-là, arrêt. On interroge un passant, un paysan ou une paysanne debout sur leur seuil. Il en est qui connaissent Denise et l'ont vue passer.

Les traces deviennent plus vagues; à la fin, les gens ne savent plus rien.

— C'est qu'elle a pris par les sentiers, conclut bientôt Haubourguès. Il est temps de rayonner.

Nous avons emmené les chiens. On m'octroie le noir Rhésus, chien énigmatique, à tête de panthère, qui hurle ou rauque plutôt qu'il n'aboie, mais le plus souvent demeure muet.

Haubourguès, dès le départ, à l'aide d'un vêtement de Denise, lui a fait concevoir notre but. Rhésus a pratiqué ce sport : il sait. Et lorsque la voiture s'arrête, à la croisée des routes, il explore. Ses chances sont faibles. Sur la terre sèche, les traces ne viennent guère, et d'autres traces les embrouillent et les effacent. Au reste, il n'y a guère de traces. Déjà les semelles de Denise, quand elle marche, ne laissent transsuder que des fluides impondérables, et elle n'a dû marcher que par intermittences. Quant à la bicyclette, néant.

Rhésus, cependant, goûte l'aventure. Il est chien de bataille, à qui manquent les péripéties enivrantes du chasseur. C'est avec passion qu'il se précipite. Il se persuade qu'il est sur la piste de guerre, il exerce, avec une exaltation sagace, son génie propre, le génie du sens royal qui, pour lui, compte plus que la vue ou l'ouïe, donne la connaissance de l'univers. A rechercher Denise, mille images odorantes s'élèvent : la proie, l'amour, le danger, la lutte, la ripaille, tout est à base de flair...

Un arrêt. Le crépuscule expire dans une nuit de cendre et de braise. Le Levant est couvert de crêpe; les grandes étoiles éclosent et, imperceptiblement, la neige d'astres s'accumule.

Une ombre verticale. J'interroge le passant que la nuit fait presque aussi noir que Rhésus.

Dialogue obscur, qui s'éclaircit soudain : à deux ou trois traits, je crois avoir reconnu Denise. L'homme

l'a vue, qui, de la route vicinale où nous sommes, a divergé par une sente:

— Vous la reconnaîtrez à une borne, comme qui dirait ébréchée, et haute comme ça. Y a d'abord deux autres chemins avant d'arriver à celui-là, et c'est à votre gauche.

Le chemin est creux, entre des murailles granitiques, usées, déchiquetées : chemin de meurtre, plein d'embûches, où des croix marquent d'antiques tragédies. Il a fallu abandonner l'auto, et j'ai la sensation parfaite du désert, dans la sierra, où s'éteint la puissance humaine... Je marche, enveloppé du minéral et des étoiles, sur un sol pâle, avec la sensation que ma démarche est vaine. Si Denise a passé ici, elle est loin!... Pour Rhésus, la nuit est moins opaque. Son ouïe de loup, son flair aux nuances sans nombre, rendent sensible et divers ce qui me paraît sombrement monotone.

Il se tait. C'est sa consigne, et il ne la trahira que sur un ordre. La sente s'arrête; une chaussée est là, où s'allonge, mystérieusement, un faisceau de lumière violette.

Rhésus souffle fort son souffle de guerre, et me demande de prendre son élan. Je veux voir la route d'abord...

La lueur émane d'un phare d'auto. La voiture est arrêtée et, un peu en avant, une forme mâle, une forme féminine... L'homme, penché, tient la femme dans ses bras... Ah! j'ai frémi — jusqu'aux os. Car c'est Denise et, horreur mortelle, Marcus. Le choc est si terrible que, d'abord, je suis immobile comme un minéral, sans souffle et les muscles anéantis.

Il a soulevé Denise, et ses lèvres se sont jointes à celles de la jeune fille. Le dégoût, l'épouvante, une immense sensation de néant — révolution de l'âme *unique*, sans seconde dans les révolutions de la vie. Denise séduite par Marcus fait de cette nuit une fin du monde!

Une tristesse fade suit, qui me rend les muscles. Puis un grand bond du cœur, une fureur aveugle et je m'élance... Ma course emporte Rhésus qui bondit en rauquant.

Marcus, redressé, blêmissant dans la lueur violette, nous voit venir. J'ai frappé au hasard et ressaisi Denise, tandis que Rhésus terrasse l'homme qui gémit piteusement :

— ...Un accident... Mademoiselle s'est foulé le pied... je passais... je l'ai fait panser à Margues... je la ramenais...

Une voix murmura :

— C'est vrai!

Alors seulement j'aperçus le chauffeur, que je connaissais bien, personnage équivoque, depuis longtemps au service de Marcus. Aussi pâle que son maître, il n'avait pas fait un mouvement pour le secourir...

Cependant Marcus et moi commencions à reprendre notre sang-froid. Il cessa de bafouiller :

— Elle a voulu sortir de la voiture... et elle s'est évanouie.

Déjà les lèvres de Denise remuent, et sa gorge, doucement, s'élève et s'abaisse. Tout reste obscur encore, mais, déjà, mon pire soupçon commence à s'éparpiller. Il avait surgi d'un coup, massif, écrasant, à la faveur du désordre total de mon être. Je m'écrie :

— J'ai *vu*, crapule!

Marcus baisse la tête, en silence, les yeux fixés sur Rhésus.

Denise s'éveillait. Elle balbutia quelques mots sans suite, me reconnut et tendit les bras. Je la pris contre ma poitrine; elle murmura :

— Je suis contente... contente!

Puis, apercevant Marcus, elle eut un long tressaillement.

— Ce n'est pas bien! murmura-t-elle, d'une voix douce. Ah! pas bien!

Les dernières traces du soupçon s'effaçaient, et l'horreur unique, qui ne pouvait naître que par Denise, et devant laquelle j'étais redevenu *direct*, simple, candide, sans plus d'expérience qu'un petit enfant. Ah! comme l'air de cette nuit sentait bon!

Marcus devenu négligeable, je m'adressai au chauffeur :

— Il doit y avoir moyen de rejoindre la route vicinale de Port-Aigues...

— Suffit de virer là-bas, fit le chauffeur, en tendant le bras.

— Bon! Tu vas nous reconduire jusqu'à ma voiture qui attend... Je t'indiquerai... Puis, tu reprendras... ton maître.

— Mais... fit l'homme, éberlué.

— Il attendra ici.

Le chauffeur tourna la tête vers Marcus. Rhésus se tenait près de moi, ardent, prêt à bondir.

— J'attendrai! acquiesça Marcus.

En peu de minutes, nous eûmes rejoint ma voiture. Tandis que nous roulions, je demandai :

— Il ne vous a rien fait de mal?

— Du mal? Non... Je ne *dois* pas lui en vouloir. Il m'a secourue, il m'a fait soigner... C'est seulement dans la voiture...

Peu à peu, l'anecdote se précise. D'abord, l'accident de bicyclette, la foulure, l'impossibilité de se remettre en route, l'arrivée de Marcus, le transport à l'auberge, l'attente, le médecin de campagne, le bandage...

Au retour, Marcus a commis une faute de tactique. Le jeu était d'inspirer confiance, d'attendre le bénéfice de son intervention. Il est devenu caressant, il a risqué quelques gestes qui pouvaient n'être qu'amicaux, puis... Denise n'a pas précisé, mais on devine : l'entraînement,

l'attrait de la jeune bouche. Elle a ouvert la portière; Marcus, sidéré, a ordonné l'arrêt et Denise, descendue sur la route, s'est évanouie. Comme dénouement, mon arrivée.

Mince aventure, pour moi immense. Aucune tragédie n'aurait suscité des émotions d'une telle puissance, liées aux grandes assises de la vie. Denise séduite par Marcus, c'eût été pire qu'un meurtre. Je le sens avec autant d'étonnement que d'intensité: un flot de jeunesse s'est levé, et pour retrouver les « nuances » du ravissement qui me gonfle la poitrine, il faut recourir à toutes mes phases: enfance, virilité naissante, jeunesse en fleur. Encore, ces évocations sont-elles larvaires. Mon émotion est neuve: elle ne s'encadre dans aucune autre.

L'univers de Denise se complique encore. Qu'est au fond cette candeur, cette *innocence,* qui la défend contre des actes où d'autres se précipiteraient tête baissée, ou du moins se laisseraient entraîner? Pendant que je l'interrogeais, j'ai compris le dégoût que lui avait inspiré ce Marcus si séduisant pour la majorité féminine. Il lui est apparu comme une sorte d'homme-bête, une bête sinueuse, douceâtre, d'autant plus répugnante... Innocence? Mais, chez l'enfant, l'innocence est brutale, elle n'enlève aucun instinct féroce, elle les rend plus précis, moins masqués d'hypocrisie, moins atténués par la contrainte morale.

Chez Denise, l'innocence est une noblesse, une élévation initiale de l'instinct, une générosité *en tous sens,* qui exclut la cruauté, la sournoiserie, la haine, elle emprunte peu à l'éducation, à l'apport actuel du monde humain; le milieu, c'est celui d'Yveline, où Yveline joua, pour Denise, le rôle essentiel. Yveline, négation de l'innocence : petite fille, une charmante perfidie féminine était déjà en elle; sa morale ne relève que de la contrainte, du conformisme, d'un sûr instinct de préservation.

Je ne vois, pour Denise, aucun être d'où viendrait une

contagion de candeur. Elle a gardé intégralement des instincts essentiels; le social les a enrichis, non combattus; son univers complexe, au demeurant plus complexe que celui d'Yveline, a fait de son innocence un sentiment nombreux, varié, qui n'en altère point la pureté.

Je suis heureux, fantastiquement heureux, dans cette petite chambre qui se précipite à travers l'étendue. Mon bonheur, innocent comme Denise, neuf comme le printemps, transforme jusqu'aux étoiles de ce soir et les rend différentes de toutes les étoiles des autres nuits...

XIX

Depuis trois mois, nous nous acharnions à franchir les limites de notre *univers*. Nous vivions dans l'atmosphère d'Ambroise Ferral, mais, s'il domine, Chavres le dépasse dans les détails expérimentaux, dans l'intuition matérielle et mes compagnons me tiennent pour supérieur dans la mise au point.

Il y a quinze jours, Chavres obtint des points lumineux que Ferral prévoyait, et qui ne devaient, *normalement*, provenir d'aucun des éléments, ni d'aucune des formes d'énergie que nous avions mis en œuvre.

Ambroise pâlit légèrement et dit:

— Peut-être bien venons-nous d'ouvrir une ère nouvelle.

Ce fut, je vous assure, un moment solennel. *Tout* venait de s'accroître démesurément. L'aura soufflait sur nos nuques. Je voyais s'ouvrir ce quatrième univers au prix duquel nos astres, nos nébuleuses ne sont pas même ce qu'est un insecte parmi tous les animaux de la terre.

Ferral reprit:

— Vérifions.

Il fallut plusieurs jours pour la contre-expérience. Elle réussit. Nous avions vraisemblablement dépassé les bornes de l'expérience humaine.

Quelle nuit! Nous causions à mi-voix, dans un recueillement mystique, espérant que la fragile bête humaine allait connaître le premier des liens qui la rattachent au grand TOUT. Notre génération n'en verrait que de faibles linéaments, les générations immédiates guère plus — puis, sans doute, selon la norme du périple moderne, une avance foudroyante.

Étrange émotion que la nôtre, où se mêle un désintéressement certain, qui transfigure Ferral et Chavres, et un orgueil abstrait, qui peut se passer même des sanctions de l'élite.

L'instinct de la proie, du butin, du bénéfice, se retrouve pourtant dans l'espérance de la gloire froide des savants, gloire restreinte à un groupe, à peine perçue par la multitude, le plus souvent avec de longs retards: souvenons-nous qu'il fallut deux générations pour que le grand Carnot, le Carnot du Principe, fût connu même de ses émules; un siècle passa avant que son nom reçut une faible hospitalité dans les dictionnaires — alors que le Carnot de la Victoire se carrait dans les livres, les périodiques, les compendium.

Cependant, même restreinte, la gloire n'est qu'une appétition seconde chez Ferral et Chavres. Ce sont des esprits religieux. Ils goûtent la découverte en elle-même, au souffle de l'enthousiasme, extasiés par la vision d'une brèche dans le formidable mystère. Leur orgueil *sublimé* s'élève au-dessus des sentiments sociaux les plus épurés, il est l'indice d'une surhumanité où ne se retrouve plus le besoin de dominer le troupeau, fût-ce dans ses élites. Aussi bien n'est-il qu'une beauté solitaire, exceptionnelle par destination comme par nécessité, souhaitable comme telle, mais non comme règle.

Dans sa marche cahotante, erratique, qui semble devoir toujours être sans but assignable, et qui, toutefois, fut une croissance, par l'agrandissement du monde interhumain (sciences, arts, métaphysiques, industries *créées*

et conservées, situées *hors de nous*) des Ferral, des Chavres jouent un rôle de premier plan, sans être indispensables, car il suffit *d'une part* de leur désintéressement pour alimenter le trésor. Le grand Faraday, en réclamant un *droit d'épave* sur les découvertes dérivées des siennes, manifestait un esprit de conquête qui se retrouve plus âpre chez un Berthelot...

Je dois être d'une qualité inférieure à Chavres et à Ferral.

Chavres vit dans une innocence d'enfant, près d'une femme qu'il aime *lentement*, sans agitation, avec une fidélité distraite. Sa vie passionnelle est tout entière dans ses vagabondages de rêveur. Victor Hugo, jeune alors, et encore frais, je suppose, car il fut vite frelaté, écrit:

Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Ce n'était déjà plus vrai qu'à demi. Un terrible homme positif veillait à côté du songeur. Pour Chavres, c'est absolu: ses jours s'en vont vraiment de rêve en rêve, rêves de science, de métaphysique et aussi de nature — car il sait goûter un site, des nuées, un frémissement de feuillage.

Ferral domine ses rêves. Il les discipline, il en fait une trame solide qui se joint à la trame scientifique. Il aime ardemment sa compagne, avec des élans de jeunesse qui se prolongeront jusqu'aux portes de la vieillesse, et son amour est unique. Comme il n'y eut qu'une femme dans son passé et son présent, il n'y en aura qu'une dans son avenir.

En elle, il résume toutes les femmes, il renouvelle chaque jour les plus beaux vœux de l'homme et son amour comporte une grandeur qui n'existe guère dans l'amour flâneur de Chavres.

Je ne suis pas né sous d'aussi belles étoiles. Jamais il ne me fut possible de faire tenir le monde féminin dans

une seule créature. Même à l'heure du plus dévorant amour, les autres existent, avec leur cortège de tentations. Ni dans la douleur, ni dans la joie, ni dans la plus déprimante fatigue, ni happé par la jalousie, je ne suis resté insensible au passage des Belles. Elles sont le sel de l'univers; aucun autre enthousiasme, aucune autre poésie, aucune autre beauté, dans l'univers ni dans l'humanité, ne compte au prix d'elles.

Tous les discours que je puis faire sur la Fable, le Mirage, sur la Duperie incessante qu'est l'Amour, l'amour sous chacune de ses formes, n'ont pu glacer un seul de mes désirs ni diminuer en rien le trésor féminin. De le décréter *illusoire* ne m'empêche aucunement d'y voir la réalité souveraine.

Je songe à cela en attendant Francine. Mes sens sont encore imprégnés d'elle; elle apporte toujours la triple ivresse. Celle de la zone primaire domine, mais les deux autres zones ne sont pas négligeables. Toutes les qualités du rêve sont représentées, encore qu'inégalement. Dans la haute zone, persiste, malgré les ravages de Marcus, une image magnifiée, purifiée, de Francine.

Elle survient aujourd'hui dans un incendie d'écarlate. La robe rouge et la tête orageuse apportent une joie dionysiaque; des vers fervents chantent dans ma mémoire; et le parfum, plus vif que d'habitude, fait apparaître les terres odoriférantes du soleil.

Le plaisir est toujours neuf de la tenir contre moi, de la sentir frissonner et palpiter comme les colombes. Tout de même, quel beau trésor! et qu'ai-je fait pour le mériter? Qu'ai-je fait pour mériter la moindre de ces créatures exaltantes, fût-ce ma pauvre Juliane...: Le plaisir dépasse tellement l'effort de conquête!

— Il m'arrive une aventure, dit Francine, une heure après son arrivée.

Elle prend un air modeste que démentent les paupières et laisse la suite en suspens, attendant que j'interroge. Par taquinerie, je garde le silence.

— Cela ne t'intéresse pas? fait-elle, un peu vexée.

— Comment le savoir! dis-je... Cela m'intéressera peut-être beaucoup.

— Eh bien! tu connais Amnès?

— Si je le connais! Presque un Ford!

Avec un sourire de petite fille, elle assena gentiment:

— Il me demande en mariage.

Malgré que j'en aie, la jalousie paraît à la cantonade, bondit et m'assaille. Les jours revivent, où Francine fut reine du ciel et de la terre. Mes palpitations rythment un passé surnaturel où l'amour remplit les trois zones.

— Cela prouve, fis-je, qu'il a bon goût.

— Oh! gémit-elle.

Cri désespéré, amer, vindicatif et, saisie d'indignation, elle dit :

— Tu ne m'as jamais aimée!

Je vais sans peine lui donner la meilleure apparence de démenti. Car, à l'idée d'une rupture — *et de l'autre* — la fureur de l'espèce remonte; nos regards, en se croisant, se connaissent complices, j'étreins une Francine esclave.

— Tu m'aimes donc encore! murmure-t-elle victorieuse autant que soumise.

A mon oreille, presque suppliante :

— N'est-ce pas, tu étais jaloux?

Aujourd'hui, je tiens à ce qu'elle triomphe.

— Oui, Francine.

— Ah! heureuse... heureuse!

Une courte pause, puis la question dangereuse, chargée de nues orageuses :

— N'est-ce pas, je refuse?

Elle ne me prend pas au dépourvu. Si vite que j'aie

réfléchi, mon argumentation est prête, presque en ordre de bataille :

— Je ne dois, Francine, intervenir en rien. Je serais inexcusable d'empiéter sur ton avenir, puisque je ne peux rien offrir, en échange d'une telle renonciation. Toi seule comptes. Je cesse d'exister.

— Tu m'aimes pourtant, et moi...

— Rien ne prouve que tu m'aimeras demain!

— Oh! proteste-t-elle.

— Voyons, Francine! Tu dois bien savoir que nul ne peut avoir une confiance complète en soi-même.

Le coup porte sec; Francine, littéralement, chancelle, et comme il convient de ne pas ralentir, je poursuis :

— Puis-je répondre de moi, plus que tu n'as pu répondre de toi-même? L'avenir, même en nous, n'offre aucune certitude. Que pourrais-je t'offrir en compensation d'Amnès?

Elle pleure tendrement et d'une voix plaintive :

— Ah! je ne recommencerais jamais.

— C'est bien possible, mais c'est ici un moment où il faut une franchise absolue : le passé ne peut mourir pour moi! Je ne t'en ai jamais voulu; donc, je n'avais rien à pardonner, car enfin, nous nous étions unis sans conditions... sans promesses, mais je n'ai pu oublier!

Elle sèche ses larmes; peut-être se résigne-t-elle pour plus tard :

— Mais *cela* t'empêcherait-il de m'aimer?

— Certes, non! fis-je, avec assez d'énergie pour la convaincre (et que sais-je si je ne l'en désirerais pas davantage). Je ne dois rien à Amnès!

— Alors, je te retrouverais?

— Presque sûrement!

— Presque!... Ah!

L'averse des pleurs menace de reprendre. Je saisis Francine et la berce :

— Comprends donc, mon petit, que je ne puis ni ne

dois rien répondre qui ait, pour toi comme pour moi, une apparence d'engagement. Faisons seulement une hypothèse. Si tu étais mariée aujourd'hui, certes, cela ne changerait rien à mon amour, sinon peut-être, qu'il s'y mêlerait plus ou moins de jalousie!

Les derniers mots lui plaisent tant qu'elle ne peut s'empêcher de sourire. Et l'entrevue se termine en douceur. Quand Francine me quitte, j'ai le sentiment que, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera la femme d'Amnès.

Et quel meilleur dénouement pourrais-je souhaiter pour elle, pour moi, sinon pour Amnès? Non que j'aie, présentement, le désir de rompre. Elle m'est chère et j'aurai toujours d'elle un souvenir plein de charme — malgré Marcus. *Malgré Marcus?* Est-ce bien sûr? Sur Yveline, une victoire de Marcus m'aurait brûlé jusqu'aux entrailles. Marcus séduisant Denise, c'eût été la négation de toute beauté terrestre. Pour Francine, c'est une autre chimie! D'autant que l'affinité entre elle et moi en était moins compromise que compliquée, peut-être complétée. Francine, avec des remords passionnés, allant de l'un à l'autre dans une exaltation de pécheresse, s'enflammait à sa coulpe et fut, entre Marcus et moi, ardemment polyandre, ce qui la complétait, la poussait à l'épanouissement extrême de sa personnalité amoureuse. Je l'avais mieux possédée parce qu'elle s'était livrée à Marcus. Complémentaire pour elle, la double aventure aurait désaxé, baissé le niveau d'Yveline et flétri indélébilement Denise.

Si elle épousait Amnès, elle croirait à peine lui être infidèle en revenant auprès de moi, puisque ce ne serait que la répétition d'actes dont rien ne pouvait faire qu'ils n'eussent été accomplis. Elle m'apporterait, hélas! peut-être à Amnès même, une Francine dans sa forme la plus savoureuse.

Et rien ne m'engage à ménager Amnès, requin d'industrie, mercanti sans miséricorde!

Cependant, Ferral s'acharnait dans son périple. Pendant tout l'automne, menés à travers les expériences subtiles, sans cesse nous nous heurtions aux écueils, nous échouions devant des lueurs indécises. Nous obtenions pourtant des manifestations au delà des corpuscules, des trains d'onde, des photons. Nous croyions voir s'évanouir corpuscules et photons, et dès lors, toutes nos existences ressortissent à un renouvellement innombrable, si rapide que nous ne saurions nous en faire une sorte d'idée qu'en songeant aux images réfléchies dont aucune n'est une seule image, mais chacune des séries indéfinies, pour ne pas dire infinies, d'images. Parfois, l'idée de la fausse constance des formes nous est suggérée par tel écoulement dont notre langage fait des objets — un fleuve, une cataracte, un tourbillon : j'ai passé des heures, hypnotisé devant une rivière dont la forme ne montrait aucun changement appréciable — même niveau, même vitesse du courant. Il y a, dans mon pays, une cascade qui, depuis mon enfance, évoque *grosso modo* un visage barbu. Vu à quelque distance, ce visage, éblouissant de blancheur, semble aussi immobile que les rocs qui l'environnent...

En somme, bien plus que par le passé, l'image du monde paraît une variable dont les variations ont un rythme vertigineux, peut-être même le Tout n'est-il composé que de variations sur une trame insaisissable.

Quand nous aurons fait un pas *hors* de nos nébuleuses, de nos astres, que verrons-nous dans le sens si restreint où le mot voir peut s'appliquer à nos tâtonnements dans les ténèbres?

Peu de chose, certes, si peu de chose que presque rien ne paraîtra changé dans nos conceptions cosmologiques. Cependant, depuis le temps que l'homme est

en marche, nous avons appris à attacher une importance extrême à ces quasi « riens ». Naguère, l'électricité comme conception, jouxtait le néant; les rayons cathodiques passèrent d'abord inaperçus, la découverte initiale de la radio-activité ne suggérait qu'une phosphorescence anormale. Et depuis!

Si Ferral réussit, il y aura sans doute contestation, puis explosion d'enthousiasme, ruée des chercheurs dans la voie nouvelle... Alors, quel flux de découvertes! Il n'est que de songer à l'effrayante métamorphose de la physique depuis cent ans!

XX

La horde invisible des vents, venus des solitudes de l'Atlantique, s'est jetée sur la ville. Elle hurle et brame; les vitres frémissent, les chassis susurrent, les portes claquent et des passants éperdus se sauvent, fouettés par les souffles qui font sombrer les navires.

Nous sommes seuls, Denise, Torquemada, Taureau et moi. Torquemada inquiet, l'œil furibond, guette l'ennemi invisible; Taureau tend son oreille de loup, troublé de souvenirs qui, au delà de sa vie rejoignent d'autres vies dans la chaîne des chiens ancêtres.

Tous deux ont reconnu les voix de la terre originelle, qu'ils n'ont jamais vue, dont ils sont à jamais exilés. L'antique liberté palpite en eux, les ramures de la sylve, les herbes de la savane où l'existence était sans limites, et moi-même, n'ai-je pas soudain l'intuition de la Terre Perdue?

— Nous n'y rentrerons pas, ai-je murmuré, parlant à Taureau, qui me regarde en face, nous sommes pris et tous vos descendants, mon grand dogue!

Alors, s'élève l'autre voix, la Voix Nouvelle — Denise chantant le lied de la forêt mourante, tandis que ses doigts éveillent les fées sonores. Jaillissant d'elle, le monde des sons est beau à l'égal de la terre libre, la

musique, qui se divinise, plus pure que les autres créations interhumaines, et le charme est plus profond d'être rythmé par les multitudes féroces de l'Ouragan.

Minute émouvante de l'existence. Elle rend désirable même ce qui, tantôt, était morne et terne. Denise, fille de l'humanité plus que de la nature, n'avait point de place dans la futaie. Il a fallu pour la construire des générations nombreuses d'interhumains. Pour que la lourde mâchoire, la face épaisse, la structure animale aboutissent à ces mâchoires fines, ces joues délicates, cette substance sublimée, pour que du grognement jaillît cette voix subtile et innombrable, que de beautés nouvelles il a fallu créer!

Plus encore pour faire l'âme de Denise. Beautés nouvelles? Irais-je jusqu'à croire que la beauté est réelle? J'ai plein pouvoir pour le nier — et je le nie. Mais, concrètement, je la subis comme ma chair et mon sang. Les arguties ne sont qu'une fumée dans le vent: dès que je vois Denise (et, d'ailleurs, Yveline, Francine), la beauté m'asservit au même titre que la force impérieuse du rythme, et comment, dès lors, la *sentir* imaginaire? Localisée plutôt, soumise à la même loi d'espèce que toute existence.

L'herbe, fabrique de muscles pour le buffle, n'est rien pour le tigre: la part de subjectivité ne fait aucunement que l'herbe nourricière soit une illusion. Dès lors, la beauté de Denise n'est point illusion *pour moi*. Je n'ai pas un besoin de préparation pour la percevoir, elle s'est *imposée* dès le premier regard. Et sa grâce n'empêche pas que je frémisse de passion originelle en écoutant la ruée des vents, en contemplant la pluie sauvage, source de toute vie, et qui, à telle heure, massacre sa création.

O nuées sorties de la mer profonde, nuées blanches comme la chair de nos enfants, grises comme la cendre, bleues comme l'ardoise, nuées qui, aux deux crépuscu-

les, revêtez plus de figures, et plus vastes, que toutes les figures terrestres, plus étincelantes que les gemmes, plus colorées que les fleurs, nuées palpitantes, migratrices, qui mourez sans cesse et ressuscitez sans répit!

Les fées sonores se sont tues; quelque part, une vitre éclate; une trompe d'auto sonne comme la plainte d'un grand fauve, et Mme Donatienne surgit :

— C'est, dit-elle, madame, M. Haubourguès et un monsieur.

— Par ce temps! m'écriai-je, en voyant Yveline, son mari et un jeune homme que je sais parent d'Haubourguès.

Yveline se mit à rire :

— Le temps ne fait rien à l'affaire!... L'auto est solide...

— Et lourde, fit Haubourguès. Si nous sommes importuns, accusez-en Yveline. Dès qu'elle a une idée, elle se met à sa remorque.

— Florent, dit Yveline, part demain pour la Tunisie.

Sans rien suggérer de défini, des images me montrent ce jeune blond, aux yeux de Nordique, et au visage frais, attiré par Denise.

Chez Yveline, la manière dont il épiait la jeune fille trahissait pour le moins quelque prédilection vive... A tout prendre, cela n'a probablement aucune importance.

— Il vient vous faire ses adieux, continue Yveline.

Le jeune Florent me paraît soudain assez nigaud et m'importune. Il a le droit de se croire beau garçon, de la meilleure manière, mâle et fin à la fois; je le dénigre tout en subissant l'impression qu'il doit plaire.

Cependant les visiteurs se sont assis et les trois hommes resteraient penauds si Yveline ne remplissait pas, avec une frivole maîtrise, les hiatus de silence.

Elle dit sur le vent, sur la pluie, sur des amis ou sur rien, tout ce qui rend possibles les excès de fréquentation chez les peuples bavards. Il est bientôt clair que

Florent est ici pour un but qui, peut-être encore confus hier, s'est brusquement précisé.

Le départ imminent a déclenché chez Yveline une de ces résolutions « en l'air » qui sont dans sa façon. Bientôt, des paroles ambiguës ne laissent place à aucun doute : on *montre* le jeune homme, prêt à disparaître provisoirement, afin de mieux enchaîner le présent et l'avenir.

Cette opération préparatoire dure une bonne demi-heure. Elle n'est pas avantageuse pour Florent, qui est confus et qui débite, mal, quelques propos sans envergure.

Puis Yveline dit :

— J'ai quelque chose à vous demander.

Et, avec un sourire indéfinissable :

— Pas devant eux.

Sur quoi je l'ai menée dans la pièce voisine.

— Vous avez peut-être deviné? commence-t-elle.

— En seriez-vous surprise?

Elle hésite, puis, comme intermède :

— Tu peux m'embrasser.

Les cheveux, les yeux, le cou, puis le simulacre vers les lèvres qui, protocolairement, se dérobent. Le plaisir est tiède, ce dont elle ne semble pas s'apercevoir, car elle balbutie, un brin palpitante :

— Tu m'aimes?

— Je t'aime, Yveline.

Le jeu dure encore un moment, les lèvres inaccessibles, les cheveux dans mon cou, puis elle dit, à brûle-pourpoint :

— Figure-toi que ce jeune homme est amoureux fou de Denise.

J'ai dû blêmir... Si elle s'en aperçoit, elle l'attribuera à la pression de son visage sur mon épaule.

— Belle fortune, bonne famille, joli garçon et de caractère excellent, poursuit Yveline; impossible de

rencontrer mieux. Et le consentement des parents est assuré... Alors, n'est-ce pas, il ne faut pas hésiter...

Sa joue caresse doucement la mienne :

— C'est ton avis?

Pour me donner du cœur et justifier mon trouble qui a grandi, j'embrasse précipitamment Yveline. Je feins même de lutter pour atteindre l'inaccessible.

— Ah! fait-elle, émue et rieuse. La porte de l'Enfer. Il faut laisser toute espérance! Alors, pour Denise, c'est entendu?

— Mais, Yveline, Denise seule peut décider.

— Sans doute! Mais elle acceptera; je m'en charge, puisque nous sommes d'accord.

D'accord! Le mot me brûle jusqu'aux entrailles. Une haine subite monte des profondeurs, sous ses formes simples — les plus violentes — et les complexes qui se perdent en nuances. Avec les formes simples, pas de compromis, le jeune Florent devient brutalement l'adversaire qu'on abattrait sans miséricorde. Avec les formes complexes, le mélange de la révolte et de la résignation.

Denise aussi devient multiforme. Elle *accepte*, et la voilà presque odieuse, elle *refuse* et mon cœur fond d'une tendresse qui s'exalte jusqu'au culte.

— N'est-elle pas trop jeune? ai-je balbutié.

— Trop jeune!... Tu crois à l'âge! Elle n'en saura pas plus, pour le mariage, dans trois ou quatre ans, qu'aujourd'hui. Florent est un parti parfait. Le garçon est agréable à voir, sain, riche, de bon caractère, intelligent, cultivé... Que veux-tu de plus?

J'admets, avec une rage dont la bassesse me dégoûte, qu'elle a raison; je sens aussi que je ne tiens aucun compte de l'avenir de Denise, que je la sacrifie, *virtuellement*, pour la garder ici.

— Il est à peu près sûr, poursuit Yveline, qu'elle ne rencontrera plus une telle chance! Elle n'a, autant dire,

pas de dot. Et nos jeunes veulent de l'argent... Faut-il qu'elle épouse un vieux?

Simples comme une addition, ces paroles me jugulent. Leur évidence écrase toute réplique; mon arsenal d'arguments ne suggère que des absurdités.

— Je devais dire cela! murmurai-je; Denise décidera.

— Elle n'est pas assez sotte pour refuser!

Soit éclipse d'intuition, soit prééminence d'un sentiment, Yveline ne s'aperçoit pas de ma déconvenue ni même que je viens de la regarder avec haine.

— Je viendrai prendre Denise demain, conclut-elle, et je n'aurai pas de peine à la convaincre!

Ah! je la battrais, tandis qu'elle me regarde d'un air tendre et murmure :

— Tu peux m'embrasser...

J'ai bien plutôt envie de la mordre — mais il faut obéir, et le geste charmant est, cette fois, un geste odieux. Répétons servilement la scène.

— Tu pourras pourtant avertir Denise, fait-elle en se pressant contre moi.

Un quart d'heure plus tard, je me retrouve seul avec Denise, Taureau et Torquemada.

La tempête continue à remplir les rues de voix féroces et, faute d'arbres, à brutaliser des cheminées.

Nous nous taisons. Entre nous, le silence est aussi naturel qu'entre des Orientaux et tels Anglo-Saxons. Même prolongé, il ne nous gêne point.

Aujourd'hui, de mon côté, il est anormal. J'ai été dix fois sur le point de le rompre et, chaque fois, ce que j'allais dire s'est évadé ou transformé désagréablement. Et tant de préambules divers aboutissent à l'extrême simplicité.

— Ne songez-vous pas, Denise, à vous marier?

Elle a tressailli; son visage rêveur devient un visage étonné, et elle se borne à dire:

— Non.

— Jamais?

— Jamais.

— Alors, comment voyez-vous l'avenir?

— Je ne le vois pas!

— Mais vous y pensez cependant?

— Pas pour moi.

— Voyons, Denise, vous avez des désirs, des souhaits...

Elle médite un instant, puis :

— Je ne souhaite rien d'autre que ce que j'ai!

La réponse s'étend au delà de tout ce que j'aurais pu imaginer, j'ai peine à murmurer, étouffé de joie :

— Vous ne vous trompez pas?

— Comment pourrais-je me tromper?

Son sourire craintif!

Je voudrais en rester là, frénétiquement heureux, (sous bénéfice d'inventaire).

J'entame ce bonheur en disant:

— Comment trouvez-vous le jeune homme qui est venu nous voir?

Elle semble ne pas comprendre; ses yeux clairs m'interrogent :

— Je ne sais pas !

— Ce sont des choses qu'on sait nécessairement.

— Je ne le connais pas... Il me semble comme tous les autres.

Allons! mon imprudence n'est point punie. Au rebours, elle est récompensée: aucun doute possible, l'oiseau fait partie du tas, il n'a aucune existence particulière pour Denise. Il serait absurde d'insister. Silence. Nous écoutons les vents: ah! que je les aime, ils deviennent l'essence de la beauté terrestre, messagers de l'espace, coureurs d'océans, vagabonds des déserts, errants des forêts!

XXI

Que de tentatives encore nous impose Ferral. Echecs sur échecs, mais après chaque échec, une révélation. Sans aucun doute, nous avons dépassé notre univers d'astres, nous manions des phénomènes mixtes, sur lesquels agissent encore, mais *autrement* et sans continuité, nos ultimes corpuscules, sous forme de puissants réservoirs d'énergie électromagnétique.

— Nous approchons! affirme Ferral.

Chavres, sous l'impulsion géniale d'Ambroise, déploie une ingéniosité inouïe pour monter les expériences, moi-même je me dépasse. Et quand nous nous arrêtons, le cerveau bourdonnant, le corps exténué, Ferral nous récompense d'une parole fervente.

Plusieurs fois, il a déclaré:

— Sans vous, il aurait fallu renoncer. Il y fallait trois mentalités différentes.

Ainsi alimente-t-il notre courage, comme si nous entendions la voix d'un demi-dieu.

Que de fois nous avons cru atteindre enfin le but ! Puis, tout se brouillait, l'expérience se faisait vague, cahotante, éparse: on eût dit que le *Tout* se défendait, se jouait de notre chétif effort.

Alors Ferral lui-même avait son heure de lassitude. Il baissait la tête :

— Si j'étais superstitieux, je dirais que l'univers total ne *veut* pas.

— Qui sait? soupirait Chavres.

— Oui, qui sait! L'hiatus n'a-t-il pas été la condition même de la formation de notre univers d'astres? Sans cet hiatus, pas de mondes individuels, les existences se confondaient éternellement ou plutôt ne se formaient point.

— Le chaos des Hellènes!

— Mais infiniment et combien plus subtilement chaotique.

Cependant que Ferral, Chavres et moi, par ricochet, tentions de franchir les bornes d'un Univers déjà trop vaste pour nos faiblesses, ma petite aventure personnelle se poursuivait parmi les aventures terrestres.

Yveline s'efforçait de convaincre Denise et Denise ne consentait qu'à *réfléchir*. Par prudence, ma sinueuse amie lui avait accordé un long délai — si long qu'au temps de la primevère, rien n'était résolu. Et le jeune Florent promenait sa machine et ses rêves quelque part dans les Asies centrales, chez des peuples encore rebelles au veston, quoique déjà conquis par le phonographe auquel nul barbare n'oppose une résistance efficace.

Francine avait cédé aux supplications d'Amnès qui, détenteur de tous les pouvoirs des fées et des magiciens, impitoyable détrousseur des gogos, était dérisoirement vaincu par une petite créature sans autre prestige que ses yeux, ses joues, son cou rond et sa démarche.

Il l'emmena par bolides, steamers et avions, mieux enchaîné chaque jour, leurré autant que le furent les lamentables victimes de sa piraterie.

C'est ce que j'appris, proche ce temps des primevères où Denise devait ou faire rappeler le jeune Florent des Asies centrales, ou le décider à prolonger ses pélerinages.

Ce matin, l'hiver expirant montrait un soleil blême et froid comme la lune.

Dans cette lumière indigente, je songeais avec dégoût aux terres glaciales où l'Esquimau se gorge de graisses, car j'ai du froid une horreur qui se mêle d'une manière de haine.

— Madame Amnès, annonça Mme Donatienne sur un mode discrètement goguenard.

Francine parut — la même — inaltérée par le mariage, sans faste et tout aussi dangereusement séduisante.

— Ah! soupira-t-elle... Enfin!

Comme ce fut simple! Réfugiée dans mes bras, recoquillée, la bouche dévorante, elle s'offrit si naturellement que je ne m'en étonnai que plus tard...

— Ma Francine, quelle imprudence!

Ainsi dis-je, dès que le mal fut irréparable.

— Ah! c'est bien vrai! fit-elle ingénument. Je n'y songeais point.

Suis-je le gardien d'Amnès? Est-ce à moi de le préserver des caprices de Francine?

— Que veux-tu! chuchotait-elle. Je n'ai jamais renoncé à notre amour — et je ne lui avais rien promis.

Parce que je souriais :

— Sinon devant le maire et le curé, mais ça, c'est du protocole. De quoi se mêlent ces gens? Et je ne savais pas que je payerais cela si cher!

— Si cher, vraiment? Il t'a fait souffrir?

— Sans le savoir! J'imaginais que ce serait plus supportable... Il ne me déplaisait même pas; maintenant même il ne m'est qu'indifférent. Mais quelle corvée! Du moins est-il heureux que c'en est parfois attendrissant. Pense, ce type qui vous ruine les gens avec le sourire, devant qui tout le monde tremble, et qui s'humilie comme un esclave devant une petite femme!

— Ce qui devrait, à tes yeux, racheter des horreurs.

— Cela les rachète! Si je l'aimais, je l'en aimerais davantage... Qu'importe, après tout! Amnès n'est qu'une fripouille triomphante.

— S'il te faisait surprendre?

— Il n'y pense pas, et s'il y pense ,un jour, tant mieux peut-être.

— Alors, cette fortune?

— Tu penses bien, chéri, que le contrat de mariage m'a mise dans une position... confortable. Si confortable que je me sentirais peut-être plus riche sans lui qu'avec

lui — par la vertu inexprimable du libre arbitre !

— S'il existe.

— Qui?

— Le libre arbitre.

— Ah! bien. De son apparence si tu veux : elle me suffit!

Immémoriale prostitution de la femme, si conforme à tout le statut antique et moderne. De ma main, Francine n'accepterait pas un franc de quatre sous, tandis qu'elle remportera quelque jour, après divorce, sans ombre de confusion, la rançon d'Amnès, légitimée devant notaire. Elle n'y voit pas même une lointaine analogie avec le salaire des femmes qui négocient leur sexe.

— Après tout, conclut-elle, je suis résolue à lui être absolument fidèle. Ne souris pas, c'est sincère!... Toi, tu ne comptes pas.

Sur quoi, la voici de nouveau orageuse, les yeux égarés et, tout bas :

— Puisque c'était comme ça auparavant, rien n'a changé.

Elle doit être si près de le croire que c'est comme si elle le croyait. Et nous cessons de nous occuper d'Amnès.

XXII

Nous avons abordé le quatrième Univers! C'est au matin, la primevère a dû paraître, âpre annonciatrice des giboulées, des caprices, du vent et de la pluie. A nous, une *autre* lumière est apparue.

Les mots ne sont ici qu'un symbole. La radiation jaillie des profondeurs inconnues est bien plus invisible que nos rayons les plus subtils, rayons gamma, rayons cosmiques. Est-il quelque part des êtres, des vivants, qui la perçoivent?... Pour nous, elle n'existe encore que dans une cage de plomb, où le prétendu vide a été poussé aussi loin que le permet la technique contemporaine. Mais elle se manifeste par des influences indirectes et

nous savons déjà que sa vitesse est beaucoup plus grande que la vitesse de notre lumière... (1).

Quels jours et quelles nuits nous venons de vivre, soutenus par une ivresse sacrée.

Chavres s'est effondré, à la limite des forces humaines, j'ai le vertige et Ferral, las aussi, mais non jusqu'à l'épuisement, sourit à des visions fabuleuses...

— Ambroise, ai-je murmuré, où cela va-t-il conduire les hommes? Créeront-ils une matière nouvelle, verront-ils plus loin, beaucoup plus loin dans le Tout!

Ferral pose sa main sur mon épaule :

— Je ne sais pas!... Ce qui me paraît certain, c'est qu'ils vont beaucoup mieux comprendre notre propre Univers. La multitude des notions unilatérales se dédoublera. La science sera en fonction de l'Univers, au lieu d'être, comme elle l'est encore en essence, presque intégralement, anthropomorphique.

— Je crois, grommela Chavres, jaillissant à demi de son engourdissement, je crois à mieux que cela! Plus que vous, Ambroise, j'ai confiance dans l'avenir de votre découverte... On saura *quelque chose* de l'Univers le moins différent du nôtre, qui doit offrir quelques analogies avec notre monde astral. Quel rêve, Ferral, si à côté, et même *dans* nos nébuleuses et nos étoiles, nous percevions des mondes.

— Peut-on l'espérer, après des millénaires de millénaires? L'homme vivra-t-il assez longtemps pour y parvenir? Chavres, contentons-nous d'avoir fait jaillir la lueur primitive.

— Non! fit résolument Chavres... Non, je ne me contente pas de si peu! J'entends rêver sans entraves, rêver tous les possibles, Ambroise. On ne rêve jamais assez haut, jamais assez loin!

Ferral le regardait avec une indulgence tendre :

(1) Nous publierons, en temps opportun, une brochure comportant les détails techniques qui ne peuvent trouver place ici.

— Vous êtes, Chavres, le rêveur magnifique!

— Moins que vous! fit Chavres en riant. Quels rêves il a fallu faire pour aboutir à votre découverte!

— La mienne, non pas! protesta Ferral. Que n'avez-vous pas découvert tous deux avant que l'idée devînt réalisable... Sans vous, je me perdais dans les limbes.

— Je n'ai été qu'un instrument! grommela Chavres.

— Et moi, fis-je, un vague amateur.

— Ne vous calomniez pas, reprit sévèrement Ferral, vous avez, l'un et l'autre, montré du génie.

Du génie! Chavres en demeura béant et, pour moi, je suis si sûr de n'avoir que des facultés éparses!

— Résignons-nous, fit Chavres d'un ton comique. Nous ne savions pas ce que nous faisions...

Je m'en retourne par les rues.

Les nues tournent, pâles et charmantes, des nues féminines, livrées au caprice du vent, traversées de lueurs aussi fraîches que des yeux d'enfant. C'est le temps où les oiseaux migrateurs commencent leurs beaux voyages. La jeune feuille croît, ardente comme des baisers. Une fois encore, la terre antique se livre à la jeunesse des herbes et des arbres.

Je songeais à la victoire de Ferral— tout de même un peu, très peu, la mienne! Denise apparaissait dans les interstices de ma rêverie. Certes, le quatrième univers, mais en suis-je moins périssable? Et que je voudrais garder Denise!

Va-t-elle suivre le jeune Florent, devenir avec lui, selon la genèse, une même chair? Je ne puis me figurer Denise femme à la manière d'Yveline ou de Francine. Sa pureté, je l'ai en quelque manière faite surnaturelle. Elle est tabou. Quelque forme que puisse prendre, plus tard, ma prédilection, elle ne comporte, dans le présent, aucune scorie. Pourtant, quelle femme est plus féminine? Peut-être même l'est-elle plus que toutes, mais de quelle

indéfinissable façon!... Si le jeune Florent la saisit, ce sera le plus ignominieux, le plus laid désespoir de ma vie...

Douceur de la présence réelle! Nous sommes assis côte à côte, cependant que Torquemada rôde comme un petit démon noir et que Taureau nous regarde de ses gros yeux attentifs.

Je viens d'annoncer à Denise la victoire de Ferral et nous rêvassons doucement, les yeux fixés sur la fenêtre où passent les beaux nuages.

— Madame Haubourguès, annonce Donatienne.

C'est la date! Elle vient me voler Denise. Et la voyant s'avancer, haute et flexible, semant à chaque geste la sensualité, ce n'est pas la jolie femme que je perçois, c'est une guivre exécrable.

Son regard va de moi à Denise, en passant de la câlinerie ambiguë à la tendresse paisible. Propos du troupeau, en guise d'exorde.

Enfin, la question redoutable :

— Eh! bien, Denise, es-tu décidée?

Plus de souffle; je suis l'homme sur la sellette j'attends le verdict.

— Très décidée, répond Denise.

— Tout à fait?

— Tout à fait.

— Et c'est oui?

— C'est non, marraine. Je ne veux pas me marier!

Ma poitrine craque positivement, le chant du triom-phe s'élève et l'odeur des archipels enchantés.

— C'est fou, mon petit! fait Yveline. Une telle chanc ne se représentera peut-être plus jamais; non, tu n'a pas vraiment réfléchi.

— Si, marraine. Je sais que je serais malheureuse, j veux être libre encore — libre!

Yveline haussa les épaules, avec une pitié dédai

gneuse; une onde de mécontentement passe, suivie d'un sourire.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, Denise! Tu n'es qu'une enfant.

— C'est parce que je suis une enfant, marraine, et qu'il m'est doux de l'être encore, et que je serais très malheureuse de ne l'être déjà plus!

— Allons, fait Yveline résignée. J'ai fait ce que j'ai pu, pour ton bien. Dieu veuille que tu ne le regrettes point.

— Tu as été très bonne, très bonne, trop bonne pour moi!

— Mais non, dit Yveline, soudain attendrie. Tu es ma petite, ma chère petite!

Elle a pris Denise contre elle et l'embrasse avec le « quantum » de tendresse dont elle dispose, et qui simule la maternité, à l'état rétréci.

Puis :

— Va! Il faut maintenant que parrain et marraine s'entendent.

Quand Denise est sortie :

— Je la connais, dit Yveline, elle ne reviendra pas sur cette décision. Qui sait? il y aura peut-être, plus tard, une autre chance. En attendant, que faire? Ses ressources sont insignifiantes...

Elle parle avec une gravité hypocrite, en me glissant, entre les paupières, légèrement closes, un regard ambigu.

— Cela n'a pas d'importance! dis-je.

— Ah! vraiment... alors, vos affaires?

— Bien meilleures.

— Elle ne vous gêne toujours pas?

Il ne servirait à rien d'atténuer :

— Au contraire. J'aime de l'avoir auprès de moi.

— Ah!

Le regard s'aiguise, sonde, soupçonne :

— Cela pourrait bien la compromettre un peu.

C'est un coup au plexus solaire qui me coupe net le souffle.

— Etes-vous sûr de ne pas obéir, reprend Yveline, à une inclination, honnête je veux bien, mais enfin! Vous êtes jeune, cher ami! Trop jeune...

— Ne l'étais-je pas quand vous l'avez amenée?

Elle se rapproche :

— Tu m'aimes?

Fichtre! il ne s'agit pas d'être tiède? Heureusement, assuré que Denise restera d'autant plus sûrement que je témoignerai plus d'ardeur à Yveline :

— Plus que jamais! soupirai-je.

Ce n'est qu'à moitié faux : l'instinct consent à être du bon côté de la barricade.

— Tu le jures?

Je jurerais pis que cela.

— Je le jure, et puis...

Je la saisis avec violence, presque avec brutalité :

— Yveline, ne me tente pas trop!

Pluie de baisers, qu'elle accepte elle-même dans la tourmente, en chuchotant:

— Ah! grand fou!

Tout de même, qu'elle est désirable! La taille cède, la gorge pointe; nous sommes dans la caverne: allons-nous violer le serment?

— C'est bon! soupire-t-elle...

La bouche si proche, je ne l'atteindrai point! Cette petite forteresse rouge est décidément imprenable...

. . .

— C'est vrai, tu m'aimes encore, fait-elle, lorsque survient l'armistice. Eh bien! que faisons-nous de Denise?

— Nous la gardons, naturellement.

— Je viendrai souvent la prendre.

— Cela va sans dire!

Allons, tout est bien. Le destin veut qu'elle ait confiance — une confiance plus sûre d'être menée par l'instinct, et qui persistera tant que je serai ou semblerai amoureux d'elle. Echéance interminable; j'aurai d'autant plus le goût d'Yveline que le désir ne sera jamais exaucé.

Seuls, avec Taureau et Torquemada.

Taureau rêvasse; Torquemada s'est emparé d'un fauteuil et, recoquillé, plein de grâce, plonge en profondeur dans le sommeil.

Dehors, le soleil a pris la couleur qu'il avait jadis aux dimanches de Pâques, l'ambiance entre par les vitres, chargée d'allégresse; la jeune humaine qui respire près de moi le transfigure. C'est une heure de sécurité parfaite, comme si j'étais saturé de foi et d'espérance, comme si je croyais à la douceur *réelle* de l'univers. Et c'est pourtant *un* des jours où je perçois le plus nettement la monstrueuse abomination de l'existence, la mort incessante, la mort qui, à chaque battement de nos cœurs, emporte un de nos semblables, tandis que des millions d'autres vivent leurs dernières semaines, dans l'angoisse et la douleur, que la masse lutte pitoyablement, férocement, pour l'aliment, le plaisir ou l'amour. La faim, le meurtre, le viol, l'incertitude, une effroyable plainte transmise à travers les générations!

Parce que j'ai près de moi une petite forme périssable, de toute cette misère n'émane que du bonheur. Denise égale l'Univers, les astres, la terre innombrable, les fleuves sacrés, la lumière du matin et la grâce des soirs d'été. En elle, l'humanité perd sa férocité, sa laideur et ses infamies; elle est un de ces miracles de pureté qui font entrevoir une lueur de divinité dans le Chaos.

J. H. ROSNY AÎNÉ
de l'Académie Goncourt.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Henri Liebrecht : *Comédiens français d'autrefois à Bruxelles*, Editions Labor. — Fernand Fleuret : *Les Nymphes de Vaux*, Librairie Gallimard.

Voici déjà quelques années, dans une *Histoire du Théâtre Français à Bruxelles au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, dont nous signalâmes le puissant intérêt, M. Henri Liebrecht avait réuni les documents découverts par lui, au cours d'une longue recherche, parmi les liasses notariales conservées dans les archives de Belgique. Ce précieux travail, riche de révélations sur les origines de notre théâtre, restées fort obscures malgré les publications des Emile Campardon, des Eudore Soulié, des Henri Chardon, etc..., complétait d'innombrables faits et dates la biographie d'une foule de comédiens illustres ou peu connus. Il permettait de voir en action ces troupes nomades qui, à certaines époques de l'année, traversaient les frontières et allaient, de ville en ville, interpréter les productions nouvelles de nos poètes et prosateurs, d'établir leur composition réelle, de discerner maints détails de leur existence, de leurs contrats, de leur répertoire, de leurs mœurs, de leurs gains, de leurs tribulations.

A cette heure, grâce à ce travail, à celui, au surplus, de M. J. Fransen sur *Les Comédiens Français en Hollande*, à d'autres écrits antérieurs sur les mêmes comédiens en Angleterre et en Allemagne, nous pouvons mesurer quel effort extraordinaire accomplirent nos anciens « baladins » et histrions pour assurer à la fois leur subsistance et étendre le prestige de notre littérature. Ces hommes, et les demoiselles qui les accompagnaient dans leurs périlleuses pérégrinations, témoignaient d'une merveilleuse énergie. Ils cheminaient le plus souvent à pied sur des routes infestées de malveillants

et parsemées d'ornières. Ils emportaient avec eux, sur des chariots circulant avec peine, leurs oripeaux et les décors de leur théâtre. Ils devaient souvent user de l'arquebuse et de l'épée. Ils n'étaient jamais sûrs du gîte ni de la pitance. Ils souffraient du mépris et de la suspicion attachés à leur profession. Souventes fois, au bout de rudes étapes, ils rencontraient des échevins mal disposés à leur ouvrir les jeux de paume ou les salles communes. Ils ne se décourageaient point. Ils parvenaient, avec patience et gentillesse, à s'imposer, car ils apportaient avec eux le plaisir et l'illusion. En de nombreuses circonstances, leurs recettes ne couvraient pas leurs frais.

On n'a guère vu d'eux, jusqu'à l'heure présente, que leur friponnerie, leurs mœurs relâchées ou dissolues. L'ouvrage de M. Henri Liebrecht contribua beaucoup à les réhabiliter dans l'esprit de la postérité. En fait, ils n'étaient pas aussi fripons qu'on a bien voulu le dire. Ils formaient, le plus souvent, des familles régulièrement constituées. Partout où ils s'installaient, ils signaient des contrats dont ils tenaient les engagements dans la mesure de leurs moyens. Ils luttaient, sans s'en rendre compte peut-être, pour la suprématie de la France dans le domaine intellectuel. Pendant plus de deux siècles, les comédiens italiens, pullulant dans les cités étrangères, menacèrent de s'emparer de toutes les scènes européennes. Nos nomades leur firent, sur ces scènes, une si active concurrence qu'ils parvinrent à les en chasser. Au XVIIIe siècle, le théâtre français triomphait, au moins dans les Flandres, de son rival italien.

Un nouvel ouvrage de M. Henri Liebrecht: **Comédiens français d'autrefois à Bruxelles,** tend à nous confirmer dans cette certitude. Cet ouvrage, formé de matériaux empruntés aux archives communales et notariales belges, complète en quelque sorte le précédent de toute une série de faits nouveaux présentés avec clarté et agrément.

Dans un premier chapitre, M. Henri Liebrecht, étudiant les *Origines de l'Opéra à Bruxelles,* fait, avec raison, remarquer que ces origines correspondent, comme date, à celles de l'opéra à Paris. En 1645 et 1647, Mazarin, souhaitant acclimater en France la musique italienne, appela auprès de lui une troupe d'artistes de la péninsule qui montèrent et représen-

tèrent la *Finta Pazza* de Strozzi et l'*Orfeo* de Rossi, pièces à machines, d'une grande nouveauté pour le public français, et qui emportèrent l'admiration des auditeurs. Vers la même époque, l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur général des Pays-Bas, personnage austère et qui passa longtemps pour un dévot de médiocre intelligence, accueillit dans son palais toutes sortes de chanteurs, danseurs et virtuoses italiens et, parmi eux, plusieurs de ceux qui avaient interprété à Paris l'*Orfeo* de Rossi. Il aimait la musique, la musique profane aussi bien que la musique religieuse. En 1650, voulant dignement célébrer les épousailles de Philippe IV, son auguste-cousin, et de Marie-Anne d'Autriche, il décida de donner des fêtes mémorables à Bruxelles et de monter un opéra écrit pour la circonstance.

Il chargea de cette tâche les artistes italiens qui séjournaient à la cour et dont quelques-uns avaient emploi auprès de lui. Ceux-ci puisèrent leur inspiration dans la mythologie et, en très peu de temps, élaborèrent *Ulisse all' Isola di Circe, dramma musicale,* où l'on retrouve, dit M. Henri Liebrecht, « tous les procédés de composition dramatique de l'opéra vénitien ». De cette œuvre subsiste un livret rarissime contenant le poème. Ce poème ne porte point de signature, mais M. Henri Liebrecht croit pouvoir l'attribuer à Ascanio Amaltheo. Il fut mis en musique par Giuseppe Zamponi et comportait, comme la plupart des opéras de cette époque, des entrées de ballet n'ayant aucun rapport direct avec le thème général.

M. Henri Liebrecht donne un résumé de ce thème qui se développait dans des décors diversifiés par d'ingénieuses machineries et qui reproduisait, avec des variantes et « des vers fleuris de concetti », un sujet souvent exploité sur les scènes italiennes et françaises. La représentation d'*Ulysse,* organisée avec soin et faste, laissa un souvenir persistant dans l'esprit des spectateurs et fit quelque bruit au delà des frontières.

Dès lors, le théâtre d'opéra était né à Bruxelles, mais il restait en quelque sorte privilège de cour. Les successeurs de Léopold-Guillaume au gouvernement des Pays-Bas ne se hâtèrent guère de lui donner vie plus active. En 1681, le prince de Parme fit jouer, pour son agrément, l'*Adelaïde* de Pietro Dolfin, mise en musique par Antonio Sartorio, mais créée à

Venise dix ans auparavant. Entre temps, les comédiens français interprétaient, dans les jeux de paume de la ville, des pièces musicales à machines de Pierre Corneille et d'autres auteurs.

Il faut attendre l'an 1682 pour voir, au quai au Foin, se dresser, sous l'initiative d'un Italien encore, Jean-Baptiste Petrucci, une Académie royale de musique, dès lors stable, reprise plus tard par Gio-Paolo Bombarda, et donnant des représentations à peu près régulières. Cette académie ne semble pas avoir suscité des créations lyriques. Elle empruntait beaucoup de ses opéras au répertoire vénitien. A partir de 1685, elle paraît s'être alimentée plus spécialement au fonds français. M. Henri Liebrecht dit qu'elle subit la dictature impérieuse de Lully, mais, en fait, Lully ne pouvait guère imposer à une scène étrangère que la dictature du talent. D'après le texte même de M. Liebrecht, on discerne que les œuvres de ce musicien tenaient seules l'affiche avec continuité.

Dans la suite de son ouvrage, M. Liebrecht reprend et complète de documents inédits la biographie de Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire, déjà ébauchée dans son travail précédent. Ce Dauphinois, né à Grenoble en 1718, était un homme aventureux et entreprenant. Il semble avoir longtemps mené une existence hasardeuse, vivant parfois peut-être des défaillances de sa femme, Mlle d'Hannicourt, comédienne comme lui, et avec laquelle il s'entendit à merveille.

D'Hannetaire, après avoir passé de scène en scène, en plusieurs pays d'Europe, et notamment en France où il ne réussit guère, car il était assez méchant acteur, surtout au tragique, sentit en lui assez d'aplomb, parvenu à Bruxelles, en 1745, pour prendre, sans ressources bien définies, la direction du Théâtre de la Monnaie. Il était, en effet, plus apte à diriger une troupe qu'à conquérir des lauriers personnels. Il passait la main à une dupe quand ses affaires tournaient mal, quitte, quelques mois ou quelques années plus tard, le moment favorable venu, à récupérer la direction cédée. Tantôt criblé de dettes et menacé de prison, tantôt grand seigneur et les poches pleines d'écus, il sut si bien mener sa carrière, carrière entre toutes pittoresque, que, vers la fin de sa vie, exerçant, en

compagnie de sa femme et de ses filles, une véritable tyrannie sur le théâtre bruxellois, enrichi et plein de morgue, il acquit une baronnie dont il prit le nom; il fit, dès lors, dans la société, figure de satrape et, au surplus, d'écrivain, auteur de judicieuses *Observations sur l'Art du Comédien.*

M. Henri Liebrecht conduit avec beaucoup d'habileté le récit de cette existence mouvementée. A la fin de son ouvrage très varié, enrichi de planches curieuses, il nous donne des renseignements toujours pleins de documents inédits, sur le répertoire des pièces françaises jouées à Bruxelles, sur les acteurs forains et les charlatans qui égayèrent les rues de cette ville, sur les représentations de Dazincourt et de Talma au Théâtre de la Monnaie. Ainsi, son excellent travail nous découvre-t-il, avec beaucoup d'originalité et de fruit, maints aspects inconnus d'un milieu théâtral profondément attaché, pendant plusieurs siècles, à la littérature française et qui contribua à assurer sa diffusion.

§

Sous le titre un peu désuet, mais charmant: **Les Nymphes de Vaux,** M. Fernand Fleuret vient de reprendre l'histoire du fameux château que le surintendant Foucquet fit bâtir, aux environs de Melun, à l'heure de sa toute-puissance, et dont l'excessive magnificence, avec quelques autres raisons, causa sa perte. Cette histoire était déjà connue par les travaux de Lair et de Chéruel et surtout par l'excellente monographie de M. Jean Cordey, déjà commentée par nous dans le *Mercure de France.* M. Fernand Fleuret ne semble avoir été aucunement gêné par l'existence de ces travaux qui lui rendaient la découverte de faits nouveaux pratiquement impossible. Il ne souhaitait point, en effet, faire œuvre spéciale d'érudit, mais simplement nous traduire, en poète, en artiste, en observateur des mœurs, les grâces successives d'un bâtiment souvent transformé par ses occupants, de jardins parvenus à une suprême majesté, de jeux d'eau décoratifs, enfin de sociétés qui animèrent, de leurs amours et de leurs cabales, appartements, bosquets et berceaux.

Bien entendu, M. Fernand Fleuret accorde une vive sympathie au surintendant considéré par lui comme créateur d'un

chef-d'œuvre architectural et jardinier. Il ne veut pas se souvenir de ses méfaits, de ses concussions, de ses complots contre la sûreté de l'Etat. Pour lui, Foucquet reste un stimulateur d'art, un mécène sachant choisir avec discernement les bénéficiaires de ses largesses, un homme de goût que les La Fontaine, les Scarron, les Sévigné, les Pellisson aimèrent d'amour tendre et célébrèrent même dans le malheur.

Or, Foucquet, embarqué dans mille spéculations d'argent, achetant dans l'ombre, avec des visées politiques certaines, les grands seigneurs et les officiers du roi, luttant contre Mazarin d'abord, contre Colbert ensuite, fut-il réellement un amateur d'art? Nous éprouvons quelque peine à le croire. Beaucoup de financiers, au XVIIe siècle, furent compris parmi les amateurs d'art. Un seul d'entre eux, Everard Jabach, témoigna d'intelligence et d'éclectisme spontanés en ce domaine. Les autres furent dirigés et conseillés. Foucquet, à notre avis, doit être rangé parmi ces derniers. Ne lui rendons pas d'hommages excessifs. Louons-le pour ses dons du cœur, révélés par ses générosités, plutôt que pour ses dons de clairvoyance esthétique.

On ignore qui lui désigna l'équipe d'artistes qu'il réunit pour la construction de Vaux. Il pouvait attendre de ces artistes des créations somptueuses, non des créations originales. Il fit la fortune de Le Brun, déjà connu par des travaux importants. Ce choix ne fut guère heureux. Le Brun, dictateur à Vaux, puis, dans la suite, dictateur de tout l'art français, strictement inspiré des anciens, détourna la doctrine classique formulée par Poussin de ses desseins premiers, fit peser, du haut de son froid dogmatisme, l'ennui et la convention sur l'enseignement et sur les œuvres.

Sous Le Brun, Le Vau et l'entrepreneur Villedo furent chargés de l'architecture du futur château; Michel Anguier de la sculpture; Le Nôtre des jardins. Ces gens élevèrent un énorme bâtiment à coupole, peu varié dans sa décoration extérieure, entouré des parterres en broderies, palissades, berceaux, cascades et fontaines que l'on voyait un peu partout dans les demeures opulentes. Intérieurement, ils dressèrent les termes, cariatides, statues, copiés de l'antique, qui étaient le mode

dans la construction. Le Brun, qui s'était attribué le soin de revêtir les murailles de tableaux mythologiques, fit plus pour la disgrâce du surintendant que celui-ci n'avait fait par ses actes impudents. Flatteur de nature, il brossa, dans toutes les pièces, une apologie continue du maître qui le payait grassement. Par malheur, Foucquet ne sut pas résister au plaisir de se voir peint sous les traits d'Hercule ou d'Apollon.

M. Fernand Fleuret nous entretient avec une admiration modérée des splendeurs du bâtiment et laisse souvent à Mlle de Scudéry le soin de le suppléer sur le chapitre descriptif. La bonne demoiselle s'acquitte de sa tâche avec autant de prolixité que d'imprécision.

On sait que la fameuse fête de Vaux fut donnée dans le château et les jardins inachevés. Molière joua sur un théâtre de verdure la comédie des *Fâcheux*. Lully, peut-être avisé de la situation difficile du surintendant, refusa à celui-ci sa collaboration. Après l'arrestation du financier, le bâtiment, mis sous séquestre, resta longtemps abandonné. Il revint plus tard à Mme Foucquet, qui le céda à son fils, Louis-Nicolas, médiocre personnage marié à la fille de Mme Guyon. Sous les berceaux odorants, mais mal entretenus des jardins, la doctrinaire du pur amour promena ses rêveries.

Dans la suite, le château fut acquis par le maréchal de Villars, qui l'encombra de peintures martiales et commença à détruire son harmonie intérieure. M. Fernand Fleuret rapporte avec beaucoup d'agrément les annales de cette période où l'on voit le roi Louis XV, la reine Marie Leczinska et Voltaire, ce dernier épris de la maréchale, séjourner joyeusement sous le toit de l'ancien financier. Les drames d'autrefois sont oubliés; la gaieté et la galanterie s'éploient sous les mythologies glacées de Charles Le Brun. Les Choiseul-Praslin, après les Villars, occupèrent Vaux et obtinrent l'érection de sa terre en duché-pairie. Ils accommodèrent les appartements à leur caprice et travaillèrent mal à l'entretien des jardins. La Révolution acheva de détruire, sauf les peintures, l'ensemble artistique que le surintendant avait constitué. A cette heure, le château a repris presque entièrement sa physionomie primitive, son propriétaire s'étant efforcé, à l'aide des

plans et des estampes, de remettre en état son architecture et ses jardins (1).

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Léon Vérane : *Les Etoiles Noires*, « Les Facettes ». — Jean Labbé : *Béarn et Dédicaces*, R. Debresse. — Jacques Baron : *Peines Perdues*, Corréa. — Hector Rosset de Salency : *Au Fil des Jours*, « Editions Corymbe ». — E. Armand : *Ainsi chantait un « en dehors »*, « Bibliothèque de l'Artistocratie ».

Depuis combien d'années M. Léon Vérane s'est-il rendu cher aux lettres, par son attention à la poésie, par l'amour attentif qu'il porte aux productions de tous les poètes, les accueillant dans sa persévérante revue toulonnaise *Les Facettes*, — et groupant en ses recueils personnels les vers toujours intéressants, ardents à la fois et nonchalants, chatoyants ou assourdis, qu'il se plaît à composer? Qui ne se souvient d'images tendres et précises, de rythmes ondulants aussi ou jaillissants qui font l'intérêt de ses chants: *Terre de Songe, La Gardeuse de Paons, Images au Jardin, Les Lévriers*, et ses inoubliables sloughis qui bondissent et se reploient fastueusement dans notre pensée? Avec *Bars*, et même *le Livre des Passe-Temps*, nous avions cru chez le poète plus volontaire du *Promenoir des Amis* à un excès de négligence, un laisser-aller déplorable. Il se redresse définitivement dans **les Etoiles Noires,** recueil qui contient, à mon sentiment, quelques-uns des plus beaux poèmes qu'il ait écrits. A coup sûr, il admet par endroits, mais peu nombreux, un abandon à d'apparentes facilités, comme si la tâche du poète n'était pas, avant tout, de n'avouer ou de ne faire remarquer ni qu'il travaille pour vaincre une difficulté, ni surtout qu'il y succombe. Mais, enfin, vénielle est cette tare, ici, puisqu'elle n'offusque point par sa fréquence. Je passe. Je ne puis par contre passer sous silence un certain nombre d'erreurs ou d'inconséquences de prosodie. Sans doute, même chez les

(1) M. Fernand Fleuret publie, comme inédite, en appendice de son agréable volume, une lettre de Madeleine de Scudéry à Colbert, lettre provenant d'une collection particulière. Cette lettre a été publiée par Delort dans son *Voyage aux environs de Paris*, t. I, p. 142, et par Rathery et Bouteron dans *Mademoiselle de Scudéry*, p. 290. Il se faut mettre en garde contre l'enthousiasme des collectionneurs qui croient volontiers leurs documents plus nouveaux qu'ils ne le sont en réalité.

poètes néo-classiques, la rigueur prosodique admet bien des relâchements. Sans insister sur les pluriels rimant à des singuliers, je n'apercevrai jamais ce qu'on gagne en puissance d'effet poétique lorsqu'on n'observe pas, en présence des syllabes où deux voyelles voisinant se peuvent fondre en une diphtongue ou se dissocier, une règle, sinon la routinière et traditionnelle du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours, du moins une autre, empirique ou raisonnée, au lieu d'aller au petit bonheur, ayant en vue, toujours, une fallacieuse facilité. M. Vérane, méridional, ne se soucie pas, non plus, de s'adapter aux prononciations académiques ou du bon ton de Paris, lorsqu'il traite le mot *paysage,* en coupant par syllabes: *pay-sa-ge,* ou en rimant *hommes* et *chaumes.* Il compte: *violons* pour deux syllabes, et de même *violier,* qui sont ainsi presque aussi malaisés à faire entrer dans la mesure que le *sanglier* en deux syllabes du XVI[e] siècle. *Passions* est scindé *pas-sions,* également; et ce serait logique si, d'autre part, l'amazone n'était *mys-té-ri-euse;* si, surtout, d'un côté, le décor n'était *fa-mi-lier,* tandis que, un peu plus loin, des chiens sont *fa-mi-li-ers.*

Mais trêve à ces remarques mesquines, auxquelles il importait de descendre, parce que ces taches arrêtent et font hésiter l'admiration que méritent les poèmes de Léon Vérane, lorsqu'ils sont larges, purs et hauts, comme les paysages et souvenirs de Bretagne, comme *Musiques fausses, Inscription,* quatrain simple et émouvant, *l'Hôte, Romance, Cloches, Adieu,* les beaux poèmes ne manquent pas, *Arabesques* encore, *Solitude* et cette pièce qui, intitulée *Plus tard,* débute ainsi :

Nos jours s'égrèneront, ainsi que de nos doigts
Un merveilleux rosaire,
Le soleil mûrira les blés dans les beaux mois
Et la neige à son tour possédera la terre.

Les hommes courberont leur effort obstiné
Sur des tâches banales;
Des berceaux monteront les cris des nouveau-nés,
Des lits pauvres et nus s'élèveront des râles...

J'apprécie de tels vers dépouillés, évocateurs, mais mon goût me porte plus encore à des poèmes tels que *l'Hôte,* deux

sonnets imagés, mystérieux, graves et tristes. M. Vérane, avec *les Etoiles Noires,* se classe au rang des poètes vrais et de choix.

Par un sonnet liminaire, Francis Jammes, « le vieux qui chante aussi mais poudroie », présente Jean Labbé, « poète qui verdoie », et, dit-il, « enfant que je patronne ». Il chante agréablement en ces poèmes jeunes et fins réunis sous le titre de **Béarn et Dédicaces.** Hommage au pays aimé, paysages familiers, Lendresse, Betouzet, château de Carresse, et cette pluie du soir où

> Sur les feuilles du catalpa tintent les gouttes,
> Monte et descend leur pas furtif sur le trottoir,
> Dans la tiède candeur incertaine où j'écoute
> Le silence qui monte à l'échelle du soir...

Bouche pleine d'amertume, M. Jacques Baron confronte à la vie quotidienne son rêve toujours déçu, mais qui ne renonce ni n'abdique. Que sont tant et tant de **Peines Perdues?** Une conquête de soi-même, une entrée de triomphe en sa vie personnelle. Tout le « confus bric-à-brac de l'adolescence », pour user de cette expression de l'auteur, hyperboles parfois brutales, acceptations de locutions vulgaires, platitudes délibérément énoncées n'empêchent point, dans ce désordre d'aspirations et du sentiment, que des élans emportent l'espoir et l'amour d'une sensibilité qui prend plaisir à se nier vers de plus azurés domaines qu'ensoleille le lyrisme. Le système exige qu'au moment d'y aborder, on brise l'élan, on déroute le rythme: prose trop mêlée au vers, prose prédominante qui étouffe, que de mérites, de qualités dévoyées. M. Ribemont-Dessaignes, en présentant l'auteur, M. Jacques Baron, se réjouit de voir dans des productions de cette sorte la preuve de « la faillite de l'esprit obstiné à se considérer soi-même ». Aberration singulière, renforcée par les mille redites naïves et confiantes dans le triomphe du collectif sur l'individuel, ou touchant les mirifiques pédanteries de la psychanalyse, discipline en formules des exigences éternelles du sexe, constatées en tous temps par n'importe qui, mais sans cette rigueur de pédagogue impérieux broyant de sa science tout ce qui ne s'y réduit pas. Illusions en pleine vogue, — et ceux

qui s'y asservissent croient « avoir jeté aux orties l'automatisme de l'esprit ». Ils ne font pas, paraît-il, de métaphysique, mais chantent le bonheur et le malheur intimement mêlés. D'Homère, ou de l'auteur du Cantique des Cantiques, à Henri Heine, à Verlaine, à Laforgue, à Apollinaire, je ne connais qu'un assez petit nombre de poètes qui aient fait autre chose, chacun à sa manière. Individualiste je suis, bien! mais vous aussi, monsieur Baron, et M. Ribemont-Dessaignes non moins, et peut-être plus encore, qui ne vous liez qu'aux choses immédiates et présentes, dégagées des soucis, souffrances ou joies du passé comme (ce qui revient, reflets! au même) des promesses ou déceptions qui écloront dans l'avenir. Mais n'est-ce pas aborder presque la métaphysique? Et souhaitons que le poète se répète pour devise:

> Mais d'un regard où le passé court à perdre haleine
> Je fais la précision de tout amour qui passe,

Ce qui est moins métaphysique, j'en conviens, mais tout de même, humain et individuel, tend à la généralisation, vieux procédé, qu'appliquait Vigny, et que n'ignorait pas Sappho.

M. Antoine Chollier, farouche et douloureux poète, à qui d'atroces cruautés de la Guerre ont arraché de superbes cris d'indignation et de généreuse abnégation, ne s'est point tout entier désenchanté de la poésie, je le vois avec plaisir, puisqu'il présente au lecteur le recueil d'un nouveau venu, **Au Fil des Jours,** poèmes par M. Hector Rosset de Salency. Je pense avec le préfacier que l'auteur possède un sens inné de la musique du vers, quand il chante sa tendresse, les charmes de sa petite patrie, la nature. Poèmes de grâce emplis souvent de charme, jolies harmonies intérieures. On y souhaite plus de décision et un élargissement du sentiment, surtout de la pensée.

Il ne me déplaît point qu'un partisan avéré, convaincu de ce qu'il appelle l'artistocratie qui consiste, sauf erreur, dans l'exaltation de toute valeur humaine véritable et sincère au détriment des apparences sociales et des faux mérites de la puissance et de l'or, adopte, lorsque son cœur déborde de foi, d'amour ou de colère, la forme du vers qui doue ses accents de plus d'éclat et d'autorité. **Ainsi chantait un « en dehors »,**

celui qui veut sans doute, tel son héros ou son sosie Exosthène, que l'enfant à jamais survive en l'homme et que l'homme soit complètement soi, compose des poèmes certes virulents, plus même que véhéments, lorsqu'il jette son obsécration aux habitudes hypocrites des mensonges sociaux, mais il rencontre aussi des heures d'attendrissement et d'extase, et bien des morceaux assez courts, en vers réguliers, souples et précis, sont à coup sûr ce que dans son œuvre le poète qui n'est que poète appréciera au plus haut point. D'autres soucis le hantent, il lui faut jeter son mépris à la face du monde; dans ces moments-là, ce qui dirige et régit son esprit, ce n'est point la préoccupation ni du rythme ni de la beauté. Je le regrette.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Philippe Hériat : *La main tendue*, Denoël et Steele. — Eugène Montfort : *L'évasion manquée*, Emile-Paul. — André Chamson : *L'auberge de l'abîme*, Grasset. — Marguerite Grépon : *Ruptures*, J. Ferenczi et fils. — Jean-José Lauzach : *Mademoiselle de Raucalion, affranchie :* Les Ecrivains Associés. — René Bonnefoy : *Tête à tête* : Les Editions des Portiques. — Maxence Van der Mersch : *La Maison dans la Dune*, Albin Michel. — Marie Diémer : *Le livre de la forêt bleue*, Editions Spes.

M. Philippe Hériat nous fait la peinture d'un pauvre diable, victime de sa bonté, dans **La main tendue**. Mais cette main est bien molle. Proust nous a dit quelque part que la vraie bonté doit savoir se faire violence pour se montrer dure. L'excès d'indulgence est signe, il est vrai, d'égoïsme et de veulerie. Il faut, notamment, avoir le courage d'être sévère avec les enfants. Les parents qui gâtent les leurs agissent par sensiblerie. Ils ne veulent pas s'infliger le spectacle des pleurs ou de la bouderie de ces petits êtres qu'ils adorent. Au lycée Condillac où il est pion, si Martin se laisse *chahuter* par ses élèves qui l'ont baptisé « l'endive », ce n'est point qu'il soit charitable, c'est qu'il manque de caractère. Je ne puis m'attendrir sur le sort de cet aboulique, et je ne suis pas si surpris que M. Hériat de le voir tout à coup se redresser, faire face à ses jeunes bourreaux, parce qu'un gamin qui lui ressemble comme un frère cadet lui a pressé la main dans un élan de sympathie. De se découvrir un allié lui a donné du cœur. Sa faiblesse a trouvé un appui... Mais l'amitié qu'il témoigne à Antonin devient bientôt suspecte aux

camarades de celui-ci. Au tableau noir, un dessin obscène, avec cette citation latine : *asinus asinum fricat,* précise le caractère des relations qu'on l'accuse d'avoir avec son *chouchou.* L'indignation pousse Martin à se livrer à de tels excès de langage devant le proviseur qu'il doit quitter le lycée et que, de déchéance en déchéance, il roule à la misère. La Fortune, sous les traits de la Muse du huitième art, l'en tire, en faisant de lui une vedette, une sorte de Charlot populiste. Devenu riche, Martin retrouve Antonin; mais un Antonin aussi complètement transformé que Topaze au dernier acte de la pièce de M. Marcel Pagnol. Le gaillard exploite odieusement son bienfaiteur de naguère, qui met, d'ailleurs, la plus grande complaisance possible à se laisser gruger. Peu vraisemblable, cette transformation d'un dindonneau en vautour. Mais on ne touche pas impunément au cinéma. Ses truquages sont contagieux. Pris de pitié pour son héros, M. Hériat l'arrache, du moins, à ce mauvais génie d'Antonin, et l'envoie sur la Côte-d'Azur, où il instruira des enfants. Trouvera-t-il là « un endroit écarté où d'être un honnête homme on ait la liberté? » J'en doute; car la cause de son mal est en lui. M. Hériat a raison de dire que « le goût de la bonté » (au sens où Martin l'entend) « n'est pas un sentiment viril ». Mais j'aurais aimé qu'il lût, ou qu'il relût, l'admirable roman de J.-H. Rosny, *Sous le fardeau,* avant d'écrire son livre. Il y a là, aussi, un homme bon, mais par devoir, sens profond de sa responsabilité, et qui s'en veut de manquer du cynisme nécessaire pour secouer les parasites qui vivent de lui, de son inépuisable et épuisant labeur. On s'intéresse au sort de ce personnage parce que c'est à des principes généreux qu'il sacrifie son bonheur, et qu'il est conscient de ce sacrifice. Le héros de M. Hériat se lamente, quand ses élèves le font tourner en bourrique, et que M. le surveillant lui parle avec dédain : « Ah! pourquoi les hommes ne sont-ils pas autrement faits? »... Question dangereuse, et qui est à l'origine de tous les sophismes de nos sociologues démocrates. Mais M. Hériat a mis une louable application à rendre ce pauvre Martin vivant; et son récit, un peu longuet, abonde en détails expressifs. Je lui reprocherai un certain arbitraire (la transformation d'Anto-

nin, comme je l'ai dit) et quelque romanesque un peu facile ou naïf. Au total, son livre est honnête, avec des parties remarquables, mais assez décevant.

A son tour, M. Eugène Montfort aborde, avec **L'évasion manquée**, le thème cher aux écrivains contemporains de la fuite de l'homme hors de lui-même et de son milieu, mais pour le traiter ironiquement. Nouveau Jérôme Bardini, Girard, las de la vie conjugale qui l'humilie autant qu'elle l'opprime, décide de se refaire une existence. Ayant changé d'état civil en même temps que de visage, le voilà parti pour l'aventure ou les aventures. Mais ses anciennes amitiés lui font défaut, et plus encore que ses habitudes, son esclavage. Poussé par la nostalgie, comme l'assassin par une curiosité morbide vers le lieu du crime, il se rapproche de l'épouse acariâtre qu'il a fuie, et sous son nouvel aspect entreprend de la séduire. Il réussit assez vite à réaliser son projet saugrenu et se découvre en entendant sa « maîtresse » lui révéler l'image qu'elle s'était faite de lui, alors qu'elle était sa femme... A la ménagère dont il avait épuisé l'intérêt, une amoureuse s'est substituée dont le piquant ou la fadeur le ravit. Toutefois, sa félicité ne sera complète que quand, ayant réintégré son ancienne enveloppe, il se fera laver la tête comme naguère pour avoir laissé son parapluie mouillé former une mare sur le plancher... Inutile, n'est-ce pas? de tirer la morale de cette spirituelle fantaisie, mais qui n'est qu'une nouvelle un peu étirée. La substance m'en semble mince, en effet, mais la forme séduit par sa limpidité. Si l'on passe sur l'invraisemblance de la donnée, on trouve beaucoup de charme à certains détails et à l'épisode, en particulier, de l'aventure du jour de l'an. M. Montfort, qui publie, d'autre part, en la présentant crânement lui-même, une anthologie de ses meilleures pages (*Choix de proses*) est un écrivain de qualité et dont les romans ensemble pittoresques, réalistes et psychologiques s'apparentent aux contes du XVIIIe siècle par l'aisance de la diction. Enfin, il est indépendant; et prendre la plume n'a jamais été, pour lui, l'équivalent de mettre la main à la charrue. Ses romans, comme il le dit, « sont des enfants de l'amour ».

M. André Chamson reprend dans **L'auberge de l'abîme**

un sujet qui lui est cher : l'antimilitarisme des paysans. Cette fois, cependant, ce n'est plus, comme dans *Roux-le-bandit*, de ses contemporains, mais de ses ancêtres qu'il nous entretient. Il nous reporte en 1815, au lendemain de la chute suprême de Napoléon, et c'est moins, peut-être, un roman historique qu'un roman d'aventures qu'il a écrit. Un officier de dragons de la Grande Armée vaincue à Waterloo traverse les montagnes du Tarn pour rejoindre sa ville natale, au milieu d'une population hostile. Vingt ans de guerres continues ont exaspéré les rustres, dont presque tous les mâles ont été tués. Sans un docteur qui arrive fort à propos, on égorgerait le malheureux dans l'auberge où il est descendu. Le lendemain, au sortir d'une nuit tragique (il a blessé d'un coup de sabre, dans l'obscurité, la fille de l'aubergiste qui venait se donner à lui, croyant avoir affaire à des assassins), il tombe dans une embuscade, et, après avoir abattu d'un coup de pistolet un de ses assaillants, se réfugie dans les galeries de la célèbre grotte de Bramabiau où un ruisseau s'engouffre. Il y périrait, car il s'est cassé la jambe, sans le bon docteur qui — l'ayant découvert, le soigne, l'approvisionne et envoie même sa fille lui tenir compagnie... Mais une imprudence, à la vérité un peu forte, de son sauveteur rend le blessé à son destin. Seul à connaître le moyen de sortir de la grotte, le docteur laisse, il est vrai, sa fille auprès de lui pour aller voir un malade, et meurt en route d'une attaque. Dieu merci! M. Chamson nous épargne le spectacle de l'agonie des jeunes gens qui — bien entendu — se sont épris l'un de l'autre. Libre à nous d'imaginer leurs tortures. Je me suis défendu, je l'avoue, de fixer sur elles ma pensée; et la plupart des lecteurs feront comme moi, sans doute! La vivacité du récit de M. Chamson leur suffira; et son pittoresque.

Une couple de jeunes femmes, Lucienne et Maryves, après avoir goûté les charmes du mariage, sont bientôt trompées chacune par leur époux. Comment réagiront-elles? Lucienne lutte; Maryves se résigne et passe la main à sa rivale. Résulta : Arnold, l'époux de Lucienne, signifie son congé à l'intransigeante, tandis que Jacques revient à Maryves... L'inverse aurait pu se produire... N'importe. Cela s'appelle **Rup-**

tures et m'a rappelé, de loin, *Les mémoires de deux jeunes mariées.* Mme Marguerite Grépon a du goût pour les romans à idées, comme dit M. Paul Bourget, pour distinguer les romans qui agitent certains problèmes des romans à thèses. Conter ne lui suffit pas. Mais elle a moins voulu prouver directement que dans ses précédentes œuvres. Je l'en félicite. Elle a toujours de l'esprit, de la finesse dans l'observation, et elle marque un progrès réel par les sacrifices qu'elle a su imposer à sa verbosité et à sa préciosité.

Fille de sénateur comte breton, que sa belle-mère ennuie, **Mademoiselle de Rocaulion, affranchie,** s'affranchit drôlement. Elle se déguise en homme et s'embauche comme gardien de phare. Cohabitant, le jour et la nuit, nue et vêtue, avec un autre gardien, grande belle brute saine qui descend de la plus vieille noblesse armoricaine (cela en vue du mariage du dénouement) elle ne trahit jamais son sexe. A Ouessant, où tous deux vont au repos, la fille de leur hôtesse fait à l'affranchie empantalonnée ses offres de service, attendu qu'elle s'est initiée à l'amour avec son propre frère : « C'est bien mieux, s'pas, pour apprendre... » Mlle de Rocaulion ne s'étonne point trop de ces mœurs familiales, ni, homme, de se sentir aimée par un homme. Jusqu'à la nuit où celui-ci (il n'y a qu'un lit pour les deux) la rend à sa vraie nature. On quittera le phare pour convoler en justes noces. M. Jean-José Lauzach a-t-il écrit sérieusement cette histoire ou s'est-il moqué de nous? On ne sait. Mais on tombe, en le suivant bon gré, mal gré, sur « des axiomes banales », des têtes « fœtales » (ressemblant à celle d'un fœtus), des « en attendant que l'eau bout » qui ne doivent pas être que des erreurs typographiques.

Un intellectuel sportif, une mondaine fille d'affaires, s'aiment, mais ne se connaissent pas. Pour se connaître, ils s'adressent à un médecin de leurs amis qui... non, il ne leur fait pas une prise de sang : il les soumet à un appareil de son invention qui fait s'interpénétrer leurs souvenirs secrets, leurs amours antérieures, leurs sensations. **Tête à tête**, dit M. René Bonnefoy. Au réveil, ils s'en vont, chacun à l'opposé de l'autre, dégoûtés. Style ultra-moderne, avec des audaces malheureuses.

La maison dans la dune, par M. Maxence van der Meersch, est l'histoire d'un contrebandier de la frontière franco-belge, de sa femme, ex-fille publique, d'un douanier avec qui elle le trompe et à qui elle le livre; du combat final où les deux hommes s'entre-tuent. Chiens à charge de tabac, zones sableuses puis herbues des dunes, tout est bien vu, à la flamande, avec une minutie vigoureuse. Il y a même un imprévu coin sentimental, très petite fleur bleue.

Cette fleur, qui est peut-être, ici, le chardon des sables, me conduit au recueil : **Le livre de la forêt bleue** que Mlle Marie Diemer (dont j'ai lu, naguère, un beau *Mystère de Sainte Geneviève*) a écrit pour « Les Guides de France ». Je le recommande aux familles qui élèvent encore leurs enfants dans la poésie des histoires du bon Dieu, des Saints, et... des Fées. Mlle Diémer a le sens de nos vieilles légendes; et l'on retrouve quelque chose de l'esprit de nos contes et de nos fabliaux dans ses récits imagés où bêtes et fleurs vivent la même vie que « les petits d'hommes ».

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Paradis Perdu, comédie en 4 actes de M. Paul Gavault, à l'Athénée. — *Le Professeur Klenow*, pièce en 3 actes, en prose, de Mme Karen Bramson. — *Adam et Eve*, pièce en 2 tableaux, en prose, de M. Sacha Guitry, à la Comédie-Française.

Je me faisais sans la connaître une autre idée de la production de M. Paul Gavault. Si elle ressemble tout entière au spécimen que vient de nous en montrer le théâtre de l'Athénée, elle est fort basse. Elle ne présente à l'imagination qu'une suite d'images sales, qui offusquent par leur monotonie et leur profusion. Ce n'est point que je veuille me faire passer pour incapable de regarder en face certaines réalités que l'on qualifie d'inconvenantes, et, s'il fallait faire une profession de foi relative à cette étrange matière, je dirais que je n'ai point de haine (*va, je ne te hais point!*) pour l'obscénité qui peut être magnifiquement lyrique, ni pour la licence qui se caractérise à l'occasion par une froide intellectualité. En dépit de son titre épique, le **Paradis Perdu** n'est qu'une gaudriole, au sens pris par ce mot lorsqu'il devint le titre d'un petit journal que la guerre

a fait disparaître avec tant d'autres choses. Je viens de constater dans Littré que ce mot ne signifiait rien de plus que *propos gai et un peu libre.* Le petit journal en question allait plus loin. Rudement imprimé sur un papier commun, il montrait sur sa première page une image aux couleurs éclatantes et maladroites. Le nom d'aucun des personnages qui y collaboraient ne me reste en mémoire, et je conserve le sentiment simple du caractère défendu, sinon clandestin, qu'avait à mes yeux cette publication qui s'étalait cependant à la devanture des kiosques de journaux, entre le supplément du *Petit Journal* et les pages roses du *Frou-Frou.* Pour le divertissement des potaches (comme on disait alors) et des adjudants rengagés, *la Gaudriole* racontait chaque semaine des histoires du genre même auquel appartiennent les quatre actes de M. Gavault et dont la fonction amoureuse, dans ce qu'elle a de plus matériel, était le thème principal. Ses défaillances comme ses excès, comme aussi les obstacles qui se trouvent mis à son jeu naturel, forment la matière de ces écrits qui n'ont généralement point de lien avec la littérature et qui exhibent leur drôlerie avec une insistance qui chatouille d'autant plus agréablement les uns qu'elle choque plus fâcheusement les autres.

On ne saurait assez énergiquement détourner les gens de goût d'un pareil spectacle, si la personne de Mme Huguette Duflos et son art ne lui prêtait une séduction aussi puissante qu'imprévue. En effet, elle fait paraître dans toute cette histoire, et spécialement dans ses deux premiers actes, une sorte de gêne et d'ennui de s'y voir mêlée qui est singulièrement attachante. Elle circule parmi les allusions obscènes et les sous-entendus ignobles avec pudeur et dégoût, et il en résulte une dissonance du plus agréable effet. On la sent frémir, elle, et non point son personnage, d'une pareille aventure organisée autour d'elle. Elle exprime les alarmes de la pudeur et les blessures que cause le choc redoutable des indiscrétions, avec une justesse de ton où l'on ne peut demeurer insensible. On songe à ces paroles que M. Giraudoux a prononcées dans l'*Intermezzo* : Sur une note juste l'homme se sent mieux en sûreté que sur un navire de haut bord. A vrai dire ces mots s'imposent à l'esprit plutôt par leur sono-

rité de maxime que par le sens qu'ils contiennent. La justesse de ton ne manque point cependant d'avoir sa vertu propre. Elle ramène à l'humanité ce qui s'en éloignait délibérément, et c'est précisément grâce à elle que Mme Duflos confère quelque chose de vivant à un personnage absurde et même à tout un ouvrage qui se traîne lourdement dans la fange.

§

Il faut vraiment que les gens qui aiment la Comédie-Française lui portent un sentiment bien fort, puisqu'il résiste au spectacle étrange des nouveautés que leur offre cette respectable institution. Si je jette un coup d'œil sur la liste des ouvrages que j'ai vu représenter depuis dix-huit mois que je retourne au théâtre pour le plaisir d'écrire ici, je me sens hypnotisé par leur néant : la *Tragédie d'Alexandre*, l'*Age du Fer*, les *Baisers perdus*, *Christine*, la *Francerie*, le *Professeur Klenow*, *Adam et Eve!* On se demande qui peut présider avec une telle assurance dans l'erreur, avec un tel discernement dans le mauvais goût au choix des pièces que l'on destine à la scène qui parvient cependant à demeurer la première du monde. Une entreprise privée, qui monterait avec une semblable persévérance une telle suite de fours, s'en verrait promptement punie par la déconfiture. La faillite lui enseignerait ce que, faute d'intelligence ou de goût, il ne comprend pas, et une nouvelle direction y amènerait peut-être de nouvelles méthodes. Mais la Comédie-Française se fie sans doute à son insubmersibilité et, comme elle n'est pas exposée aux dangers que courent les entreprises mal gérées, elle semble prendre un plaisir malsain, sinon sadique, à se mal gérer soi-même et à accueillir une suite innombrable d'ouvrages sans mérite. Par un étrange revirement du destin, elle qui devrait choisir la fleur de la production contemporaine, elle sert de refuge à ce qu'on ne veut jouer nulle part. C'est bien drôle en vérité. Imaginez-vous que le Théâtre Michel ou les Variétés auraient jamais consenti à monter cet **Adam et Eve** de M. Guitry, où nous allons revenir quand nous aurons examiné l'autre drame qui faisait spectacle avec lui?

Le **Professeur Klenow** serait assez instructif pour qui voudrait méditer sur le théâtre. En effet on y voit un sujet et même l'esquisse d'un caractère. Cependant, il n'intéresse pas et ne saurait être pris en considération. C'est qu'une donnée n'a pas autant d'importance qu'on pourrait le croire. Les sujets traînent partout; ils ont tous été utilisés et développés, ils le seront encore un nombre de fois indéterminé et ce n'est à chaque fois que la façon de les traiter à quoi l'on s'intéresse. Il faut, hélas! reconnaître que Mme Karen Bramson n'a pas su pourvoir d'attraits celui qu'elle a choisi. Il n'a point de relief ni d'éclat. Rien ne s'en détache, tout y est sur le même plan. L'ouvrage se déroule dans une sorte d'opacité ténébreuse, et si l'on y prend garde on remarque bientôt que c'est à une complète absence de style qu'est due son inexprimable pauvreté. Mais il serait cruel d'insister davantage : d'ailleurs la chose n'en vaut pas la peine.

On plaint les comédiens qui sont aux prises avec ce texte rebutant. Mme Marie Bell donne l'impression d'une biche prise dans un filet et qui se débat désespérément pour en sortir.

§

Un causeur des plus spirituels blasonna mainte fois en ma présence un écrivain dont il ne m'a jamais dit le nom. Voilà le travers qu'il lui reconnaissait : Cet auteur avait composé diverses pièces parfaitement illisibles et se flattait de l'idée qu'une illustre comédienne, la Duse peut-être, les représenterait. Il en avait l'assurance en portefeuille. Il exhibait à tout venant des lettres où on l'accablait de louanges mais où il était seul à ne pas déchiffrer que l'on fatiguait son espérance par ces mille prétextes dont les gens de théâtre savent si bien user pour avoir l'air de différer ce qu'ils n'ont pas la moindre intention de faire. L'auteur était persuadé, il l'est encore, que si la Duse eût vécu six mois de plus, elle le jouait. Le causeur achève son anecdote en assurant que la Duse n'est morte que pour échapper à son persécuteur et pour être définitivement sûre de ne le pas jouer.

S'il est vrai que l'**Adam et Eve** de M. Sacha Guitry fut

composé pour Sarah Bernhardt et pour Lucien Guitry, je dirais volontiers que Lucien Guitry et Sarah Bernhardt ne sont morts que pour être bien sûrs de ne jamais jouer cette niaiserie. On ne sait s'il faut s'étonner davantage que M. Sacha Guitry ait songé à tirer cela de ses tiroirs, ou que la Comédie-Française ait accepté de le représenter. Cette dissertation sur l'origine de l'humanité est d'une simplicité qui conduirait inéluctablement à l'échec un candidat au baccalauréat. A défaut de nouveauté, elle n'a point de pittoresque ni de style. Comme on soupire, en entendant cela, après lè langage biblique de M. Claudel. On se prend même à songer avec indulgence au discours de M. André Obey!

M. Sacha Guitry n'a pas une tête philosophique. C'est, à coup sûr, un homme d'esprit, et nous le reconnaissions justement l'autre quinzaine, à propos de sa comédie des Variétés. Mais on n'est pas absolument sûr quand on sort de la Comédie-Française, que ce soit un homme très intelligent.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre David : *Les radiocommunications modernes*, Baillière. — C. Roy-Pochon: *Les cellules photoélectriques* (préface de René Mesny), Chiron. — E. Aisberg et R. Aschen : *Théorie et pratique de la télévision*, Chiron.

Voici trois très bons livres, relativement faciles, qui réussiront à guider le lecteur dans le dédale des découvertes récentes. Le premier, intitulé **Les radiocommunications modernes**, est dû à Pierre David, ingénieur en chef au Laboratoire national de Radioélectricité. Nous avons en son temps (1) examiné son précédent ouvrage; et, depuis, Pierre David a accepté, avec deux de ses collègues, de rédiger le chapitre de T. S. F. dans la nouvelle encyclopédie scientifique (2) à laquelle nous faisions allusion le mois dernier.

L'auteur nous prévient (p. 5) de ses intentions :

On ne trouvera pas ici les renseignements pratiques pour monter et dépanner un poste, entretenir les accumulateurs, percer l'ébonite sans la casser, ou souder les connexions sans se brûler les

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1931, pp. 667-669.
(2) « La science, ses progrès, ses applications » (Larousse), *ibid.*, 15 mai 1933, pp. 173-175.

doigts. L'art délicat d'accommoder la radiotechnique en recettes de cuisine a fait l'objet de trop d'ouvrages pour que nous désirions en augmenter le nombre.

Cent vingt pages sont consacrées au fond même du sujet. Il s'agit tout d'abord de la *propagation* du rayonnement hertzien, qui est capable de faire, autour de la Terre, deux loopings complets :

Notre planète est décidément trop petite pour la portée de nos appareils émetteurs ! (P. 20.)

Quant à la technique (émission et réception), son point central réside dans les *lampes de T. S. F.* : ce qui fait leur intérêt, c'est « la fantastique rapidité du mouvement des électrons : milliers ou dizaines de milliers de kilomètres par seconde » (p. 27).

Tous les postes émetteurs récents sont à lampes, et l'on n'entrevoit pas que ceux du proche avenir soient différents (p. 44). Dans les émetteurs modernes, il n'y a aucune partie tournante : transformateurs statiques, redresseurs, tubes... tout est immobile, silencieux, en apparence mort. C'est un frappant contraste avec les anciens postes à étincelles, et l'on ne peut s'empêcher d'y voir une manifestation du progrès accompli : le bruit est, ici comme ailleurs — sauf peut-être en politique — une énergie perdue (p. 46).

Après avoir salué au passage (pp. 49-51) les récents organes de stabilisation — diapasons et quartz piézoélectriques — Pierre David insiste (pp. 68-69) sur l'intérêt de *l'alimentation par le secteur* « avec commande unique ». Puis il passe aux applications de la radioélectricité: sauvetage des vies humaines sur mer (p. 80), prévisions météorologiques (p. 87), transmission d'avis médicaux (p. 89), etc.

En huit ou dix ans, on vit apparaître, de par le monde, douze cents postes émetteurs et quelque vingt ou trente millions d'appareils récepteurs... Le 12 mars 1931, Pie XI affirmait la valeur spirituelle des ondes radioélectriques en leur confiant le soin de porter sa bénédiction aux fidèles — soin dont elles se sont effectivement acquittées (p. 113). Une station américaine se vante d'avoir établi un record de durée par une émission continue durant plusieurs jours; on ne sait pas s'il s'est trouvé des auditeurs qui l'aient suivie jusqu'au bout. L'abondance et la variété des programmes

exigent que l'on fasse succéder sans interruption le conférencier à l'orchestre, le prédicateur au jazz, et l'opérette au cours des beurres (p. 117). N'a-t-on pas prétendu que le rendement des vaches laitières augmentait lorsqu'on leur faisait ouïr régulièrement les radioconcerts? (P. 138.)

Les dernières pages du livre traitent de la téléphotographie et de la télévision, puis des applications proprement scientifiques : astronomie, géographie, physique du globe, physique générale, biologie, médecine, pédagogie (valeur instructive de la radioélectricité).

Les quelques extraits de ce petit livre donnent une idée de sa richesse et de son humour : c'est incontestablement la meilleure initiation à la T. S. F. dont nous disposions à l'heure présente.

§

Les cellules photoélectriques n'avaient pas encore fait l'objet d'une monographie accessible, et c'était grand dommage, car ces appareils comptent parmi ceux qui synthétisent l'alliance de la science et de la technique dans l'activité contemporaine. Pour citer René Mesny (p. 5) :

On ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre la souplesse avec laquelle la lumière se prête, depuis des siècles, aux combinaisons géométriques les plus précises, et la résistance qu'elle a opposée à l'utilisation de l'énergie qu'elle transporte... A partir du jour où l'on a su transformer l'énergie lumineuse en énergie électrique, tous les problèmes de l'utilisation de la lumière ont été résolus : la durée de cette transformation peut, en effet, à notre échelle des temps, être considérée comme rigoureusement nulle, et tout ce que l'électricité sait réaliser, la lumière peut maintenant le diriger à sa guise.

Aussi devons-nous remercier Mme Roy-Pochon d'avoir entrepris cette tâche de diffusion scientifique et la féliciter de l'avoir menée à bien. Trente pages étudient les photocellules (à vide et surtout à gaz); quarante pages s'occupent de leurs principales applications. La restitution du son dans les *films sonores* utilise une photocellule : celle-ci a donc contribué à rendre florissante cette nouvelle industrie, et, inversement, par une sorte de symbiose, le cinéma sonore

lancé la photocellule. Le même instrument est la cheville ouvrière de la téléphotographie et de la télévision; il peut également servir de détecteur (incendies, vols). Enfin c'est un appareil de mesure, à la fois fidèle et sensible : il a affranchi la photométrie de l'usage de l'œil; l'opacimétrie et la colorimétrie se sont trouvées renouvelées, et la photocellule commence à conquérir les laboratoires de chimie et de biologie.

§

La télévision est encore dans l'enfance. C'est l'histoire de ses premiers pas que la librairie Chiron nous présente sous le titre **Théorie et pratique de la télévision** (théorie par E. Aisberg; pratique par R. Aschen). L'auteur de la partie théorique n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : nous en avons parlé à deux reprises (3) à propos des deux premières éditions de son exposé populaire, *J'ai compris la T. S. F.*; nous avons été heureux — pour la rareté du fait — de rencontrer en lui un auteur si compréhensif aux critiques; tout récemment, on vit un exemple du contraire, et il n'y a qu'à quitter la partie lorsque le contradicteur, dépourvu de la plus élémentaire bonne foi, espère s'en tirer par des insolences burlesques. Ainsi donc, E. Aisberg trace un tableau — fort réussi (4) — de la télévision théorique : la photocellule règne en maîtresse au poste d'émission, et l'auteur distingue très nettement, en faisant intervenir le principe du retour inverse des rayons lumineux, l'éclairage permanent de l'éclairage ponctuel (il est aussi question, pp. 125-146, de la télévision par rayons cathodiques). A la réception, on emploie soit des tubes à lueurs (dont la dernière forme est la « lampe cratère »), soit des cellules de Kerr, fondées sur la biréfringence électrique des liquides.

Mais les complications surgissent de toutes parts. Le profane s'en étonne parfois : pourquoi le téléphone est-il pra-

(3) *Ibid.*, 15 mai 1929, pp. 181-182 et 15 mars 1930, p. 658.

(4) Toutefois, nous lui signalons amicalement l'incertitude constante dans son emploi des grandeurs et unités photométriques. Deux détails de vocabulaire ont leur importance : « punctiforme » est un mot barbare, qui doit être remplacé par *ponctuel;* « photélégraphie » signifie *télégraphie optique*, et c'est *téléphotographie* dont on se sert dans le sens de photographie à distance.

tique depuis des années, alors que la télévision résiste âprement à l'ingéniosité des chercheurs? Cela tient à ce que l'image est irréductible à une grandeur unique, il faut l'*explorer*, c'est-à-dire transmettre les éclairements de quelque chose comme dix mille points. Dans un appendice plein d'intérêt, E. Aisberg résout un certain nombre de difficultés soulevées par la définition du « point », dans ses rapports avec la fréquence de modulation.

Ce n'est pas tout : il faut amplifier le courant photoélectrique, puis le *transmettre* par rayonnement hertzien, ce qui conduit parfois à d'inadmissibles déformations. Enfin, à l'arrivée, il est nécessaire d'obtenir une *synchronisation* parfaite, et les obstacles se multiplient, dès que l'on veut passer de l'appareil individuel au téléviseur collectif.

Si nous avons insisté sur la partie théorique du livre, c'est parce que, s'adressant à des lecteurs non techniciens, elle leur permet de voir clair dans une des grandes questions de l'heure actuelle. La partie pratique, rédigée par R. Aschen, s'adresse aux jeunes amateurs qui,

...venu(s) trop tard dans un monde trop vieux,

ne trouvent plus grand'chose à bricoler en T.S.F.; nul doute que la télévision n'arrive à jouer, elle aussi, un rôle utile dans la formation de la jeunesse.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Jacques Duboin : *La Grande Relève des Hommes par la Machine*, Editions nouvelles, 16, rue de la Sorbonne. — René de Kérallain : *Correspondance*, tome premier, Bargain, 1, quai du Steïr, Quimper. — Mémento.

Le livre de M. Jacques Duboin, **La Grande Relève des Hommes par la Machine,** traite de la question la plus importante de ce temps-ci, de cette crise mondiale dont les victimes directes se comptent par dizaines de millions et dont, à vrai dire, tout le monde se ressent plus ou moins.

Tout d'abord, il faut louer l'auteur d'avoir adopté la forme dialoguée pour traiter un sujet aussi complexe. Cette forme, en général, ne plaît pas aux lecteurs, et pourtant elle est non seulement agréable, mais encore souvent indispensable; tous

les grands philosophes et grands sociologues en ont usé, et leurs plus modestes héritiers les ont imités; moi-même j'ai écrit en dialogue *Quand les peuples se relèvent...* et mes interlocuteurs étaient à peu près les mêmes, c'est d'ailleurs forcé, que ceux de *La Grande Relève:* un agriculteur, un industriel, un commerçant, un médecin, un économiste, etc...

Donc, M. Jacques Duboin, lui-même tout à fait indiqué pour cela par sa double qualité d'homme d'affaires privées et publiques (il a été sous-secrétaire d'Etat aux Finances), s'est attaqué à son tour à cet immense problème du chômage, qui est angoissant non seulement par les souffrances qu'il cause en ce moment à 30 millions de chômeurs, mais par celles pires qu'il pourrait provoquer; la misère est mauvaise conseillère et d'atroces révolutions sont venues de simples mécontentements.

L'auteur situe très bien la question. Le chômage vient des progrès de la science et du développement imprudent du machinisme. Aujourd'hui, on produit si démesurément dans tous les domaines que l'on a surabondance de marchandises. Les usines des Etats-Unis sont équipées pour fabriquer 700 millions de paires de souliers, voilà les ouvriers de la chaussure inutilisés! Et il y a des exemples plus frappants encore. Quand on a creusé le canal du Welland au Canada, nous dit M. Duboin, cinq personnes ont déplacé une masse de terre pour laquelle il avait fallu 4.000 fellahs lors du canal de Suez. De là tant d'ouvriers qui restent sur le pavé; la machine travaillant pour eux, on n'a pas besoin d'eux. Mme de Sévigné se plaignait autrefois de mourir de faim sur un grand tas de blé; c'est un peu le cas de la société moderne; elle a trop de tout et elle crie misère!

A cette situation, les inventeurs de remèdes n'ont pas manqué, depuis les économistes qui ont dit: « Laissez faire, ça passera! » jusqu'aux socialistes qui ont rivalisé d'orviétans et de crocs à phynance. Et M. Jacques Duboin nous apporte le sien à son tour, qu'il présente avec beaucoup d'esprit, ce qui nous fait l'examiner bien volontiers.

Nous ne sommes pas en face d'une simple crise, dit le docteur Harmodan, celui qui, parmi les interlocuteurs du livre, représente le mieux la pensée de l'auteur, mais en face d'une

situation mondiale, fatale, puisqu'on ne peut tout de même pas penser à arrêter le progrès et détruire les machines; il faut donc se résigner à avoir des chômeurs, et beaucoup de chômeurs, car leur nombre augmentera au fur et à mesure que la science continuera ses inventions. Tout ce que la société pourra faire, ce sera d'aménager ces chômeurs, et le docteur propose tout de suite ceci: le travail sera réservé aux hommes jeunes et les chômeurs ne pourront être que des gens âgés qui alors toucheront une retraite. Et tout le monde sera content.

Comme vue théorique, c'est assez satisfaisant. Il est logique que ce soient les jeunes qui travaillent et les vieux qui se reposent. Ceux qui voudront gagner de l'argent auront d'ailleurs toute licence de le faire, car M. Duboin ne supprime pas l'industrie privée. L'Etat ne prendra à son compte que les industries qui ne paient pas et qui pourtant sont d'une utilité évidente pour la masse. Et, d'autre part, il y aura moins de fraudes qu'avec les assurances sociales d'aujourd'hui, puisque le chômage sera une question d'âge; tous les hommes seront enrégementés et travailleront jusqu'à une certaine année; ensuite ils toucheront leur retraite. Sur le papier, tout cela peut aller.

Mais sur le papier tout va toujours, et c'est sur la peau vivante que ça ne va plus. Quelle organisation formidable ne faudra-t-il pas pour réaliser ce principe qui, à première vue, semble si simple et si facile? Et comment organisera-t-on la relève des ouvriers qualifiés? Et quand on rappellera sous les drapeaux industriels une classe de retraités, au cas où la production aurait besoin d'être renforcée, à quelles clameurs ne faudra-t-il pas s'attendre? Et que ne coûtera pas cet entretien de millions de gens en vacances?

Dussé-je me faire honnir par tous les orthopédistes sociaux, je donnerai à mon tour mon remède qui est bien simple: Ne rien faire. Car de remède il n'y en a pas, au moins pas d'autre que celui que secrète inlassablement la bonne mère Nature sociale, avec sa merveilleuse *vis medicamentrix,* à condition d'ailleurs que les orthopédistes socialistes et socialisants ne s'en mêlent pas. Et ceux-ci ne manqueront pas de crier: Les voilà bien ces économistes classiques, tous incapables,

égoistes, secs, durs, odieux! Mais les économistes ne répondront pas, et ce sera toujours, à leur actif, une supériorité, celle du silence!

Remarquons, d'abord, que le mal dont geint le monde moderne est un mal relatif; on ne souffre pas de pénurie, mais d'abondance; et quand les gens se plaignent de mourir de faim et de manquer de tout, c'est façon de parler; ils manquent seulement d'argent de poche. C'est d'ailleurs très fâcheux, et il sied que l'argent de poche ne manque pas. Mais le meilleur moyen d'obtenir cela, c'est de laisser chacun se retourner: les débrouillards se tireront d'affaire les premiers, les autres suivront. Ceux qui seront le plus à plaindre, ce sont les intellectuels, les artistes, les savants; aussi les pères de familles nombreuses, les infirmes, les malades; mais il ne sera pas défendu à l'Etat, au contraire, de venir à leur secours; quant aux ouvriers, ils trouveront vite un biais; rien que dans les services personnels, que de débouchés! Aux Etats-Unis, au temps où l'industrie faisait florès, il était impossible de trouver un ou une domestique; peut-être c'est-il en train de changer, et ce n'est pas mauvais; le service personnel est une grande force de cohésion et d'amélioration réciproque.

Ajoutez qu'à côté des industries qui somnolent parce que le public est saturé, il y en a de très actives parce que le public n'est pas encore saturé. Il y a aussi les industries qui naissent aux dépens d'autres et qui font vivre plus de gens que les anciennes. Ici, souvent, on voit mal. M. Duboin se figure que le cinéma a été désastreux pour le théâtre. Quelle erreur! Oui, sans doute, il y a moins de théâtres de quartier, mais il y a dix fois plus de cinémas dans chaque quartier, et quand le plus luxueux grand opéra se contentait d'une douzaine de figurants, entrant par une coulisse et sortant par l'autre pour représenter une procession interminable, le moindre film de cinéma d'histoire mobilise plusieurs centaines et quelquefois plusieurs milliers de figurants pour bien figurer une foule, une armée, un public d'amphithéâtre. Et tenez compte, en sus, des machinistes, des lampistes, des costumiers, des décorateurs. L'industrie du cinéma fait certainement vivre dans le monde cent fois plus de gens que l'ancien théâtre.

Donc, et tout en rendant justice aux chercheurs intelligents, comme M. Jacques Duboin, ni sans nier qu'il y ait quelque chose à prendre dans son système, qu'on ne se hâte pas de passer une camisole de force à la société moderne! Tout s'arrange d'autant mieux qu'on laisse les choses s'arranger d'elles-mêmes. Et si l'on veut venir en aide aux gens, qu'on le fasse de façon intelligente et pratique. Il y a des gens qui meurent de faim, dites-vous? Eh bien, que dans chaque mairie, école, église, hospice, etc., il y ait une grande marmite qui donnera à manger gratuitement aux tout à fait malheureux, et à très bon marché, comme fait le Cercle Ronsard, aux demi-malheureux, et ainsi personne ne mourra de faim, si tant est qu'on en meure, et ne seront plus à crier et grogner que ceux qui ne recevront plus leur sportule en monnaie, laquelle permet non pas tant de manger que de boire...

J'ai déjà dit ici (15 septembre 1931) quelle personnalité remarquable avait été René de Kérallain, sans doute « individualité sans mandat », comme on disait jadis, mais non intelligence sans mérite. Sa **Correspondance,** dont Mme de Kérallain vient de publier le premier volume (il y en aura encore trois, peut-être quatre), est une mine inépuisable de réflexions et de jugements à mettre en joie tous les sociologues.

M. René de Kérallain était un simple propriétaire breton que sa surdité éloignait de toutes fonctions publiques et même de toutes relations mondaines, et qui passait sa vie, comme Montaigne, à lire et à écrire. Plus indifférent à la renommée que le grand moraliste, il n'a jamais voulu publier de volume et a laissé se perdre les très nombreux articles qu'il a semés pendant un demi-siècle dans de doctes revues de droit ou d'économie sociale, et il aurait laissé se perdre aussi les plus nombreuses encore lettres qu'il écrivait à des correspondants de choix, si sa veuve n'avait pas eu la patience de courir après ces milliers de feuilles volantes et d'en réunir une assez grande quantité pour que la physionomie de son mari nous fût enfin rendue en pleine lumière.

Ce premier volume, très bien imprimé et gros de près de 400 pages, va de 1889 à 1906; il contient de très intéressantes

discussions d'idées avec sir Alfred Lyall et sir Frederic Pollock, avec Gaidoz et le docteur Corre, avec bien d'autres personnes, sans oublier son cousin le diplomate de Bormans, avec qui il donne une note, comme de juste, plus familière. Mais avec les autres, sans quitter le ton sérieux, il est d'une verve, d'un esprit, d'un pétillement de paradoxes vraiment merveilleux! Je ne connais pas beaucoup de correspondances aussi brillantes que la sienne, et on pourra mettre son nom à côté de ce très précieux Victor Jacquemont, dont les histoires un peu complètes de notre littérature gardent, et avec combien de raison, la mémoire. Car, il faut bien le dire, on a trop souvent publié des correspondances qui, bien que venant de grands noms littéraires ou artistiques, n'avaient aucune valeur; il faudrait ne réserver pour l'impression que les lettres qui en valent vraiment la peine, et celles que Jacquemont envoyait de l'Inde à ses amis parisiens au temps de notre Restauration répondaient bien à cette condition, tout comme celles que Kérallain adressait à ses frères en esprit sous les diverses présidences qui se succédèrent pendant un demi-siècle. Et, ici, il faut bien le dire, aucune de ces présidences, sauf celle du bon maréchal, ne fut de son goût. René de Kérallain, vieux royaliste breton, ne s'est jamais réconcilié avec la République, même quand Léon XIII sonnait le ralliement, et il unissait dans une commune horreur « Pecus, Pecci et Pécaut », comme il disait. Mais justement ce parti pris d'antique marquis de la Seiglière lui donnait une physionomie bien particulière. D'autant qu'assez fossile par certains côtés, et faisant parfois comprendre les émigrés de 1792, il était intensément moderne par d'autres, et toujours d'une indépendance d'esprit absolue et d'une liberté d'expression tout à fait savoureuse. Il avait horreur des journalistes ignorants, des courtiers électoraux intrigants et des professeurs pédants, et qui pourrait lui en tenir rigueur? Quand on ne vit qu'à Paris, on finit par se laisser gagner par l'atmosphère de ce grand village; on croit que tel chroniqueur du boulevard est un important écrivain et que tel titulaire de chaire à la Sorbonne ou au Collège de France est un grand homme. Les gens instruits et sérieux qui vivent en province sont mieux à même de juger sainement, et ils percent bien des gloires en

baudruche. Et je ne dis pas que, parfois, Kérallain ne dépassait pas la mesure, mais comme il s'agissait de coups de caveçon qu'il s'amusait à donner entre sa table et son fauteuil, et sans se douter qu'un jour d'autres que son correspondant en admireraient le claquement et la zébrure, on peut lui pardonner ses volées de lanières cinglantes.

Au surplus, ces vivacités sont rares, Kérallain n'avait rien justement du mauvais journaliste qui ne sait qu'aboyer et mordre; c'est avec les idées sociologiques qu'il jonglait et ce sont les faits historiques dont il se délectait. Tel qu'il ressort de sa Correspondance, il apparaît comme un très précieux échantillon de la génération d'après 1870 (il était né en 1849 et par conséquent a battu le plein de sa jeunesse aux temps du comte de Chambord et du Prince impérial) et vraiment, vue à travers lui, cette génération, même fossile bretonnante, fait bonne figure; ce sont les hommes d'alors qui ont, tout à fait sans le vouloir, fondé la République, mais l'ont fondée quand même, et lui ont donné cette âme de libéralisme, de patriotisme et d'humanisme qui l'a jusqu'ici fait vivre. Le malheur est que cette génération a disparu, que cette âme s'est évaporée, et que les vrais libéraux ne sont plus qu'une poignée. N'importe, on tâchera de défendre les sages et saines idées!

MÉMENTO. — Georges Deherme : *La Crise insoluble. Les Assurances sociales.* « La Coopération des idées », organe bimestriel de la réaction du bon sens, seul vraiment indépendant des coteries, des partis, des pouvoirs, de l'argent et même des lecteurs et abonnés, 29 bis, rue de Montevideo. Tout ce qu'écrit M. Georges Deherme est digne d'attention, et sa revue, déjà très ancienne, et à laquelle je m'honore d'avoir jadis collaboré, mérite parfaitement l'appréciation qu'on vient de lire et que je n'ai fait que copier; je complète la copie en reproduisant l'avis que ce numéro est envoyé gratuitement à qui en fait la demande et que la reproduction en est pleinement autorisée sans condition. En un temps où tant de gens de lettres ne pensent qu'aux droits de reproduction, il est bon que quelques nobles et fiers esprits, comme Tolstoï autrefois et Deherme maintenant, gardent encore la pratique de l'écriture désintéressée. On lira donc avec intérêt et profit cette vigoureuse homélie contre le temps présent écrite du point de vue positiviste, M. Georges Deherme étant, on le sait, un disciple

très authentique d'Auguste Comte, lequel fut toujours conservateur et non démolisseur. — Claude Mercklen : *Neuf mois chez les francs-maçons*, Editions du Clou, 8, rue Roquelaine, Toulouse. Le livre est bien imprimé et bien présenté, encore que les illustrations de Clabel et Gavalot ne me plaisent guère. Quant au texte, il est tout le temps humoristique et caustique; or, on peut admettre que si, sur 100 francs-maçons, il y a 99 imbéciles, le 100e est peut-être un homme très intelligent, très sincère et très désintéressé, et cela devrait lui valoir un petit alinéa final plus aimable. — Anonyme : *M. Ferdinand Bouisson contre les lois de la République.* Edité par le Syndicat professionnel de Défense agricole et viticole des Propriétaires, Fermiers et Métayers de Cassis-sur-Mer. Question locale, comme on le voit. Il s'agirait d'empêcher la construction ou l'exploitation d'une usine de ciment, dont les émanations seraient toxiques pour les vignobles de la région. La question dépasse donc la personnalité de M. Bouisson, et le titre aurait pu être autre. Il est d'ailleurs curieux que, dans notre temps prétendu de liberté et de discussion, on puisse nuire ainsi à toute une région pour des intérêts très particuliers et qui trouveraient à se satisfaire ailleurs. — Le n° 372 de *l'Animateur des Temps nouveaux* sur *La France au pillage* devrait être lu par tout Français soucieux de la bonne gestion du pays. Notre budget est passé de 5 milliards or, avant guerre, à 65 milliards aujourd'hui, et en réalité près de 90 milliards, soit 18 milliards de francs or; il a donc presque quadruplé. Même en tenant compte du service de la dette publique forcément augmentée par la guerre, il y a eu une frénésie de dépenses inexcusable. Le seul de nos budgets ministériels qui soit en baisse depuis 1928 est celui de la Guerre, ce qui va probablement étonner bien des gens; mais tous les autres sont en hausse, et quelques-uns en hausse folle; celui des pensions a augmenté de 215 %, celui de la marine marchande de 214 %, celui de la Prévoyance sociale de 225 %. Dans cette orgie insensée de gaspillage, le Parlement lui-même donne le mauvais exemple puisque, depuis 1928, son budget a augmenté de 66 %. Les réformes que demande *l'Animateur* sont au nombre de trois : 1° Interdiction d'augmenter les impôts en cours d'exercice (nous avons même vu des cas vraiment odieux d'impôts rétroactifs!); 2° Toute proposition de dépense émanant du gouvernement seul; 3° Retour à l'unité budgétaire (ceci contre les nombreux offices spéciaux récemment créés et qui sont presque tous inutiles et inopérants. Qu'on ajoute à cela un contrôle sérieux des dépenses publiques : celui de la Cour des Comptes, purement administratif, est insuffisant! En vérité, ce numéro serait à méditer. Pour 60.000 francs de traitement, un

particulier paie 2.205 fr. d'impôt; un député, sous prétexte que son traitement est une indemnité, ne paie que 440 fr., et tout est à l'avenant. — Le fléchissement du dollar a fait l'objet de bonnes études dans les revues spéciales comme *l'Economiste français* d'André Liesse et dans les quotidiens sérieux comme le *Journal des Débats* (pourquoi tous les Français ne sont-ils pas abonnés au *Journal des Débats*?), encore dans telles grandes revues (lire *La Bataille des Monnaies* de M. Giscard d'Estaing dans la *Revue de Paris* du 15 mai). Le fléchissement a été voulu et s'explique par des motifs de politique intérieure; il ne prouve donc pas que les Etats-Unis soient vraiment embarrassés comme l'a été l'Angleterre après son gouvernement travailliste et comme la France l'est elle-même de par son gouvernement socialisant, mais la conduite desdits Etats-Unis n'en est que plus blâmable; elle peut d'ailleurs être dangereuse non pas seulement pour eux (aucune prospérité ne résiste à la folie inflationniste), mais pour tous les autres pays. Et la situation, pour nous Français, est assez critique pour que, à nos fautes, ne viennent pas s'ajouter les fautes d'autrui !

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Paul Hermant et Denis Boomans : *La Médecine populaire*, Publication du Service de Recherches historiques et folkloriques du Brabant, Bruxelles, Vieille Halle au Blé, 8°. — Enrique Casas : *Creencias, costumbres y supersticiones relacionadas con el Nacimiento*, Madrid, Editorial Paez, 8°. — J. Quvigstad : *Lappische Heilkunde*, Instituuttet for Sammenlignende Kulturforskning, Oslo, H. Aschehoug, 4°. — Claudio Basto : *Médicina popular, Quebradura*, 2e édition, Porto, Tipografia de l'Enciclopedia Portuguesa, 8°.

Cette chronique sera consacrée à une section du folklore qui, cultivée sporadiquement et sans méthode d'ensemble par maints médecins dont les notes et articles ont paru dans diverses revues, n'a été systématisée que ces années dernières. Ces revues, en tous pays, sont innombrables. En France, on citera ici la *Chronique médicale* de feu Cabanès; le *Bulletin* de la Société d'Histoire de la Médecine fondée par le regretté docteur Prieur; *Æsculape*, qui, sous l'impulsion de Benjamin Bord et d'Avallon, poursuit une carrière heureuse depuis vingt-trois ans; les *Lectures du Médecin, etc*... En Belgique, Tricot-Royer a publié une masse de mémoires qui, réunis, feraient bien, je crois, dix gros volumes. En Angleterre, on trouvera dans la Wigmore Street un musée de médecine populaire comparée unique au monde.

Le premier essai français de systématisation vraiment internationale paraît bien être le volume intitulé simplement **La Médecine populaire,** qu'ont publié à Bruxelles Paul Hermant et Denis Boomans. Aussi, ne doit-on pas être trop sévère pour une tentative qui, si elle est déparée par de graves lacunes, servira du moins de base pour une mise au point meilleure; elle est, en tout cas, un progrès sur ce qu'on avait en français. Car chez nous on considérait plus le point de vue historique de la médecine populaire que son point de vue folklorique et psychologique, alors que les Allemands avaient déjà la *Vergleichende Volksmedizin* de Hovorka à Kronfeld, d'ailleurs abondamment utilisée par les auteurs belges.

Ce qui importe ici, plus que la richesse de leurs matériaux, c'est leur classement; il est commode; mais on ne doit le regarder que comme provisoire; il a besoin de nombreuses améliorations; et je dis ceci, non pas en me plaçant sur le terrain de la théorie pure, mais bien à cause des difficultés pratiques que j'ai éprouvées quand j'ai voulu utiliser ce classement d'Hermant et Boomans pour les centaines de faits que j'ai recueillis en Savoie et en Dauphiné, dans l'Ardèche et en Bourgogne. D'ailleurs, il suffira au lecteur d'examiner la liste des chapitres pour constater que tantôt les auteurs classent les faits par leurs caractères internes, tantôt par l'extérieur. Or, quand on veut écrire un tel traité, la première obligation est de choisir l'angle sous lequel on éclairera les faits soumis à l'étude. Même si cet angle est faux (pour ainsi dire), il vaut mieux s'y tenir que de changer sans cesse l'appareil de place. Par exemple, Tylor, Frazer, Westermarck, Lévy-Bruhl et moi-même dans divers travaux, Thurnwald, fût-ce même le métaphysicien Wundt, nous avions défini les principes de la magie sympathique, antipathique, etc., qui permettaient un classement rationnel. Mais voici celui des auteurs: Remèdes basés sur un raisonnement analogique. — Conception matérielle de la maladie. — Conception animiste. — Caractères du guérisseur. — Remèdes divers.

Or, dans le chapitre sur la conception animiste, c'est-à-dire qui suppose un être animé comme agent actif, les auteurs rangent les incantations, les formules magiques, les oraisons et prières écrites, ce qui est une erreur; car ces actes oraux

ou écrits possèdent une vertu contraignante directe, au même titre que le geste phallique du pouce, que les pointes de corail, que le fer à cheval; et il n'est pas nécessaire, pour leur action médicale ou procréatrice, qu'un personnage animé (Vierge, saint, divinité quelconque) intervienne. Dans l'Europe chrétienne, ces personnages n'ont été introduits que tardivement, pour rendre ces formules et actes magiques orthodoxes; alors seulement ils sont devenus « animistes ».

D'autre part, si on demande à sainte Agathe de guérir le cancer au sein, c'est parce que la légende dit qu'on lui a arraché les seins avec des tenailles rougies; donc ici intervient le raisonnement analogique pur, le personnage muni d'une âme n'est qu'un intermédiaire logique. Je pourrais critiquer bien d'autres interprétations d'Hermant et Booman; mais pour l'initiation des médecins au folklore, l'ouvrage est d'une utilité incontestable.

En Espagne, un ethnographe bien au courant, auquel on doit déjà un bon travail comparatif sur la *Couvade*, et un autre (bien illustré) sur les *Origines de la Pudeur* (Madrid, 1930), vient de consacreer une monographie aux **Croyances et coutumes qui accompagnent la naissance** chez les divers peuples. On y trouvera une description, une analyse et une explication, à la fois folklorique, médicale et psychologique, des diverses pratiques destinées à protéger la mère et l'enfant des malheurs et des maladies. Il est vrai qu'ensuite E. Casas développe son sujet au delà de ce qu'on pouvait prévoir, qu'il y parle de la couvade, du totémisme, de l'imposition du nom, etc. Pour ceux qui s'intéressent au folklore médical, il y a là une source abondante de renseignements. On les utiliserait plus facilement si l'auteur avait bien voulu rédiger un index.

A ces ouvrages ,fondés sur la méthode comparative, on ajoutera les monographies suivantes, l'une sur les Lapons, l'autre sur les Portugais, qui fournissent des matériaux de premier ordre. J. Qvigstad est actuellement l'autorité par excellence sur les Hyperboréens et sa **Médecine Lapone,** à laquelle a collaboré un savant non moins éminent, K.-B. Wiklund, nous permet d'évaluer le rapport du magique et du scientifique expérimental chez un peuple encore primitif, que

certains prétendent venu de France à la fin de l'une des périodes interglaciaires.

Le classement est purement externe, bien qu'au début l'auteur ait étudié les chamanes guérisseurs et leurs procédés, peu différents de ceux des guérisseurs et rebouteurs français. Puis vient la description des remèdes employés contre les chauds et froids; les maladies de la gorge; les maladies du tube digestif; les maladies nerveuses; les maladies d'ordre gynécologique; les maux d'yeux; les maux de dents. Alors seulement on trouve la liste et la description des remèdes généraux et des panacées, par lesquels il eût mieux valu commencer. Un index des noms lapons de maladies et des remèdes, puis des notes comparatives, surtout d'origine norvégienne, ce qui est bien naturel, terminent le volume.

Or, en lisant cet ouvrage, on constate que chez les Lapons comme ailleurs il y a trois catégories de remèdes: ceux qui sont vraiment scientifiques (minéraux, alcaloïdes, etc.); ceux qui sont à demi médicaux; et ceux qui sont uniquement magiques, comme les formules incantatoires et comminatoires contre les blessures (p. 107), les diverses sortes de *bosta* (à la fois maladie indéterminée et sort magique, p. 181) et bien d'autres. De sorte que pour un savant comme Qvigstad, le classement interne, selon les mécanismes, eût été en somme aisé. Sans doute à l'index, au mot *Besprechungen*, on retrouvera les formules; mais pour les autres remèdes à discriminer, on est obligé de refaire tout le travail. La coïncidence avec maints remèdes populaires français, et avec ceux de Pline, est souvent frappante. Elle s'explique sans doute par des expériences séculaires parallèles, sauf pour certains détails caractéristiques isolés. On comparera avec utilité cette monographie à celle de Ilmari Manninen sur la *Médecine magique en Finlande* (FF Communications, n° 45, Helsinski, 1922).

Le mémoire de Claudio Basto est tout entier consacré au **Traitement de la Hernie** chez les divers peuples, en prenant pour base les documents folkloriques portugais qu'il a recueillis peu à peu. Il étudie en même temps les remèdes employés dans son pays pour guérir les « efforts », dont souvent la hernie est une conséquence. Sans doute, on emploie les

bandages comme partout; mais les ligatures n'ont vraiment de valeur que si elles sont accompagnées de prières spéciales, ou mieux de formules magiques, qui sont à tous les points de vue comparables à celles des Lapons de Qvigstad et à celles qui sont encore en usage en France. Au Portugal, la protectrice spéciale semble être la Vierge; mais parfois aussi c'est saint Jean.

Aux formules s'ajoutent des procédés de matérialisation du mal, eux aussi connus ailleurs; et enfin des onguents, pommades, etc., qui appartiennent déjà davantage à la médecine proprement dite, bien que certains ingrédients utilisés soient vraiment magiques (sang de divers animaux). En éditant cette brochure, l'auteur annonçait la publication prochaine d'une *Médecine propulaire du Portugal,* mais je n'ai pu savoir si cet ouvrage a paru.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

R. P. Huc : *Tartarie et Thibet inconnus,* Les Œuvres Représentatives. — Henri Michaux : *Un Barbare en Asie,* Gallimard.

L'Asie, dont on nous parle depuis bien des siècles, est encore une des régions les plus mal connues du globe. Récemment encore, une caravane automobile d'une mission dite Centre-Asie en entreprenait la reconnaissance, mais ce que nous savons de ce continent est dû surtout aux missionnaires qui, depuis si longtemps, au mépris de tous les dangers, s'efforcent de catéchiser les indigènes et en même temps étendent nos connaissances géographiques.

On trouvera dans **Tartarie et Thibet inconnus,** du R. P. Huc, un curieux et intéressant récit que nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs.

C'est en 1840 que deux missionnaires lazaristes français, seuls et sans moyens, accomplirent un extraordinaire voyage de près de vingt mille kilomètres, qui leur fit parcourir tout l'empire chinois, traverser dans sa plus grande largeur la Mongolie et le terrible désert de Gobi, gravir les plus hautes chaînes du Thibet et visiter les lieux les plus sacrés.

En 1840, le pape avait érigé la Mongolie en vicariat apostolique, mais pour en entreprendre l'évangélisation il était né-

cessaire d'en préciser les limites, de connaître les mœurs des habitants, etc. Les pères Huc et Gabet furent chargés de cette mission. L'époque, cependant, n'était pas favorable, car c'était le moment de cette guerre de l'opium dont on a tant parlé et qui entraîna un mouvement xénophobe que tant d'Européens payèrent de leur vie. Avant de se mettre en route, le R. P. Huc s'était longuement préparé; son physique arrangé lui donna une physionomie à la chinoise, longues moustaches, cheveux rasés, sauf la longue queue, teint jauni, etc. Résolus à vivre à la tartare, les missionnaires avaient revêtu les vêtements des lamas thibétains: grande robe jaune, boutonnée sur le côté par cinq boutons dorés et retenue aux reins par une large ceinture rouge; gilet rouge avec collet violet et bonnet jaune. Ils entrèrent en Mongolie par la terre des Herbes, désignée ainsi sans doute à cause de son aridité; le pays entier, d'ailleurs, offre un aspect triste et pauvre; il n'y a que deux saisons, l'hiver, qui dure neuf mois, et l'été, pendant lequel se doivent effectuer les travaux d'agriculture. Le Hoang-Ho (fleuve jaune) doit son nom à la couleur de ses eaux. Limpides à la source, elles ne prennent leur couleur causée par le sable qu'après leur passage aux sablières des Alechan et des Ortou. Les inondations terribles de ce fleuve sont dues à ce qu'il n'a pas de lit. A la moindre crue, il se répand dans la plaine, mais cela est sans conséquence grave pour les Tartares, car ils n'ont qu'à aller planter leur tente un peu plus loin. Il n'en est pas de même pour les Chinois. La plaine de Bathang, qui se trouve au milieu des montagnes du Thibet, est d'une grande fertilité, elle fournit deux récoltes par an et recèle de grandes quantités de mercure.

En quittant Lha-Sha, les voyageurs cheminèrent pendant plusieurs jours dans une large vallée bien cultivée, puis arrivèrent à Ghianda, ville populeuse et commerçante; ensuite, ils traversèrent une forêt remplie de perdreaux et de faisans, que les Thibétains, ignorant l'art de la cuisine, mangent simplement bouillis, sans aucun assaisonnement. Les pluies de juillet sont diluviennes et causent de grands dommages; à cette époque, la terre est comme en fermentation, et les hommes ressentent pendant une quinzaine de jours un malaise inexprimable. Le tableau qui nous est donné de l'hiver est

plutôt lamentable, et c'est un passage terrible pour les hommes et les animaux.

A Lha Sha, la ville sainte du Thibet, on peut voir des temples à toitures dorées; les maisons sont à plusieurs étages, terminées en terrasses et blanchies à la chaux. D'extérieur avenant, elles sont par contraste à l'intérieur d'une grande saleté et nauséabondes. Dans les faubourgs, on peut voir des maisons construites avec des cornes de bœufs et de moutons, et, paraît-il, d'une solidité extrême. Aux environs, on trouve des habitations bâties uniquement avec des troncs d'arbres écorcés. Le Thibet possède également des châteaux féodaux dont on trouvera la description dans l'ouvrage, ainsi que celle du palais du Télé-Lama, qui mérite sa célébrité. D'autres pages extrêmement pittoresques nous initient aux mœurs, coutumes, industries, commerce de ces régions qui, en somme, se retrouvent d'actualité. Malgré le temps écoulé depuis ce voyage, ces notes gardent, en effet, tout leur intérêt, car de nos jours le Thibet reste hermétiquement clos et c'est un des rares pays où il n'y ait encore ni postes, ni timbres, ni routes, ni chemins de fer. Ces voyages furent, en 1868, racontés en deux volumes et c'est un abrégé de ce travail qui nous est donné aujourd'hui.

§

Nous ne changerons pas de continent avec le livre de M. Henri Michaux, qu'il a intitulé **Un Barbare en Asie.** Le barbare, c'est lui, naturellement, puisque nous sommes considérés comme tels par des peuples à civilisation plus ancienne que la nôtre, par exemple les Chinois; et il faut reconnaître que, tout au moins, M. Michaux fait montre d'une certaine originalité. Il s'est surtout attaché à la physionomie des populations, comme on peut en juger dès le but par les pages concernant Calcutta. Ce ne sont pas les notes habituelles d'un voyageur que nous trouverons ici, mais des aperçus et des dissertations qui nous paraîtront souvent bizarres, comme, par exemple, sur les chanoines, sur les vaches sacrées qui encombrent les rues et fientent partout; sur les indigènes qui exaspèrent l'auteur, sur leur caractère, leurs mœurs, leurs arts, etc. La comparaison qu'il fait entre la femme hindoue

et la femme européenne est surtout favorable à la première.

Successivement, le voyageur passe à Ceylan, en Chine, au Japon et en Malaisie; mais le lecteur ne doit pas s'attendre à des descriptions de pays, il continuera à trouver dans le volume le même genre de dissertations que celles déjà mentonnées, ce qui constitue, en somme une véritable curiosité.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Prédictions astrologiques. — A. Volguine: *Les astres parlent* (Nice, Cahiers astrologiques). — Georges Muchery: *Méthode pratique d'astrologie divinatoire* (Paris, Editions du Chariot).

L'astrologie a pris depuis quelque temps une place considérable dans la littérature, dans les journaux, dans les conversations. On voit un peu partout la reproduction d'une figure mystérieuse avec des signes et des chiffres, qui est le thème astrologique d'un homme célèbre. De toutes les sciences occultes, l'astrologie est la plus populaire et aussi celle qui est considérée comme la plus certaine.

Cela est vrai, du moins en Allemagne et en Angleterre. Le roi d'Angleterre a, paraît-il, un astrologue officiel et aucune grande décision politique n'est prise sans qu'il ait été consulté. Durant la guerre, le grand-quartier général allemand ne faisait des attaques que si elles étaient approuvées par l'astrologie. C'est le fondateur de l'Anthroposophie, Rudolf Steiner, « qui a déterminé la date de la bataille de Verdun. Il a également donné l'idée d'une opération magique, celle d'enfoncer des clous dans la statue en bois d'Hindenburg, afin d'augmenter la force psychique du vieux maréchal ». Enfin, en 1928, a été inauguré à l'université de Berlin un cours officiel d'astrologie.

Tous ces faits, qui indiquent la reconnaissance de l'Astrologie comme une science aussi véritable et positive que la physique et la chimie, sont énumérés dans le curieux volume de A. Volguine, intitulé : **Les astres parlent.** Et ces faits font regretter que la France, seule de tous les pays où l'intelligence joue un rôle, garde à l'égard de l'Astrologie une

attitude d'absurde scepticisme. Nous nous montrons retardataires pour toutes les manifestations nouvelles de l'esprit. Nous nous refusons à briser nos préjugés intellectuels, et il entre peut-être dans notre refus à croire à la science des prédictions et de l'avenir un peu de cette faiblesse mentale dont il est parlé dans la préface du livre de M. Volguine.

Toutefois, cette préface, qui est signée : *Antarès*, présente la mentalité des sceptiques avec vérité, mais avec exagération. D'après lui, ceux qui ne veulent pas connaître l'avenir sont ceux qui en ont peur, et c'est surtout la terreur d'apprendre une future guerre qui leur fait rejeter les possibilités de l'astrologie.

La phobie de la guerre, dit-il, est un inconscient aveu de non moins inconscients sentiments de sadisme et de masochisme (à considérer ces termes dans leur sens psychanalytique.) Cette catégorie de névrosés se classe dans le département des névrosés, des grands anxieux, chez qui, notamment, la crainte, la terreur de la mort exercent une action perturbante.

Jusqu'à présent, les astrologues évitaient de se prononcer d'une façon trop formelle, de donner des précisions et surtout des dates. C'était une habitude des devins, remontant à la plus haute antiquité, d'envelopper leurs révélations de mystère et même d'une certaine équivoque qui pouvait, à la rigueur, pallier le mauvais effet d'une erreur, toujours possible. Nostradamus lui-même, en donnant l'horoscope de Paris, a brouillé ses quatrains avec assez de soin pour qu'ils soient inintelligibles si on n'en possède pas la clef. Et on ne la possède pas.

Mais il semble qu'à présent les astrologues ont renoncé à cette antique et prudente méthode. Ils annoncent des événements très précis et pour des dates rapprochées. Ils ne craignent pas la contradiction des faits et le démenti du destin. Il faut les louer de cette audace, qui est basée sur la foi dans leur science. Il est vrai qu'ils peuvent se réfugier derrière la phrase : *Astra inclinant, nòn necessitant.*

M. Volguine a dit nettement dans un article paru en 1932 dans l'*Astrosophie* et reproduit dans son livre :

Dans cinq ans, en 1937, nous aurons une guerre. Sa menace

pour cette année-là est aussi grande qu'en 1914, et il est temps que les astrologues s'en occupent.

Depuis lors, ses recherches n'ont fait que confirmer cette affirmation et, pour ceux qui croient à l'Astrologie, elles sont impressionnantes. Le thème d'une infirmière de la Croix-Rouge « présage des voyages forcés et dangereux ». Les thèmes de soldats de la classe 32 et d'officiers annoncent des blessures et des morts violentes par le feu. M. Volguine voit aussi, dès la fin de 1936, une menace de coup d'Etat pour notre pays, qui semble être une quasi-certitude pour lui.

Et M. Volguine n'est pas le seul à faire des prédictions tout à fait précises. A la fin du mois d'avril, un astrologue anglais, de passage à Paris, a fait dans un cercle privé une conférence où il annonçait pour le 16 et le 17 mai des agitations catastrophiques touchant la France, l'Allemagne et l'Amérique. Un grand journal du matin a publié un horoscope d'Hitler par M. C. Moricand. Il en résultait que la date du 24 mai devait être pour le nouveau dictateur d'une violence maléfique telle qu'il faudrait positivement un miracle pour lui échapper. » Un autre journal a donné, au sujet d'Hitler, les résultats des recherches astrologiques d'un mystique hindou qui vit à Paris.

Il ne dépassera pas une période très courte, un an, peut-être deux. La phase la plus critique de son pouvoir se place entre le 1er et le 13 juin prochain. Il lui faudrait, pour en réchapper, un miracle.

Enfin, l'éminent astrologue M. Guyot annonce que, dans les quatre ans qui vont suivre, le conflit russo-japonais gagnera toute l'Asie, l'Inde en particulier et déferlera sur l'Europe. Il précise aussi que pour la France la guerre éclatera fin 1936 ou commencement 1937 et nous fera connaître un ordre de choses entièrement nouveau.

§

M. Georges Muchery, qui dirige *le Chariot*, une intéressante revue d'Astrologie, vient de faire paraître une **Méthode pratique d'Astrologie divinatoire.** Son livre expose avec clarté les bases de la méthode, les différentes géomancies, la

manière de tirer un horoscope et d'en interpréter les aspects. Ceux qui veulent apprendre l'astrologie et connaître les arcanes de leur destinée ne trouveront pas d'ouvrage plus pratique et plus complet, et par un écrivain plus compétent.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes, Notre Temps, la Revue de France : la comtesse de Noailles saluée par MM. Fernand Gregh, Robert Honnert, Léon Blum, Marcel Prévost. — *La Revue des Vivants :* mentalité d'un juif allemand : Walther Rathenau. — *Pamphlet :* opinion du docteur de Martel sur le contrôle de la maternité. — Mémento.

La mort de la comtesse Anna de Noailles inspira à M. Fernand Gregh des accents de regret et d'admiration dictés par une amitié engagée dès la jeunesse et un amour très grand de la poésie. La **Revue des Deux Mondes** a publié cet adieu le 15 mai. Il contient cette page criante de vérité où la morte est ressuscitée dans un salon tout impatient de l'écouter, après lui avoir décerné à son entrée les hommages dus à une souveraine :

Soudain une réflexion, une allusion, un « mot » déclenchait en elle la transe lyrique. Et c'était alors sur un rythme incroyablement rapide, avec une volubilité dont rien ne pourra plus tard suggérer l'idée, un concerto de conversation, un récital d'idées et d'impressions, un festival d'elle-même qu'elle donnait aux autres et à soi aussi, car elle s'amusait prodigieusement de sa propre parole, et c'est pour elle surtout que le silence eût été la plus grande des persécutions. Dans ces improvisations où elle enchaînait les phrases avec une aisance de femme du monde et une maestria d'orateur, où les parenthèses les plus inattendues s'ouvraient et se fermaient comme manœuvrées par le « blount », où les épithètes les plus exactes et les plus imprévues venaient tomber à pic sur les choses et les êtres les plus divers, elle abordait tous les thèmes : la littérature, le théâtre, la politique, la philosophie et la mondanité, la médecine et l'histoire, les souvenirs et les prédictions, le dernier potin et le sens du monde, les intransigeances passionnées et l'amour du genre humain. Elle mêlait tout, l'éloquence, la grandeur, l'esprit, la fantaisie, et puis la grande tristesse lyrique, et puis la lamentation biblique traversée d'un éclair de drôlerie. Et tout cela toujours dans une forme inventée à la fois et définitive. Si on avait pu sténogra-

phier ces improvisations géniales, on aurait formé des volumes où il n'y eût rien eu à changer. Ses conversations auront été parmi ses poèmes les plus complets, et peut-être resteront uniques au monde. Mme de Staël devait parler très bien. Mais Mme de Noailles parlait mieux que très bien : elle récitait sous la dictée d'un Esprit. Après une ou deux heures d'un quasi monologue, elle se déclarait soudain fatiguée, — on la croyait sans peine — et se retirait dans un nouveau tumulte, brûlée de sa propre flamme, anéantie du don de soi, et elle allait se jeter pour plusieurs jours sur son petit lit, où je l'ai vue morte.

Plus loin, M. Fernand Gregh remarque — très justement :

Avec elle, c'est toute une génération qui descend au tombeau : la nôtre. Elle était notre jeunesse elle-même, elle couronnait notre groupe; surtout nous autres poètes, nous nous composions autour d'elle. Alors que le symbolisme n'est pas mort, qu'il vit encore et glorieusement dans la personne d'Henri de Régnier, de Paul Valéry, de quelques autres, c'est déjà la génération qui a succédé au symbolisme qui se sent blessée en elle au point le plus sensible, cette école sans nom, mais non pas sans réalité, qui est allée de Charles Guérin, en passant par tous ceux de nous qui sont encore vivants, aux femmes illustres de notre génération, à Lucie Delarue-Mardrus, à Gérard d'Houville, à Anna de Noailles.

On a dit qu'elle n'était d'aucun groupe, qu'elle planait au-dessus des coteries; mais on a beau n'être d'aucune coterie, on est de son époque. Nul ne sort d'une trappe. Nous avons, dans notre époque poétique, été très différents de nos prédécesseurs symbolistes, et nous avons eu de très grandes parentés entre nous. Ce n'est pas parce qu'elle a été la plus glorieuse de nous qu'elle n'est pas à nous; nous la revendiquons fièrement.

Un beau poème de M. Robert Honnert célèbre Anna de Noailles dans **Notre Temps** (7 mai). Il la chante ainsi :

Vous n'êtes pas au tombeau,
Vous l'amante des jours clairs,
Et déjà le soir est beau
Et des rires fendent l'air;

Dans la nature fleurie
Rien ne pleure votre mort
Seules quelques âmes prient
Et songent à votre sort.

Mais moi dans l'adolescence
Qui sanglotais sur vos vers,
J'impose par mon silence
Un lourd deuil à l'univers,

Pendant que le Créateur
Retrouvant sa créature
Efface d'un flot de fleurs
Vos immortelles blessures.

La même revue publie ces lignes du parfait lettré et de l'homme au cœur sûr qu'est M. Léon Blum :

Je ne crois pas avoir rencontré d'être humain, sauf Jaurès et Einstein, en qui le sceau du génie fût si évidemment empreint. Je ne crois pas en avoir connu un seul de qui jaillît un tel torrent d'énergie vitale : sur ceux qui la connaissent bien, la nouvelle de sa mort est venue tomber, non seulement comme une peine, mais comme une nouvelle presque invraisemblable. « Pourquoi pleurez-vous, demandait un sage à son agonie; ne saviez-vous donc pas que j'étais mortel? » Pour Mme de Noailles, vraiment, on ne le savait pas. Elle possédait une telle puissance de vie, et une confiance si complète dans cette puissance, qu'elle semblait soustraite aux lois naturelles. Mourir, elle? Elle se sentait faite pour tirer le reste du monde de la misère, de la souffrance, de la nuit, et de la mort!

Dans **La Revue de France** (15 mai), au verso de la couverture, M. Marcel Prévost rend hommage à la disparue, en attendant que l'œuvre en soit, comme il sied, définie dans un essai critique :

C'est, dans le monde des lettres et dans le monde entier, « le grand deuil pour la mort » de la comtesse de Noailles.

Depuis plus de deux ans on la savait frappée, à demi-foudroyée en plein génie, et peut-être par son génie même, qui avait usé, sans relâche et sans réserve, la frêle et ravissante enveloppe du corps.

Elle a voulu finir dans un isolement grandiose.

Du moins sommes-nous assurés que l'avenir ne lui refusera pas cette revanche de la gloire contre la mort, qu'elle avait prévue dans ces vers magnifiques :

Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,

Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie ;
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie.

« L'avenir », à quoi en appelle M. Marcel Prévost, décerne la gloire, le plus souvent, aux poètes méconnus de leurs contemporains. Les Sully-Prudhomme, les Laprade, qui reçurent les grands honneurs académiques et autres, ne survivent plus guère. Un Verlaine, par contre, occupe la place suprême. La situation mondaine de Mme de Noailles et les amitiés illustres ou seulement bien agissantes que lui assura son authentique génie, accrurent sans doute son importance véritable dans les Lettres. La postérité lui préférera peut-être telle poétesse moins fameuse aujourd'hui, qui aura vécu plus discrètement et varié davantage les thèmes de ses chants.

§

La Revue des Vivants (mai) publie une étude du comte Kessler sur « le judaïsme de Rathenau » qui éclaire d'un jour cru la mentalité du juif allemand — celui-là que la politique de Hitler vient de mettre hors la loi. Rathenau, parce que juif, a été mis hors la vie, moyen plus radical. Son assassinat donne à ses idées une valeur représentative supplémentaire. Quand il écrivait à l'intention de ses coreligionnaires, il s'adressait à ceux qui « aspirent, dans l'atmosphère confinée du ghetto, à l'air libre des forêts allemandes ». A un ami « raciste », il exposait durant la guerre :

Je suis convaincu que la foi, la langue, l'histoire et la culture dominent de beaucoup le problème physiologique des mélanges de sang et l'aplanissent ». Et quelques mois plus tard, toujours au même ami : « Tu dis parfois « ma race » et « ta race ». Je sais que ce n'est là qu'une formule, mais je voudrais préciser quelque chose à ce propos : « Ma race », ce sont les Allemands, personne d'autre. Les Juifs représentent pour moi une part de l'Allemagne, au même titre que les Saxons, les Bavarois ou les Souabes... Pour moi, ce qui décide de l'appartenance à un peuple, à une nation, c'est uniquement le cœur, l'esprit, le caractère et l'âme. A ce point de vue, je place les Juifs entre les Saxons et les Souabes. Ils me sont moins proches que les gens de Prusse ou du Hollstein, mais peut-être plus que ceux de Silésie ou de Lorraine. Je ne parle évidemment ici que des Juifs allemands ».

« L'effort conscient d'adaptation à l'Allemagne » se résout donc à une affaire de volonté et de persévérance.

Le comte Kessler définit ensuite Rathenau :

Cette conviction s'affermit d'année en année dans la pensée de Rathenau, elle lui procura l'appui le plus sûr contre les fantômes de l'inquiétude qu'il sentait en lui. Et c'est selon cette direction qu'il modela sa propre personnalité. Son admiration pour l'idéal des Junker, son goût pour l'art prussien du XVIII[e] siècle qu'il a prouvé par l'acquisition et la restauration du petit château de Freienwald, sa prédilection pour la nudité du style de 1813, en un mot son *germanisme* découlait, au moins en partie, de cette adaptation consciente au peuple qu'il considérait passionnément comme le sien. C'est pourquoi ses goûts paraissaient aux uns affectés, aux autres superficiellement romantiques, alors que bien peu savaient y reconnaître le besoin intime et impérieux d'où ils étaient nés. Ses ennemis nièrent avant tout sa sincérité, et se servirent du doute qu'ils jetaient sur ses sentiments allemands pour le perdre dans bien des cœurs, jusqu'à ce que le parti nationaliste, dont au fond il partageait l'idéal, l'assassinât.

Nombreux sont les récents exilés d'Allemagne qui, malgré l'antisémitisme hitlérien, demeurent des Allemands prêts à servir le Reich. Certains, on n'en saurait douter, s'efforceront de lui être utiles, de la terre d'exil où ils se sont arrêtés. Beaucoup, si l'injure au droit des gens qui les frappe s'était produite en France, se seraient abstenus de protester contre l'attentat commis contre des Français de race juive, pour donner un gage de leur loyalisme allemand. Il convient de penser à cela, tout en accueillant les transfuges : chassés par un régime odieux, ils ne sont pas moins attachés à l'Allemagne par mille liens de culture, d'habitudes, de souvenirs — comme un Rathenau *se voulait* proche des hobereaux qui lui déléguèrent un assassin.

§

Le numéro du 12 mai de **Pamphlet** traite spécialement de « la Régularisation du malthusianisme » — et milite pour une modification de la loi de 1920 (art. 3), dans un sens qui accorde à la femme française, quant à la conception, les droits obtenus par la femme anglaise par exemple.

Questionné par M. A. Fabre-Luce, M. le docteur de Martel a répondu :

— Je comprends et même je partage l'opinion d'après laquelle la perpétuation de la vie est un acte élevé, qui ne doit pas être soumis aux caprices plus ou moins justifiés des individus. Mais je considère aussi qu'il faut se mettre bien en face de la réalité pratique. Or mon expérience m'a montré que la législation actuelle n'arrive pas à empêcher ni même à restreindre l'avortement. La femme qui veut se faire avorter y arrivera toujours, par un moyen ou par un autre, dans des conditions plus ou moins satisfaisantes. Plus d'une fois, des femmes sont venues me demander mon intervention. Je la leur ai refusée. Parmi ces femmes, il en est que j'ai retrouvées quelques temps après, chez moi ou à l'hôpital, atteintes d'une salpingite, parfois mourantes, à la suite d'un avortement illégal.

Il faut remarquer, en outre, qu'il y a très peu de femmes qui se dérobent d'une façon systématique à la maternité. La plupart souhaitent ne pas être enceintes à certains moments, dans certaines circonstances, et il faut bien dire que la situation faite par la société actuelle aux filles-mères, par exemple, n'est pas de nature à les encourager. Prenez l'exemple d'une jeune fille qui, par crainte du scandale et des conséquences qui peuvent en résulter pour toute sa vie future, désire éviter la naissance d'un enfant. Il est extrêmement probable que plus tard cette même jeune fille s'étant mariée désirera au contraire avoir un enfant. Or, elle ne le pourra peut-être plus, parce qu'un avortement fait dans de mauvaises conditions l'aura rendue stérile. Il y a là évidemment quelque chose de choquant.

En somme, il me semble que la législation actuelle ne détermine pas une augmentation du nombre des naissances. Par contre, comme il n'existe aucune alternative légale à l'avortement clandestin, celui-ci est en pratique extrêmement fréquent et il en résulte des accidents thérapeutiques qui diminuent le chiffre des naissances ultérieures. L'usage du Birth Control pourrait donc être éventuellement un facteur non pas d'abaissement mais de relèvement de la natalité.

— J'ai l'intention de préconiser l'adoption en France de la politique du ministère de l'Hygiène Britannique, qui autorise la diffusion des méthodes anti-conceptionnelles dans les Maternités subventionnées par l'Etat, mais seulement au profit des femmes dont la santé serait mise en danger par une nouvelle grossesse. Que pensez-vous de cette suggestion pratique?

— Sous cette forme et avec cette réserve, votre idée ne me paraît pouvoir soulever aucune objection.

MÉMENTO. — *Le manuscrit autographe* (janvier à mars) : numéro d'un intérêt considérable en ce qu'il donne en reproduction : d'étranges dessins de Verlaine; une lettre de Mme de Sévigné, une de Washington, une autre de Franklin; 18 poèmes de Baudelaire imprimés, avec ses corrections manuscrites; un discours de Victor Hugo; un poème (ce qui est rarissime) de Mme Rachilde; une lettre inédite de Rousseau; un « message » de M. Saint-Pol-Roux et une lettre de M. Francis Jammes; un poème de M. André Suarès.

Crapouillot (mai) : « Histoire de la Paix », par M. Jean Galtier-Boissière. Texte et images concourent à prouver les erreurs commises, en 1919, par les alliés déjà désunis.

La Revue universelle (15 mai) : Maurice Barrès : « Fragments sur la Religion »; suite du « Fouquet » de Marcel Boulenger; début de « Bampernickel », roman de M. Jean Variot.

L'Alsace française (14 mai) : M. Pierre Claude : « Alsaciens et Lorrains sous le casque allemand ». — « Biboula » par M. G. Bergner.

La Revue hebdomadaire (13 mai) : Mme M.-M. de Fraguier : souvenirs sur Vincent d'Indy.

Les Primaires (mai) : suite des édifiantes « Histoires coloniales » de Mme Marie Duperrou. — M. L. Trégaro : « l'Histoire à hue ! et à dia ! ». — Editorial : « Défense d'un homme », appel à la justice en faveur d'Olzanski, naturalisé français, ex-combattant dans notre armée, déchu de sa naturalisation à cause de son action syndicaliste.

La Revue de Paris (15 mai) : « Le Barreau sous le Second Empire » par M. P. de la Gorce. — « Cagliostro à Rome », souvenirs du peintre P.-A. Hennequin. — M. A. Schinz : « Documents sur Rousseau et Voltaire ». — « La comtesse de Noailles » par M. Henri Bidou.

Le Divan (avril-mai) : « Plaidoyer pour Salavin » par M. Henri Clouard. — M. André Salmon : « Légère, trop légère », poèmes, dont celui-ci, d'un tour exquis :

LE RETOUR DU MARIN

Plus jamais il n'ouvrit la bouche
Jen-Félicien qui fit le tour du monde
Et rapportait sous l'aile d'une manche
Des songes mandarins et les feux de Golconde;
Gardienne du pays debout comme un menhir
Et qu'à l'aise mesure le vol d'une mouche
Maîtresse des secrets liés de cendre blanche
Marthe-Félicité en avait tant à dire!

La Revue du siècle (mai) : Enquête : « La Jeunesse française devant l'Allemagne ». — « Trois poèmes », de M. Ph. Chabanaix. — « Dostoïewsky et la Souffrance » par M. J. de Fabrègues. — « Propos actuels » de M. Jacques Reynaud qui espère la venue d'un dictateur : « J'attends l'homme qui vous [les jeunes gens] contraindra à vous sauver malgré vous. »

Esprit (1er mai) : « Le problème juif » par M. Wladimir Rabinovitch. — « Protestation d'un chrétien », M. René Schwob. — « Poèmes », de M. Jean Follain. — « Certitude de notre jeunesse » par M. E. Mounier.

La Bourgogne d'Or (mai) : Impressions de M. Paul Cazin sur l'Italie fasciste. — « Tout seul, tout nu », poème de M. Guillot de Saix.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Congrès de Paris de la Fédération Internationale des Concerts : trois concerts de Musique Française. — Le bi-centenaire de Couperin et l'œuvre de Mrs Dyer. — Récital à deux pianos de Mmes Van Barentzen et Janine Weill : première audition à Paris de huit *Polonaises* à quatre mains de Schumann. — *L'Ecuyère aux Cerceaux,* de M. Jacques Larmanjat. — *Le Barbier de Séville* à l'Opéra. — Le Dixtuor à cordes.

A l'occasion du **Congrès de la Fédération Internationale des Concerts** qui, cette année, se tenait à Paris, l'Association Française d'Expansion et d'Echanges Artistiques organisa quelques séances de musique française qui ont dû laisser, j'imagine, d'excellents souvenirs dans l'esprit de nos hôtes.

La première, donnée dans les salons de la Direction Générale des Beaux-Arts (et qui sont l'ancienne demeure du roi Jérôme), comportait d'abord un hommage à Gabriel Fauré, dont le Quatuor Calvet (Mme Hélène Pignari-Salles au piano, MM. J. Calvet, J. Pascal et Paul Mas, pour les archets) joua, avec une rare perfection, le *Deuxième Quatuor*; puis M. Henry Expert, avec une « Chanterie » renouvelée et qui jamais ne parut mieux en train, donna des pièces de la Renaissance, du Jannequin, du Costeley, du Mauduit, du Claude Le Jeune, du Nicolas de la Grotte. Il est à souhaiter que cet exemple soit suivi : notre Renaissance n'est guère connue que des seuls spécialistes. Ces maîtres admirables, leur seul tort est d'avoir vu le jour sur le sol français, et nous ne montrons aucun zèle à répandre leurs œuvres, dont nous devrions cependant nous enorgueillir. Nous sommes ainsi : ce n'est

point seulement la Renaissance que nous ignorons, mais des époques encore moins lointaines, et il a fallu qu'une étrangère, amie de notre musique — **Mrs L. B. M. Dyer** — prît à sa charge une édition des œuvres de **François Couperin** pour que nous eussions un recueil digne de ce maître et pour que des concerts fussent organisés afin de commémorer le bicentenaire de sa mort. Ceux-ci ont eu lieu à l'église Saint-Gervais, naturellement, où M. Paul Brunold est titulaire des orgues jadis touchées par les Couperin, et où M. Paul Le Flem dirige l'association des Chanteurs fondée par Charles Bordes. On y entendit des motets et des pièces d'orgue, tandis qu'à un concert donné dans la salle de musique et les salons du Grand-Maître de l'Artillerie à l'Arsenal, on applaudit Mmes Humbert-Lavergne, Ancel-Guyonnet, Jeanne Zimmermann, MM. Yves Tinayre, Paul Brunold et Louis Ruyssen dans des œuvres profanes de Couperin. Il n'est qu'un regret à exprimer — encore n'est-il point à l'adresse de ceux qui prirent soin d'organiser ces fêtes — c'est qu'on n'en ait pas parlé davantage. Vraiment, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, les musiciens restent les parents pauvres, et le moindre poétereau trouve une audience que n'arrivent jamais à réunir les compositeurs d'un génie certain.

Mais revenons au Congrès et au deuxième des concerts organisés à son occasion. Il eut lieu à la salle de l'ancien Conservatoire, et avec le concours de l'orchestre de la Société, sous la baguette de son chef, M. Philippe Gaubert. Au programme, trois fragments du *Shylock* de Fauré (l'*Epithalame*, le *Nocturne*, le *Finale*), interprétés avec une perfection qui en fit valoir l'exquise finesse, les *Offrandes Oubliées*, de M. Olivier Messiaen, puis le *Concerto* pour piano et orchestre de M. Jacques Dupont — deux ouvrages applaudis aux Concerts Straram et qui méritaient pleinement l'honneur de représenter la jeune musique française. Les *Offrandes Oubliées* sont des pages symphoniques d'un ardent mysticisme et qui, depuis leur première audition en février 1931, n'ont rien perdu de leur puissant attrait. Le jeune compositeur (qui est le fils de Cécile Sauvage) s'y révèle musicien de race et l'un des meilleurs de sa génération. Quant au *Concerto* de M. Jacques Dupont, il est, lui aussi, fort habilement

écrit, et si l'inspiration en est plus inégale, aucune partie n'en est médiocre et jamais l'auteur (qui est un de nos meilleurs pianistes) n'y sacrifie la musique à la virtuosité.

Mais l'attrait capital de ce concert était dans les deux *Psaumes* de Lili Boulanger. Récemment, à propos de leur exécution à la salle Pleyel, je disais quels grands chefs-d'œuvre ils sont. Une nouvelle audition si rapprochée de la précédente n'a fait que confirmer l'impression laissée par celle-ci : il faut que ces *Psaumes* nous soient souvent donnés. Ils sont dignes de prendre place auprès du *Requiem* de Fauré et des ouvrages les plus célèbres de notre musique. Le génie de Lili Boulanger est un des plus purs dont puisse s'enorgueillir notre art. Dans l'admiration que nous lui devons, le sentiment de pitié pour le sort de l'enfant si prématurément enlevée n'a nulle part. Notre hommage est total et non point relatif : l'âge et le sort de Mozart, y songeons-nous devant l'éblouissement de ses œuvres maîtresses, si ce n'est pour les aimer davantage?

Ce concert, si réussi, se terminait pourtant sur une disparate : la cantate qui valut à Mlle Yvonne Desportes le Prix de Rome est, je l'accorde, d'une bonne élève et qui méritait sans doute les lauriers dont on la couronna. Mais le sujet, autant que la manière dont il fut traité (et qui est peut-être celle qui convenait à cette histoire si banale, si triviale), s'opposaient si brutalement aux *Psaumes* de Lili Boulanger qu'on en éprouvait cette sorte de gêne que l'on ressent devant une faute de goût. Ni l'orchestre, ni les interprètes (Mlle Mathieu, MM. de Trévi et Singher) n'y étaient pour rien, mais l'ordre du programme, ce qui prouve que les moindres choses ont leur importance. Ai-je dit que les chœurs russes A. Vlassof, Mme G. Frozier et M. J. Planel, avaient chanté les deux *Psaumes* dans un style parfait?

C'est au Cercle Interallié que l'Orchestre Symphonique de Paris, conduit par M. Pierre Monteux, donna un concert non moins intéressant et non moins réussi : la *Deuxième Symphonie* de Saint-Saëns, moins connue que la *Troisième* et qui mériterait pourtant d'être aussi célèbre, l'adorable suite de *Pelléas et Mélisande* de Fauré, les deux premiers *Nocturnes* de Debussy et la *Fête Polonaise* de Chabrier constituaient

l'hommage à nos grands morts. La seconde partie était consacrée à la jeunesse, et Mlle Germaine Tailleferre en faisait les honneurs avec l'*Ouverture* qui fut donnée en décembre et dont je vous ai dit alors la belle humeur et la solidité. Vinrent ensuite la *Symphonie en ré majeur* de M. Jean Rivier, qui, au bas du Faubourg Saint-Honoré tout comme en haut, parut l'un des meilleurs ouvrages de la jeune génération, et puis le *Finale* de M. Henri Barraud, qui aviva nos regrets de ne point connaître la *Symphonie* tout entière. Et tout cela fut dirigé de main de maître par M. Pierre Monteux. Vraiment nos hôtes ont été comblés... Et nous devons nous joindre à eux pour adresser des louanges sans réserves à M. Robert Brussel, discret organisateur de ces fêtes si utiles au rayonnement de notre musique française, et si joliment réussies.

§

Deux pianistes de grand talent, Mmes Aline Van Barentzen et Janine Weill — au cours d'un récital dont le programme intelligemment varié permit d'apprécier la rare perfection des interprètes — nous ont révélé huit **Polonaises** de Schumann, encore jamais jouées à Paris. L'autographe de Schumann dormait dans les collections de la Société des Amis de la Musique de Vienne, où il fut récemment découvert. D'après les dates indiquées par Schumann lui-même, cette œuvre fut écrite en août-septembre 1828. Elle n'est pas sans parenté avec certaines pièces du *Carnaval*, et notamment avec *Aveu*; mais elle n'a point (autant qu'une seule audition permet d'en juger) pareille valeur.

Les mêmes artistes ont donné la première audition d'une œuvre nouvelle de M. Jacques Larmanjat, *L'Ecuyère aux Cerceaux*, dont elles sont les dédicataires. Cette pièce, divisée en trois parties, est pleine de grâce et d'esprit. On a bissé le dernier morceau, et on l'eût volontiers réentendue tout entière. Elle est destinée certainement au plus brillant avenir. Le succès des interprètes a été aussi vif — et aussi mérité — que celui de l'auteur. Leur jeu à deux pianos, ou à quatre mains, réalise une perfection rarement atteinte.

§

J'étais à la salle du Conservatoire tandis que l'on jouait à l'Opéra *le Barbier de Séville*. On me dit que l'interprétation, qui réunit, sous la conduite du maestro Cordone, des artistes justement aimés du public, Mlles Fanny Heldy et Lapeyrette, MM. Ponzio, Villabella, Huberty et Pernet, est en tous points remarquable, et je le crois sans peine. Et on m'assure aussi que la scène tournante, inaugurée pour *L'Illustre Fregoña*, fait merveille avec les décors de MM. Martin et Mouveau.

§

Il y a quelques années, un luthier, Léo Sir, et un violoncelliste de talent, M. André Laurent, présentaient aux musiciens un « dixtuor à cordes », composé du quatuor actuel de l'orchestre et de six autres instruments intermédiaires : sursoprano, mezzo-soprano, contralto, ténor, baryton et sous-basse. Ces instruments ont été de nouveau entendus dans une séance donnée au Lycéum Club, par M. Francis Casadesus. L'ensemble est d'une sonorité merveilleusement pleine et l'orchestre s'enrichirait infiniment s'il annexait au quatuor le contralto et la sous-basse. Il faut souhaiter que les compositeurs s'intéressent aux efforts de M. André Laurent, dont les recherches ingénieuses, le désintéressement et la patience méritent le meilleur succès.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries : Néo-Parnasse. — Le Salon des Femmes Artistes Modernes : Maison de France. — Le XXIIIe Salon des Décorateurs : Grand-Palais.

Ce qui frappe tout d'abord, au **Salon des Tuileries,** c'est qu'il n'y a pas beaucoup de gros efforts. Cela ne veut pas dire que les peintres ne travaillent pas. Cela signifie que beaucoup d'entre eux se résignent au petit format, pour ne pas garder et pour longtemps, leurs grandes toiles roulées dans un coin de l'atelier. Cela tient aussi d'une conception du Salon, sinon nouvelle, mais récente et qui consiste à ne pas préparer le Salon, mais simplement quand on est touché par la feuille d'avis à décrocher ce qu'on a de meilleur et de

plus nouveau, dans son atelier, pour l'adresser au Salon. Les décorateurs qui ont voulu de grands panneaux décoratifs de leurs associés et amis peintres les ont obtenus. Il y a là un gros effort pictural, intéressant et malheureusement, il faut le croire, désintéressé, dont nous parlons dans cet article, et qui montre que la faculté décorative est toujours vivante chez nos peintres. D'ailleurs non seulement l'idée que les peintres se faisaient du Salon a changé, mais aussi le mode d'organisation des Salons. Autrefois un seul Salon, à peu près la seule chance annuelle de se produire et de notifier son évolution. A côté de ce Salon, une ou deux galeries particulières. Maintenant les galeries foisonnent. Il n'est guère de belles avenues qui en soient complètement déshéritées. Pour la plupart, les peintres du Salon des Tuileries, au surplus de leurs expositions personnelles ou de groupes, fréquentent au moins trois Salons : Indépendants, Salon d'Automne et Tuileries. L'opinion encouragerait plutôt cette dispersion avec cet argument principal qu'avec tant d'occasions de se manifester il est impossible qu'un artiste de talent demeure inconnu; mais il y a quelques inconvénients et le plus grave, c'est la présence successive à des Salons très rapprochés en date, des mêmes toiles qu'on n'est pas toujours certain de revoir, aussi souvent avec le même plaisir. Cette présentation fréquente des mêmes talbeaux est un résultat des habitudes de notre temps. On n'y peut rien. Les peintres qui se multiplient croient, à des expositions diverses, rencontrer des publics différents. C'est une illusion. Il n'y a qu'un public et peu nombreux. Les foules de vernissages trompent les peintres. Elles sont composées d'eux-mêmes, de leurs familles et de leurs amis, et de personnes qui viennent voir, non pas les tableaux, mais les peintres. Passé ce jour de gala, un Salon est un excellent endroit de calme et même de recueillement.

Il est pourtant des artistes de haute valeur et peu enclins aux désirs de gloriole, qui se contentent d'un seul Salon, auquel ils apportent l'appui efficace de leur présence. Ainsi que Signac et Luce aux Indépendants, Aman-Jean reste absolument fidèle au Salon des Tuileries qu'il a fondé, au moment où la Société Nationale, dont il était un solide pilier, traversa une phase d'hostilité contre les jeunes de talent. Son pan-

neau est toujours un des ornements les plus harmonieux du Salon des Tuileries. Cette année, se détachant sur un fond de toile paille claire, qui leur convient, voici, à côté d'une fête galante ombreuse ou crépusculaire où des Pierrots et des Colombines prennent relief dans un buisson de roses, des portraits. L'un d'une dame blonde en robe blanche d'une grâce insigne et, plus profond, un double portrait d'une jeune femme avec son fils d'un pénétrant accent de tendresse et de la plus véridique harmonie de lignes dans un sobre prestige coloré.

D'Albert Besnard, une souple et claire baigneuse sur fond d'autres baigneuses, toutes de lignes dispersées, avec son beau sens de la composition; aussi des portraits excellents, tous cherchés dans la vérité physionomique. Un Desvallières violent.

De Lucien Simon une petite Normande et une petite Bretonne, solides. De Prinet, de beaux résultats d'un voyage au Maroc, paysages, intérieurs et présentation, au clair soleil, d'une revue de soldats marocains. Karbowsky a longtemps montré surtout les plus délicats tableaux de fleurs dans des intérieurs gris de lin. Il peint maintenant des scènes mythologiques, d'un style très pur, d'un arrangement décoratif noble et neuf, de belle couleur tendre sans mollesse et robuste sans cris. Son *Bain de Diane*, Diane entourée de cent sveltes et jolies chasseresses, sa *Terrasse* d'où une belle jeune femme voit arriver vers elle les voiles immobilement harmonieuses des galères, nous offrent de très belle peinture. La *Guirlande* d'Henri Morisset présente un geste gracieux de jeune fille tenant à la main une guirlande de fleurs, vision archaïque sur une pensée amoureuse toujours actuelle. C'est d'une jolie allure décorative. L'église d'Herblay et son cadre de pelouse et d'arbres trouve en Maurice Chabas un interprète ému qui ajoute toujours à son paysage comme un rayon intérieur et pénétrant. Encore qu'Henri Duhem les ait souvent peintes, les belles maisons du Nord touchées d'un pâle soleil d'automne, serties de ramblers et de bégonias, il les présente toujours avec agrément. Il a aussi un étang hivernal, frissonnant dans une symphonie de blancheurs heureusement modulées. C'est dans la Creuse qu'Alfred Smith nous ramène. Il y trouve des creux

d'eau et de pierrailles moussues près de grands arbres touffus et dans une parfaite solitude bien évoquée. Au même pays, Marria Mavro cueille des impressions fougueuses de larges horizons. Sa notation met en place le tumulte des détails avec beaucoup d'art dont l'habileté semble primesautière. Deschmacker a d'excellents tableaux de nus, une baigneuse au bord de la mer en décor de petites dunes, très juste, nu d'un grand charme par la ligne et la carnation; d'autres nus parmi les arbres. L'an dernier, il n'hésitait pas à dénommer une de ses figures nues : Andromède. Voilà un artiste à classer parmi les très bons peintres. Il est volontaire, savant, et il sait voir.

Un des plus triomphants panneaux de l'exposition, si ce n'est tout à fait le plus heureux, c'est celui d'Adrienne Jouclard. La nouveauté de l'art d'Adrienne Jouclard se compose de son amour du moderne et de son effort, de sa fidélité à la nature avec sa science profonde du dessin qu'elle pratique solide comme sculpturalement et mobile jusqu'à l'instantané, effet du don et de l'inlassable patience. Son grand tableau de la *Course de Haies*, tout frémissant du bond des chevaux sous la touffe de couleur des jockeys est d'une réussite absolue. Sa place semble indiquée au Musée du Luxembourg. Elle a d'autres études de chevaux et une petite étude peinte de boxeurs d'un travail méticuleux et composé selon sa manière qui est une des meilleures.

René Karbows trouve dans l'immédiate banlieue de Paris, à Chatou, des pelouses d'ombre et de silence et comme des arrangements à la Watteau de grands arbres et de pommiers en fleurs. Allan Osterlind, un de nos plus solides vétérans, imprègne de charme une aquarelle, l'*Olivier de Renoir*, spacieuse et claire de soleil du Midi. Ladureau montre des étangs de banlieue, des fourrés de bois éclaircis par la hache, des bûcherons au repos, avec une rare probité. Ce sont des arbres étêtés, tordant sous le ciel d'hiver des moignons douloureux, que décrit fortement Toledo Piza. Jacques Denier a une toile charmante : une impression de jeune femme en robe jaune, près d'une fenêtre ouverte, encadrant une jolie perspective calme de paysage d'Ile-de-France, d'un joli vérisme touché de poésie discrète. Le Molt affine une svelte baigneuse. Le divan de Brianchon est une toile bien faite. La femme à

la fenêtre de Poncelet, robe jaune et grands effets simples de verdure dans l'ambiance est un tableau bien réalisé. Georges Darel, dans une spacieuse et claire nature-morte, réunit sous une ample lumière un torse antique, la transcription d'une gravure en couleurs de Dunoyer de Segonzac, des livres, des pipes, avec une abondance heureuse. Le Wino, avec la lumière transparente et bleuâtre qu'il s'est créée pour en imprégner des Arcadies où coule le Lignon, décrit le bond agile d'une baigneuse sautant dans l'eau à la joie d'autres baigneuses nues ou mi-nues. Le corps de jeune femme qui traverse les airs est d'un charmant modelé.

§

Flandrin est un classique. Quand on le traitait jadis de fauve, c'est qu'on ne se rendait pas compte que le fauvisme c'était un classicisme. Les danseuses de Flandrin se sont toujours imposées par leur sculpturalité, comme ses cavaliers près des souces où de belles filles leur tendent des coupes d'Hippocrène. Personne ne note comme lui les lignes nobles du paysage romain. Sa toile principale de cette année c'est un *Homère* chez les bergers, un Homère entouré d'enfants dont l'un porte un de ces bérets rouges, chers à Flandrin, et qui mettent dans ses toiles cet accent de vigueur qui chauffe son harmonie. Cet Homère est moins classique qu'à l'habitude, par conséquent moins Flandrin. Mais ce n'est sans doute là qu'une esquisse.

Othon Friesz semble plus satisfait de ses nus que de ses paysages. Ce sont pourtant les paysages qui frappent davantage dans son exposition par la noblesse forte des lignes et la vive compréhension qu'elles décèlent de ce paysage brûlé des Alpilles, qui serait chauve sans le vert de quelques arbousiers, les toits rouges des hameaux et la mince crête de chênes échappée aux incendies de forêt. Son grand nu est d'ailleurs de belle ligne, et sa réunion de baigneuses savamment et fortement équilibrée.

Les émules et contemporains de Flandrin et de Friesz, Guérin, Vlaminck, Valadon, comme les grands post-impressionnistes Valtat, Bonnard, Vuillard, d'Espagnat sont absents. Mais nous trouvons un maître d'un métier à la fois classique

et cézannien : Paul-Emile Colin, avec d'éclatantes évocations d'Espagne.

Villard, à côté d'une nature-morte maintenue dans les demi-teintes, montre un aspect hivernal et désolé du chemin de fer de ceinture. Entre autres aimables toiles, Mlle de Bourgade montre une rue de petit village corse, traversée par une jeune femme, d'un joli dessin, avec, sur les murs lézardés et ruineux, une profusion de nuances lumineuses jolies comme des fleurs sauvages apportées par le vent. Michel Colle est un bon interprète du printemps lorrain. Kars, à côté de portraits d'une spécialité ethnique bien observée, montre un nu de femme qui est un des nus très solidement peints de ce Salon. Sypiorski a un portrait de jeune femme, précis, méticuleux, construit avec puissance et aussi un nu blond de femme, à carnation claire, créé avec une science certaine, dirigée par une sûre entente de la plastique. C'est un artiste indifférent à toute mode courante, une sorte de primitif savant et très cultivé. Les paysages de Provence de Magdeleine Dayot gagnent en force, en souplesse, en vérité, en heureuse synthèse de vision générale, surtout en mouvement.

Quoique jeune, Roland Oudot, plus tout à fait un tout jeune artistes, est remarquable par une faculté imaginative qui l'indique pour des décorations murales non figées, familières et expressives. Sa *Toilette de Vénus* est d'une très intéressante arabesque. André Tzanck, à côté de bons portraits, montre de larges et silencieux paysages du Dauphiné. Charles Blanc, qui a le don des ensembles, se borne cette année à des portraits souples et d'apparition très diverse de caractères bien accusés. La nature-morte de Francis Gruber (des poissons), magistrale étude de gris roses et nacrés, s'entoure de fantaisies imaginatives où la verve du jeune peintre alliée à sa puissance de dessin crée des phantasmes viables. Gruber est de race lorraine, de la patrie de Callot. Quelvée, même dans la stricte interprétation d'une fantasia ou dans l'effigie d'une belle Mauresque demeure lyrique. Le nom d'un jeune peintre, Moussia Toulman, est à retenir pour un portrait de Rappoport, d'une grande justesse à traduire une impression de détente méditative, pour un joli portrait de jeune femme et un riant tableau de fleurs. Hambourg a deux nus de femmes,

juxtaposés, d'un solide dessin. Juliette Deshayes peint le vieux Paris à ruelles étroites et le large décor des quais, avec une ingénieuse sensibilité. Mme Delgobe-Deniker nous montre un bon tableau : le *Repos*. Mme Béatrice Carebul, dont l'émotion de paysagiste est toujours pénétrante et souvent communicative nous amène au lac de Côme et à Athènes, près des Propylées et du Parthénon. Mme Chantal-Quenneville montre un portrait d'un art frais et sensible.

Le modernisme de Berjole est toujours attrayant et spirituel. Voici une jolie boulangère ébouriffée, rieuse; on sent que du seuil de sa porte elle conduit un orchestre de caquets. Des voyageurs du métro dans l'atmosphère trop claire et cendreuse à la fois. Des bords de Seine de Mme Clech-Legarçon, l'aimable et personnel paysage de la *Maison Jaune*, de Mlle Jeannette Carrier. De Kamir, un bon portrait d'Armand Dayot dans sa svelte élasticité. Portraits d'Alsaciens de Stoskoff d'un art primitivisant, analogue aussi à celui des portraits alsaciens de Henner. De la vie par le modelé. Un de ces portraits rappelle le souvenir du grand romancier épique et familier de la Lorraine et de l'Alsace, Erckmann. L'auteur l'a dénommé *l'Ami Fritz*. De Jeanne Baraduc, un bien joli profil de femme dans un jardin. Anders Osterlind, un beau paysage un peu concentré vu par la baie d'une fenêtre ouverte. Les *Sablettes* d'André Lhote, bon paysage qui s'avive de silhouettes de marins attablés près de filles, vraisemblablement brillantes. René Durey, Kaiser, Emile Arnold, de Saint-Jean exposent de vigoureux paysages. Léon Parent des paysages urbains, sévères un peu mais distingués. Parmi l'envoi de J.-E. Blanche, qui a un bon portrait d'Anglaise, anguleux et fin, une plage à architectures de casino bien comprise. D'Esther Dumas, une nature-morte, tenue à dessein dans des tonalités très foncées d'une grande impression d'intimité, et toute une efflorescence de soleil matériel sur le port de Collioures. Jean Peské dessine et modèle en grand visionnaire réaliste les arbres de la forêt de Fontainebleau. Raoul Carré alterne de peindre les chauds paysages solides de la Corse et de faire vibrer sur les montagnes de Savoie de blanches et transparentes atmosphères. Perrichon, grand graveur est un peintre très délicat dans la li-

gnée de Corot. Un jeune Japonais, Ogui, voit avec ampleur et finesse le paysage du Morin. Romanet a un sens large et noble du paysage lorrain. Pierret suscite les rochers du littoral breton avec vigueur et nuance. Ondine Vlach a une marine intéressante, Hogg des points d'Algérie. Thorndyke est un solide vétéran de l'impressionnisme. Une jeune artiste, Christiane Oliveda, crée, dans une note très colorée, de belles apparitions de paysages et de visages. Roger Schardner est un remarquable peintre de nus et un très sensible paysagiste. Il y a infiniment de grâce légère et de sens vraiment poétique dans les Luxembourgs de Marie Droppe. Henriette Gröll évoque avec puissance le paysage du Dauphiné, Vivès-Apy les quais de Marseille, Anet et Caspar Jordan des aspects de Juan-les-Pins. Marcel Bach la vallée du Lot, Mme Pascalis des ciels gris noir sillonnés d'avions, Chabaud, Seyssaud, différemment mais toujours avec force, le paysage de Provence, Zina Gauthier le Luxembourg, Sarfati les arbres d'Antibes, Valdo Barbey un point du littoral d'Italie, égayé de pêcheurs d'un caractère véridique. Citons Laboulay, savant et fin, Antral, Corbellini avec un joli nu à un bain bleu, Planson, savant et riant, Gluckmann, remarquable peintre de nus, Harlette Gregh, Suzanne Lalique avec de jolies notations, gracieuses et bien féminines, Claude Escholier, avec un nu très bien formulé et le pittoresque aspect d'une partie de rugby. Harboë, Gerbaud, très solides, Burkhalter, Venet; de belles pages, paysages de port et nu de Gernez.

§

La petite équipe de sculpteurs du Salon des Tuileries se groupe autour de Despiau, dont le buste de cette année égale en haute qualité les beaux portraits qu'il a abondamment produits. Autre beau buste de Wlerick, d'une grande puissance de vérité émotive, de bons bustes d'Henri Arnold. Abbal formule un remarquable Bourdelle d'une vérité familière et s'amuse à modeler puissamment des crapauds. Cornet a un très bon masque en ciment, Schwartz un bon portrait de sa femme violoncelliste, Vlach, Vuerchoz, Longuet, de bons bustes. Les animaliers sont intéressants, surtout Berthe Martinie, avec un buffle fonçant avec une suprême

vigueur, et une biche, semblant humer l'air dans la forêt, d'une très intéressante agilité. Un bas-relief de Mlle Grussewska présente avec style deux chevaux cabrés qui s'affrontent.

La grande sculpture est assez faible, sauf une jolie figure de Léon Droncker, *Femme à l'enfant*, une statue de Pommier, de bon style, une de Belmondo, gracieuse. Apartis sculpte un bon nu de jeune homme à jolie figure. Mais pourquoi l'appelle-t-il *Prométhée*? Une *Vénus* de Drivier rappelle avec médiocrité l'art antique. Le souvenir de Pompon et celui de Jane Poupelet est parcimonieusement évoqué.

A la gravure, un maître, Jacques Beltrand, un homme d'esprit, Laboureur, un jeune de talent, Marcel Jallot, avec des bois très modernistes et très pittoresques.

§

L'Exposition des Femmes artistes modernes. — Une sélection de très bonne tenue, que réunit tous les ans Mme Camar-Zoegger. Les toiles de l'organisatrice offrent toujours un aimable intérêt coloré. On trouve là d'importants envois d'Angèle Delassale, dont le sentiment du paysage parisien est toujours attrayant, des portraits pénétrants de Mme Bosnanska, le *Briand* vieilli très scruté et rendu avec détail par Emilie Charmy, un paysage breton de Magdeleine Dayot, un beau portrait de jeune fille d'Henriette Gröll, des fleurs de Marthe Lebasque, très jolies, une belle eau-forte (portrait) d'Hélène Marre, des fleurs de Val, des natures-mortes de Madeleine Sougez et des paysages largement vus traduits avec une grâce robuste de Madeleine Vaury, d'une finesse de vision exceptionnelle. Louise Hervieu montre trois beaux dessins de forte impression. Parmi les sculpteurs, Anna Bass, avec une délicieuse petite *Source*, de la grâce la plus pure et la plus vraie, et sa *Jeune fille à l'offrande*, rêve grec réalisé dans un sentiment tout moderne et très pénétrant.

§

Les Artistes Décorateurs. — L'effort pictural provoqué par les artistes décorateurs est considérable. Ils ont de larges murs pour encadrer vastes fresques et grandes toiles marou-

flées. La pierre blanche de ces parois sertit bien les harmonies. C'est à des bons peintres qu'on s'est adressé. Les peintres se sont surpassés. Henri-Deziré n'a certes rien donné de mieux que cet *Hallali* encastré dans la simplicité décorative du buffet. Une belle matinée d'automne frileux, un fond d'arbres effeuillés : parmi leur claire-voie, l'arrivée des cavaliers et des amazones. Des casaques rouges rehaussent l'harmonie grise. Le cerf est debout (belle étude animalière), cerné par la meute bruissante. L'accent est dramatique dans la simplicité de la composition. Au-dessus du bar de ce buffet, Robert Bonfils a déployé une ligne amusante de figurants 1830. Notons en passant que ce buffet, avec sa décoration simple qui admet encore, autour de ses guéridons, des chaises paille et nickel, est fort bien agencé. A sa porte d'entrée, d'un côté une vitrine de verreries transparentes; de l'autre côté, une vitrine de reliures avec des rouges et des roses vifs, rehaussés naturellement d'or : décoration d'un luxe sobre, mais ingénieux, dont l'honneur revient à M. Selmersheim.

Lotiron montre une série de moissons d'un bon mouvement calme dans le rythme de ses moissonneurs.

La fresque d'Alfred Lombard est pleine de détails intéressants, et l'esprit ornemental en est fort curieux. Mais, si l'on comprend bien les partis pris archaïques de cette grande page murale, on ne s'explique pas pourquoi l'artiste a voulu lui donner les usures et les écaillures d'une vieille fresque récemment découverte et débarrassée du badigeon qui l'encrassait. Mais, si ce soin est oiseux, cela ne prive pas la fresque d'être intéressante dans la noblesse de ses lignes.

Girieud juxtapose deux fresques. Assis à côté l'un de l'autre, Daphnis et Chloé. Latéralement, Philémon et Baucis. Le souci de l'équilibre de la composition, qui exigeait, pour Philémon et Baucis, une sereine majesté, a décidé Girieud à revêtir Daphnis et Chloé d'une gravité un peu immobile. Mais le sévère paysage grec qui les entoure est bien harmonieux.

D'Espagnat, dans ses tons doux de peinture à l'essence, anime un radieux paysage de Dordogne des jeux dl'une grande fillette et d'un garçonnet svelte, rieur, bruyant, heu-

reux, tous deux, de leur jeunesse et de la beauté de l'heure.

De Zarraga, un gros effort, comme tous les siens conscient, médité, ordonné. Une mer immobile, décorative, rubans bleus et filets blancs; au centre de ses vagues de beaux corps nus d'hommes et de femmes. Du ciel pendent des instruments de navigation. Les nus sont très beaux, modelés sculpturalement. Y a-t-il un autre sujet que la mobilité sans cesse recommençante de la mer? Je ne pense pas. Mais une belle page ornementale se suffit à elle-même.

Rovinsky, un peintre russe, fixé en France, est un amoureux de la vieille Espagne, à laquelle il a consacré, sur les gens et les architectures, un livre considérable et très curieux. Il nous montre, sur panneau de laque, ingénieusement décoré, une nombreuse procession en route vers une Tolède bien silhouettée. Mayodon montre deux esquisses en camaïeu de groupes de centaures à réaliser en céramique dans un beau hall de Jallot, meublier d'infiniment de goût.

Tapisseries. — Lucien Rollin isole de ses stands le dernier carton d'André Mare, conçu pour un dossier de chaise, un centaure galopant dans un paysage, de très noble style. Les Gobelins présentent la tapisserie à quatre panneaux de Jaulmes sur les fleuves de France, bien ornementaux et du luxe décoratif le plus fleuri autour des silhouettes élégantes de ses déesses. Il n'y a guère de sculpture : un petit Guénot de grâce facile; de l'animalier Lemar, de vifs et spirituels dessins.

On a reproché à Dufrène, après quarante ans de labeur sans aucune faute de goût, de se rapprocher de l'armoire normande. Mais Dufrène, à côté d'objets précieux, veut créer des meubles usuels de bon style simple, et il y réussit. Follot demeure plus orné, toujours avec goût. Printz est un remarquable harmoniste. Jamais la mode, même en sa furie de nickel, n'a dérangé son louable souci d'orchestration de colorations claires sur des lignes élégantes. Si Edgar Poe ressuscitait milliardaire, c'est à Printz qu'il demanderait la décoration de son studio, sur lequel il écrirait un article parallèle au *cottage Landor* et au *domaine d'Arnheim*. Jallot est aussi, depuis de longues années qu'il œuvre, un meublier épris de belle matière et

de sobre ordonnance. Son bahut de cette année est un chef-d'œuvre du genre. Les studios de Rollin arborent d'harmonieux jeux de bois sombres. Kohlmann, pour le Louvre, instaure une chambre blanche rehaussée de petites scènes bleues d'un joli effet. Louis Sue montre une chambre blanche pour hôtel au Maroc du goût le plus pur et le plus approprié à la destination.

Verriers. — D'abord Lalique, le grand poète du verre. Une paroi d'ensemble, guéridon uni, glace, un contact de transparence avec la mer. Quatre panneaux, exemple d'une décoration où le verre remplace la boiserie, séries de bouquets et de groupes de poules picorantes.

Marinot, avec de beaux, solides et sculpturaux flacons blancs teintés de gris. Decorchement, avec de solides pâtes de verre rehaussées de noblesse de formes. Véronèse a des lustres fort ingénieux.

Céramistes. Jacques Lenoble, simple comme son père. Jean Bernard, ingénieux. Guidette Carbonell a une vitrine très amusante, grand vase à panse bien dessinée, animaux légers d'un style de chanson populaire à la fois et de conte oriental. Maryvonne Méneut joue la difficulté. C'est merveille que des pièces aussi compliquées que sa cloche d'Ys, entourée de sirènes, arrive à la réalisation en matière. Trop de détails nuisent à la réelle impression d'art. Soudbinine a d'aimables statuettes de grès et Edelmann de belles esquisses de feuilles de paravent.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Exposition Chassériau au Musée de l'Orangerie. — Exposition de peinture chinoise au Musée du Jeu de Paume. — L'Exposition du Décor de la vie sous la IIIe République, de 1870 à 1900, au Musée des Arts Décoratifs. — Exposition de dessins et de gravures à l'Ecole des Beaux-Arts. — Exposition des gravures de Dürer et de Rembrandt, de la collection Dutuit, au Petit-Palais. — Exposition de la Société des graveurs au burin à la Bibliothèque Nationale. — Exposition Goncourt à la *Gazette des Beaux-Arts*. — Exposition de dessins au Musée Condé, à Chantilly.

Un magnifique et légitime hommage — auquel préluda une éloquente conférence de M. Paul Jamot, conservateur adjoint de la peinture au Louvre — est rendu en ce moment (1), dans

(1) Ouverte le 12 mai, l'exposition fermera en juin.

les salles du **Musée de l'Orangerie,** au grand et malheureux artiste qui, s'il n'eût été enlevé à l'âge de trente-sept ans, eût sans doute balancé la gloire de Delacroix et monté au faîte qu'Ingres lui avait prédit: Théodore Chassériau. A diverses reprises, depuis quelques années, des expositions partielles avaient bien fait connaître au public certaines œuvres de ce peintre exquis; mais c'est la première fois qu'on réunit l'ensemble de sa production et qu'on peut juger de la grandeur et de la richesse de l'œuvre, encore trop méconnue, de celui dont Théophile Gautier déclarait, au lendemain de sa mort, qu' « il était depuis longtemps un maître ». Opprimé entre les deux grands noms d'Ingres et de Delacroix, comme l'observe M. J.-L. Vaudoyer dans la belle préface qu'il a écrite pour le catalogue de cette exposition, disparu prématurément, poursuivi par delà la tombe par la malchance qui s'acharna sur la principale et la plus belle de ses créations, Chassériau avait bien droit, enfin, à cette réparation tardive, et il faut remercier M. Verne, directeur des Musées nationaux, et M. Guiffrey, conservateur de la peinture au Louvre, de nous offrir ce régal et de donner cette joie à celui qui a consacré sa vie, avec tant de dévouement et de générosité, à servir la mémoire de celui dont il porte le nom : le baron Arthur Chassériau.

Toutes les peintures de l'artiste qui pouvaient être déplacées, avec la presque totalité de ses aquarelles et dessins et toutes ses gravures, sont ici, prêtés par le Louvre, le Musée de Versailles, Malmaison, le Musée Gustave-Moreau, le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, le Musée Carnavalet, plusieurs musées de province et des collectionneurs. Il faut y ajouter par la pensée les grandes décorations murales d'églises de Paris (Saint-Roch, Saint-Merri, Saint-Philippe-du-Roule, impossibles à déplacer), mais les esquisses de deux d'entre elles, un *Christ au jardin des Oliviers*, conservé à Saint-Jean-d'Angély, et *La Défense des Gaules* du Musée de Clermont-Ferrand, sont à l'Orangerie (2).

(2) On trouvera dans le somptueux ouvrage dû à la plume du regretté Léonce Bénédite et publié par les soins du baron Chassériau et de M. André Dézarrois : *Théodore Chassériau, sa vie et son œuvre* (Paris, éd. Braun, 1932, 2 vol. in-4°), les reproductions des quelques morceaux qui manquent à l'Orangerie et de l'œuvre entier de Chassériau.

On s'émerveillera tout d'abord devant les fragments, péniblement sauvés du désastre où sombra, par la criminelle insoucience des pouvoirs publics et de ceux qui auraient pu s'intéresser au sauvetage de ces fresques (3), de la décoration murale de la Cour des Comptes: une *Océanide couchée,* la frise des *Vendangeurs,* la belle figure du *Silence,* et les grandes compositions *La Paix* et *Le Commerce rapprochant les peuples,* chefs-d'œuvre de grandeur, de noblesse, de somptuosité discrète dans le coloris, où s'affirmait le génie d'un jeune homme de vingt-deux ans qui, mêlant la beauté antique à la saveur d'éléments orientaux, éclairait, suivant l'expression d'Ary Renan, « d'une aurore caressante les horizons nouveaux de la peinture française », et ouvrait la voie où allait s'engager Puvis de Chavannes.

On admirera ensuite les portraits, d'une science déjà si sûre, où, dès l'âge de seize ans, il se représentait lui-même (en attendant une autre effigie, trois ans plus tard, en costume d'atelier), puis sa mère, son frère, sa sœur aînée Adèle (le plus beau portrait français du XIXe siècle, estimait Degas), qui, exposés tous quatre au Salon de 1836, lui valaient d'emblée une 3e médaille; en 1840, pendant un séjour à Rome, la grave et ardente figure du jeune Père Lacordaire; puis l'effigie si charmante de ses *Deux sœurs* et celles de *Mlle Cabarrus* et de *La Comtesse de La Tour-Maubourg,* et nombre de merveilleux crayons où le disciple d'Ingres égale et même surpasse son maître : *Mme Eugène Piot, Alexis de Tocqueville, Ernest Chassériau,* l'*Amiral Duperré,* le *Général baron de Marbot,* le *Baron de Meneval, Lamartine,* etc., et surtout cette *Alice Ozy* qui remplit pendant deux années la vie sentimentale de Chassériau et dont il a transposé dans tant de tableaux, notamment dans la *Baigneuse endormie* du Musée d'Avignon, la grâce et la parfaite beauté; enfin, cette *Princesse Marie Cantacuzène,* à laquelle l'attachèrent des liens de profonde et noble amitié et qui, après avoir posé certaines figures de ses œuvres reli-

(3) Nous avons ici même (*Mercure,* 1er janvier 1930, pp. 290 à 292) conté en détail cette navrante histoire. Heureusement, avant que le désastre fût irrémédiable, M. Arthur Chassériau avait pris soin de faire exécuter de grandes photographies de toutes les peintures; grâce à ces belles épreuves, exposées dans le vestibule de l'Orangerie, en complément des cinq fragments originaux apportés du Louvre, on poura avoir quelque idée de ce qu'était ce magnifique ensemble.

gieuses (par exemple, celle de la Vierge dans le petit tableau de l'*Adoration des Mages*), inspira également Puvis de Chavannes, dont elle devait devenir la femme.

Viennent enfin les compositions religieuses ou historiques, dues à des commandes officielles, et avec lesquelles, avec une magnifique ardeur au travail qui semble comme dictée par un pressentiment de sa fin prématurée, il fait alterner les portraits que nous avons déjà vus, les tableaux de chevalet, voire les gravures. Entre ces diverses œuvres, il faut tirer hors de pair l'exquise *Vénus anadyomène* et la *Suzanne au bain* du Salon de 1839, où apparaît pour la première fois ce type féminin dans lequel, à vingt ans, ce voluptueux et cet intellectuel va incarner son idéal: femme aux formes élancées, à la grâce nonchalante, au visage éclairé de grands yeux et empreint d'une douce mélancolie, qui est si bien l'image de son rêve que, sans le vouloir, il imprègne de sa poésie les physionomies féminines prises dans la réalité. L'*Esther se parant* en est, avec les *Troyennes*, l'exemple le plus typique, et le même charme subtil émane de ces autres créations: *Andromède, Sapho, Apollon et Daphné, Desdémone,* si amoureusement caressées dans leur facture précieuse, ainsi que de l'admirable suite d'eaux-fortes inspirées par *Othello* et de cette *Mort de Cléopâtre* refusée au Salon de 1845 et que l'artiste détruisit par dépit, « la composition la plus simple, la plus grande, la plus antique qu'on puisse rêver », avait écrit Théophile Gautier dans la *Presse*, et dont une eau-forte par Chassériau (exposée ici dans une vitrine) nous donne une idée, avec un fragment montrant la tête de la suivante de la reine. Il pare d'une semblable poésie les scènes intimes observées dans son voyage en Algérie en 1846: *Femme sortant du bain, Femme arabe se parant, Juives berçant un enfant,* et cet *Intérieur de harem,* sa dernière toile, inachevée, où sont condensées toutes ses qualités de peintre et de rêveur. Vis-à-vis de ces notations de vie réelle, la grande composition du *Tepidarium,* malgré tous ses mérites, paraît bien artificielle. On lui préfère également les tableaux, d'une facture si brillante, inspirés par l'Orient: *Cavaliers arabes à la fontaine, Arabes enlevant leurs morts après le combat, Chefs arabes se défiant, Marché arabe,* et le grand portrait équestre du

Khalifat Ali ben Hamet, pacha de Constantine. Enfin, les nombreuses notations, à l'aquarelle ou au crayon, prises au cours du voyage en Algérie — femmes arabes, chevaux, etc. — les croquis de toute sorte en vue des portraits ou des compositions que nous avons mentionnés, réserveront aux visiteurs de l'Orangerie des plaisirs non moins délicats.

Mais il faut terminer cette promenade sur une vision de beauté qui, avec les fresques de la Cour des Comptes et l'*Esther*, compte parmi les plus purs chefs-d'œuvre de Chassériau : l'adorable *Baigneuse endormie* du Salon de 1850, aujourd'hui au Musée d'Avignon, un des plus beaux nus de tous les temps, dans lequel, suivant l'expression de M. Louis Gillet (4), « la peinture française a eu son Giorgione », où Chassériau « a retrouvé cette pureté de la vie physique, ce naturel qui rend la sensualité innocente et la chair aussi chaste que la source ou la fleur ». Cette délicieuse figure marque l'accomplissement parfait du programme que s'était tracé Chassériau: « Il faut trouver la poésie dans le réel..., rendre ce que l'on a dans l'âme d'une façon visible, vraie et fine, voir dans les têtes, en les copiant, la beauté éternelle, et choisir la minute heureuse. »

§

Le **Musée du Jeu de Paume** a ouvert en même temps (5) une exposition de peintures chinoises anciennes et modernes qui sera vivement appréciée des connaisseurs et même des simples amoureux d'art, qu'elle initiera à cet art raffiné ou dont elle enrichira les connaissances déjà acquises. Organisée sur l'initiative de M. André Dézarrois, conservateur du musée, par une commission universitaire franco-chinoise ayant à sa tête M. Liou Ho et M. Ju Péon, artiste peintre, professeur à l'Université de Nankin, auxquels se sont joints, pour l'organisation de la section ancienne, M. G. Salles, conservateur du département oriental du Musée du Louvre, et M. René Grousset, conservateur du Musée Cernuschi, elle réunit, grâce au concours du Louvre, du Musée Guimet et de plusieurs col-

(4) *Visites aux musées de province : Avignon* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1931).

(5) Du 8 mai à fin juin.

lectionneurs qui ont généreusement suppléé à l'absence forcée des œuvres qu'on ne pouvait, en ces temps troublés, faire venir d'Extrême-Orient, plus de soixante-dix pièces anciennes très précieuses, fresques ou peintures sur soie ou papier allant de l'époque des Han (206 avant J.-C. à 220 de notre ère) à l'époque des Ming (1368-1644). Les pages d'introduction du catalogue consacrées à marquer les différents caractères de ces périodes successives de la peinture chinoise aideront à mieux comprendre ces productions. Entre ces œuvres parfois hermétiques, où la grandeur du style s'allie au raffinement du dessin ou de la couleur, on admirera particulièrement les grandes figures d'ascètes ou de boddhisattvas que montrent les fresques de la collection Loo, les peintures bouddhiques, pour la plupart des IXe et Xe siècles, rapportées de Touen Houang par M. Pelliot et qui sont conservées au Louvre, la *Scène d'orgie* (époque Tang, VIIe-Xe siècles), les *Chevaux au vert*, signés Tzu-ang (XIIIe *siècle*), le *Cavalier suivi de ses serviteurs* et le *Cavalier tartare*, de la même époque, appartenant tous quatre à M. Stoclet, de Bruxelles; la *Halte de cavaliers tartares* (époque Yuan), le *Portrait d'un prêtre* (même époque), de la collection Henri Rivière; d'autres portraits des collections Mallon et Lecerf; puis les poétiques scènes de nature *Daim et faon* (coll. de Mrs. Cole Porter), *Oiseaux sous un arbre* (coll. de Mme Langweil), les *Oies blanches* de la collection Culty, les *Lotus et canards* des collections Vever et Valdo Barbey, les *Poissons* de la collection Loo, etc., tous de l'époque Ming; puis, au XVIIIe siècle, l'album où un jésuite, le P. Castiglione(qui a peint également, en les signant de son nom chinois Lang Che Ming, *Deux chevaux sous un arbre*), a donné le portrait et retracé les conquêtes de l'empereur K'ien Long, enfin une série d'estampes décoratives en couleurs du début du XIXe siècle, motifs de fleurs et de feuillages d'un goût exquis. Un immense paravent en laque noir et or de l'époque K'ang hi (1712), des statuettes de chevaux provenant de sépultures et un *Eléphant* de bronze du IIIe siècle avant notre ère (coll. Camondo), complètent cet ensemble d'œuvres anciennes.

La collection des peintures contemporaines, au nombre de

(6) Lequel a donné dans le numéro de mai de la *Revue de l'Art* une étude d'ensemble sur cette exposition.

180, traitées dans le style traditionnel ancien: lavis sur papier, et présentées comme les kakémonos japonais — est des plus séduisantes. Elle se compose, pour la plupart, de vues de nature, d'études d'arbres et d'animaux, exécutées avec un raffinement dans la composition, une virtuosité dans l'exécution qui sont un régal pour l'œil. On remarquera surtout le tableau, d'un dessin si pur, où Ju Datsan s'est représenté avec son fils Ju Péon; les compositions pleines de naturel et de vie de ce dernier, les œuvres de Nin Pé Nié (*Les neuf vieillards* et *Branche de bambou*), l'*Orchis* de M. Tsin Hen Y, le *Bambou et le petit oiseau* de M. Tchen Choujen, et les nombreux envois de M. Tzibésch, un des plus puissants et des plus originaux artistes chinois actuels, à la fois poète, peintre et graveur, auteur de vues de nature et d'animaux (*Pies, Crabes, Crevettes, Grenouille, Ecureuil*) de la plus saisissante vérité.

§

L'exposition du « Décor de la vie sous la IIIe République, de 1870 à 1900 », que le **Musée des Arts décoratifs** a ouverte le 27 avril (7), est la suite logique des amusantes leçons de choses que furent précédemment les expositions du Décor de la vie à l'époque romantique et sous le Second Empire, et son succès n'est pas moins vif, justifié par l'abondance, l'heureux choix — si difficile à exercer entre tant et tant de pièces qui s'offraient aux organisateurs — et le piquant de la documentation, par le goût enfin de la présentation, habituel à la direction du musée. Plaisir mêlé d'attendrissement chez les uns, qui furent les témoins de cette période et retrouvent là les œuvres d'art et les bibelots qu'ils virent éclore; étonnement narquois chez les autres, qui, venus plus tard, ont connu d'autres modes et d'autres élégances; moqueries des jeunes femmes devant ces toilettes d'un autre âge, si différentes des leurs, promises pourtant, elles aussi, dans l'avenir, au même succès de ridicule, — tout cela crée autour de ces deux mille objets sortis des limbes du passé et revenus à la vie pour deux mois, une atmosphère de mélancolie et de gaieté qui rend cette exposition aussi attrayante qu'instructive. En parcourant ces salles

(7) Pour durer jusqu'au 14 juillet.

tendues des étoffes brochées de l'époque, où l'on a groupé dans leur succession chronologique les meubles, les bibelots, les toiles qui eurent tour à tour la faveur du public, on a sous les yeux le tableau exact de l'évolution des arts appliqués et de la mode durant les trente années qui précédèrent l'Exposition de 1900, depuis les mobiliers somptueux hérités du mauvais goût du Second Empire, jusqu'aux tentatives de renouvellement de ce qu'on appela le « modern style » et l' « art nouveau ».

Dès l'entrée, le décor de treillages verts, les palmiers et les caoutchoucs dans leurs cache-pots, les nymphes de bronze servant de lampadaires à gaz, les fauteuils d'osier doré et capitonné rappellent, comme on l'a dit, la serre du *Monde où l'on s'ennuie* dont on fêtait récemment le cinquantenaire. En parcourant ensuite l'enfilade des salles de gauche, l'illusion s'accentue. Voici les actrices (Sarah Bernhardt, Sophie Croizette et autres), les dames du monde et leur progéniture portraicturées par les peintres à la mode: Bonnat, Cabanel, Carolus Duran, Bouguereau, Jules Lefebvre, Flameng, Roybet, Madrazo, Machard, Wencker, effigies d'apparat dans d'énormes cadres d'or qui s'harmonisent bien avec ces lourds meubles cossus, surchargés d'ornements, ces meubles à bijoux en ébène ornés de bronzes et d'émaux, cette cheminée monumentale en bois sculpté, ces lustres à pendeloques de cristal, ces sièges capitonnés au dossier surmonté parfois d'ornements de verre, ces fauteuils-crapauds en soie brodée et peluche d'un galbe et d'une ornementation inénarrables, ces robes de soirée dont on verra plus loin une étonnante collection. Cependant, çà et là, au milieu de cet amas de pièces prétentieuses et de ces portraits somptueux, on rencontre des choses discrètes et charmantes: l'*Atelier de Stevens* par Bonvin; de fins paysages de J. de Nittis et de Boudin, des scènes de genre de Gœneutte et d'Heilbuth, des portraits par Cals, Elie Delaunay, Henri Rouart, Jeanniot, Fantin-Latour, Duez, Carrière, Desboutin, Dagnan-Bouveret (l'exquis portrait de Mlle Bartet), la pochade où Georges Hugo a montré son grand-père à Guernesey, etc. Pendant ce temps, le solitaire Gustave Moreau peint sa *Galatée* (1880), dont le faire précieux s'harmonise bien avec le décor raffiné et les intentions symbolistes des

meubles et des verreries de Gallé exposés tout à côté, des meubles de Grasset, plus tard des orfèvreries de Lalique, qui, de même que les peintures décoratives de Puvis de Chavannes succédant à celles de l'académique Galland, marquent une première réaction contre la tyrannie des poncifs, une tentative d'évasion dans le pays du rêve et de la fantaisie. C'est aussi le moment (l'exposition ne le rappelle pas assez) où se manifeste en art et jusque dans les modes l'influence des Préraphaélites et des esthètes anglais, l'époque des recherches du Théâtre d'art et du Théâtre de la Rose-Croix du sâr Péladan, pour lequel Carlos Schwabe (représenté ici par son admirable illustration de l'*Evangile de l'enfance*) avait composé une si belle affiche qu'on eût aimé revoir, l'époque, en même temps, de la vogue du cabaret du Chat Noir, avec son mobilier et sa lanterne dessinés par Grasset, l'illustrateur des *Quatre fils Aymon* (8), ses peintures par Willette, son théâtre d'ombres où triomphèrent Caran d'Ache et Henri Rivière, son journal hebdomadaire, cependant que, sur d'autres scènes, se danse le « quadrille naturaliste », dépeint en traits incisifs par Toulouse-Lautrec, et qu'Yvette Guilbert débite ses « chansons rosses ».

Mais déjà le grand souffle d'air pur apporté par les impressionnistes a produit son effet bienfaisant : en entrant dans la grande salle où sont réunies quelques-unes de leurs œuvres caractéristiques, on a l'impression de sortir d'une atmosphère sombre et étouffante pour émerger dans la lumière et la fraîcheur. Manet, Degas, Renoir (avec, entre autres, un délicieux portrait de *Mme Alphonse Daudet*), Claude Monet, Sisley, Pissarro, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Louise Breslau, Besnard (avec son portrait de *Mme Georges Duruy* qui le rendit célèbre dès ses débuts), Vuillard, Bonnard, Gauguin, Van Gogh (mais pourquoi a-t-on omis Cézanne?), représentent, avec quelques autres, cette bienfaisante révolution.

A côté, voici les puissants notateurs des ridicules et des vices de leur temps : Toulouse-Lautrec, Rops et Forain, puis les peintres des élégances mondaines de 1900 : J.-E. Blanche, Boldini, Cappiello, le précieux Odilon Redon. En sculpture,

(8) V. notre article *Le Chat Noir et le peintre Eugène Grasset*, dans le *Mercure* du 1er janvier 1932, p. 250.

l'évolution a été parallèle, allant de Carpeaux à Rodin et à Bourdelle en passant par Clésinger, Delaplanche, Chapu, Paul Dubois, Barrias, Carrier-Belleuse, Mercié, Chaplain, Falguière, Injalbert, A. Lenoir, Degas, Dampt, Desbois, Théodore Rivière, etc.

En même temps se poursuivait également la rénovation des arts appliqués, rajeunissement suscité et encouragé par des critiques d'art comme Roger Marx, Gustave Geffroy, Frantz Jourdain et aboutissant aux créations dont nous voyons au pavillon de Marsan des spécimens : verreries et meubles de Gallé et de Grasset déjà nommés, étains de Baffier et de Brateau, pâtes de verre de Cros et de Dammouse, verreries de Daum, porcelaines de Thesmar, de Chaplet et de Delpeyrat, grès de Carriès, de Delaherche et de Bigot, faïences de Deck et de Lachenal, bijoux de Lalique et de Fouquet, sculptures décoratives de Joseph Chéret, Carabin, Pierre Roche, reliures de Prouvé et de Wiener, ouvrages en toute matière de Dampt (admirable artiste dont on eût aimé revoir, à côté de sa *Paix du Foyer*, le joli groupe *Le Chevalier Raymondin et la fée Mélusine* et le beau lit sculpté du Salon de 1896 ou la chaise d'enfant du Salon suivant), meubles de Majorelle, d'Eugène Gaillard, de G. de Feure et de Colonna. Toutes ces créations s'étaient donné rendez-vous dans la maison, ouverte en 1895 sous le signe de « L'Art Nouveau », par l'amateur si fin qu'était S. Bing et où l'on trouvait, en même temps que les précieuses productions des artistes que nous venons de nommer, des meubles simples et d'un goût parfait, accessibles à toutes les bourses. Les reconstitutions de salle à manger, de chambre à coucher et de bureau style 1900 qui servent de conclusion à l'exposition du pavillon de Marsan n'ont peut-être pas mis suffisamment en relief ces heureux apports de l' « Art Nouveau » de Bing.

Un autre attrait, enfin, de cette exposition, est l'évocation en diverses toiles ou aquarelles d'un mérite artistique plus ou moins grand, mais qui constituent de précieux documents, d'événements historiques ou de coins disparus : tels *L'Inauguration du nouvel Opéra en 1878* et *Les Funérailles de Pasteur*, par Detaille, *Les Acteurs de la Comédie-Française* (1879) par L. Béroud, *La Rue* (*la Commune*, 1871) par A. Legros, *La*

Colonne Vendôme renversée, par Jacquemart, *Le 14 Juillet 1881* par A. Lepère, *Les Fontaines lumineuses à l'Exposition de 1889*, par Gœneutte, *La Dégradation du capitaine Dreyfus*, par Forain, *Le Café de la Nouvelle Athènes*, par le même, *La Pâtisserie Gloppe* et diverses scènes de la vie parisienne, par Jean Béraud, etc.

§

Le temps et la place nous manquent pour parler comme il conviendrait d'une très belle exposition qui s'ouvre à l'**Ecole des Beaux-Arts** le jour même où l'imprimerie nous réclame cette chronique : dessins (au nombre de 165), livres et estampes, sculptures et pièces d'archives, des XVIIe et XVIIIe siècles, au nombre de plus de deux cents, tirés pour la première fois des collections de l'Ecole. Il y a là des merveilles, presque inconnues, qu'on est grandement reconnaissant à M. P. Lavallée, leur conservateur, de montrer au public. Quelques dessins de Jacques Bellange, Simon Vouet, Cl. Mellan, Jacques Blanchard représentent les tendances réalistes et romantiques de la première moitié du XVIIe siècle, et nous mènent à Poussin et à Claude Lorrain représentés — le second surtout — par d'admirables compositions ou vues de nature. Puis ce sont Le Sueur, Philippe de Champaigne, Le Brun, Largillierre, Noël et Antoine Coypel, Ch. de La Fosse, Hyacinthe Rigaud, Van der Meulen, Jacques Courtois; au XVIIIe siècle : Watteau (avec de merveilleuses feuilles d'études), Pater, Lancret, Oudry, Ch.-N. Cochin, Carmontelle, Gabriel de Saint-Aubin, Boucher, Greuze, Durameau, Joseph Vernet, Prud'hon (particulièrement bien représenté), David et un artiste lyonnais peu connu, le peintre de fleurs Berjon, auteur d'un remarquable *Portrait de femme* à l'aquarelle. L'excellente préface de M. Lavallée permettra d'apprécier et de goûter pleinement cet ensemble si instructif.

Les bibliophiles admireront ensuite les belles et rares éditions, aux riches reliures, exposées dans les vitrines et qui, avec les ouvrages d'Abraham Bosse, mettent sous leurs yeux les plus beaux livres illustrés du XVIIIe siècle.

Enfin, dans le groupe des sculptures, on admirera des œuvres de Puget, de J.-L. Lemoyne, de Pajou, de Houdon (dont

une superbe épreuve en bronze de son *Ecorché*), de Marie-Anne Collot, élève de Falconet, et de magnifiques torchères en bois sculpté et doré d'époque Louis XIV.

A la même Ecole des Beaux-Arts est exposée en même temps (cour du Mûrier) une nouvelle série de gravures et livres illustrés, des plus intéressants, tirés de la riche collection si généreusement donnée à l'Ecole par M. Jean Masson. Il s'agit, cette fois, d'estampes et d'ouvrages allemands des XVe et XVIe siècles.

§

Au **Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris** s'ouvre en même temps, pour durer jusqu'en juillet, une exposition qui constituera pour les amateurs un régal encore plus apprécié : celle de tout l'œuvre gravé de Dürer (280 estampes) et de Rembrandt (213 pièces) dans les précieuses épreuves anciennes — dont plusieurs en « états » extrêmement rares — faisant partie de la collection Dutuit et qu'on expose pour la première fois. Le conservateur du musée, M. Gronkowski, a eu l'heureuse idée de les présenter dans leur ordre chronologique, ce qui, permettant de suivre l'évolution progressive des deux maîtres, ajoute encore à l'intérêt de ces géniales créations.

Précédemment avait eu lieu, du 10 au 24 mai, à la **Bibliothèque Nationale,** à l'occasion du cinquantenaire de la Société des graveurs au burin, une exposition des plus belles œuvres de ses membres décédés ou vivants : Henriquel-Dupont, Gaillard, Burney, Achille et Jules Jacquet, Patricot, Waltner, Gaujean, Payrau, Sulpis, Jamas, Mayeur, Vyboud, etc.

§

Autre commémoration : la **Gazette des Beaux-Arts,** pour fêter le 75e anniversaire de sa fondation, a organisé dans son hôtel (140, faubourg Saint-Honoré) une très belle exposition en l'honneur de deux de ses plus anciens et plus illustres collaborateurs : Edmond et Jules de Goncourt. Leur mémoire y est célébrée par quantité de documents ayant trait à leur œuvre de romanciers et d'écrivains d'art, par des manuscrits, des autographes et leur production artistique personnelle

(aquarelles, études, croquis, gravures), et par la reconstitution — qui constitue la partie la plus intéressante de cette exposition — de presque tout l'ensemble d'œuvres d'art qui faisait l'ornement du célèbre « grenier » d'Auteuil : les innombrables dessins du XVIIIe siècle et les estampes et objets d'art japonais dont ces sagaces collectionneurs avaient été les premiers à apprécier la beauté et la valeur.

§

Enfin, au **Musée Condé, à Chantilly,** M. Henri Malo a repris la série, inaugurée l'an dernier, des intéressantes expositions où il s'est proposé de faire connaître les richesses de la bibliothèque et des collections du duc d'Aumale. Cette fois, c'est un choix de dessins du XVIe au commencement du XIXe siècle, qu'il offre, pour trois mois, aux visiteurs du château : une suite de scènes de genre ou de scènes allégoriques de Callot, de délicieux dessins de Watteau, la célèbre série des dessins de Carmontelle, des aquarelles et dessins de Géricault, Delacroix, Raffet, Marilhat, Eugène Lami, Gavarni, etc.

Nous parlerons la prochaine fois de l'exposition de l'Art décoratif au théâtre et dans la musique qui a lieu en ce moment au Musée Galliera et des nouvelles salles du Musée d'ethnographie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

POÉTIQUE

Les poèmes de Mme de Noailles ou la poésie sans poétique. — A la comparer, elle pouvait paraître, si ce n'est grande, du moins vraiment supérieure; à la juger, elle était petite, une très petite fille d'Hugo, — de ce Hugo tout uni et calme qui fraternisait parfois avec Lamartine.

L'amoncellement des feuilles blanches et noires qui, au lendemain de sa mort, ensevelirent sa forme doit-il nous empêcher de la reconnaître, et dans sa vérité? Je ne le crois pas, je pense même tout le contraire. La poésie meurt d'être confondue avec ce qui n'est pas son expression définitive, l'art du poème.

Quel qu'il fût, cet art fut encore diminué chez Mme de Noailles par la femme et par le snobisme insupportable qu'elle

se plut à exciter. La contradiction tapageuse de ses funérailles dépassa encore celle de sa vie. Il est bien clair que jamais le Gouvernement radical-socialiste de la République n'eût pris à charge le mensonge d'une telle pompe chrétienne dans le faux Temple de la Gloire, si la demi-grande dame n'avait donné à ses doctrines l'appui de sa situation mondaine et de sa volubilité fantasque. Toute proportion à garder de la distance qui sépare la Madeleine de l'Arc de Triomphe, les obsèques de Mme de Noailles et de Victor Hugo eurent les mêmes causes. Mais pour l'un l'énormité de l'œuvre était à la taille de la grandiloquence politique et décorative qu'on déploya; pour l'autre, entre l'inspiration étroitement personnelle, monotone, stérile de l'œuvre et la célébration officielle, offerte à la foule, de la poétesse, le désaccord fut si flagrant qu'on ne saurait trop le dénoncer pour le bien de la poésie même.

Articles et discours, en croyant magnifier ses poèmes, peignirent beaucoup plus la parole et l'action de la femme. La parole, certes, était d'une intelligence insatiable qui débordait de sa nourriture; et l'action, généreuse jusque dans son accaparement égoïste de toutes les jeunesses, de toutes les forces qui s'affirmaient ou s'annonçaient. Mais action et parole tenaient peu d'une racine profonde; la sensibilité sincère demeurait liée à un esprit artificiel, à un esprit moins d'artiste que d'actrice, comme perpétuellement *désorienté*. Avait-elle cru se tromper elle-même et nous tromper en attachant le masque d'un grand nom de France sur sa physionomie byzantine? Elle restait tantôt Musurus, tantôt Brancovan, une autocrate nerveuse, livrée aux caprices de la fièvre qu'elle tenait de ses deux sources, maternelle et paternelle, au nostalgique passé.

Or, elle avait beau chanter ses « transports », cette fièvre se refroidissait dans son vers comme une pâte chaude dans un moule. Presque toujours d'une seule coulée, il n'en est pas de plus paisible, de plus uni. Je lui ai entendu dire de ses poèmes: les vers s'en détachaient un à un, gouttes pleines d'un poids toujours égal. Elle eut le don de combler l'angoisse d'un rêve lointain d'une sensation toute proche, saisie dans une expression charnue qui n'appartient qu'à elle. Mais, dès

l'enfance, en ayant rempli le petit seau de bois dont nous nous sommes tous servis pour faire nos premiers pâtés dans le sable, elle l'employa jusqu'au bout de sa vie sans jamais sortir la poésie de ce pauvre moule. Rien ne s'échappe des alignements compacts qu'elle édifia d'un geste toujours le même; et le contraste finit par être singulièrement pesant d'une matière riche, souvent bouillonnante, condamnée à ne pas suivre le naturel de ses mouvements.

Dans ce sens, il n'est peut-être pas un autre poète dont la conformiste rigueur offre une pareille absence de toute poétique. Si, par exemple, nous prenons un sonnet de Heredia, quelle que soit la fixité du cadre, le tableau qu'il renferme offre des jeux divers, jeux rythmiques et jeux harmoniques. Dans une pièce de Mme de Noailles, rien de pareil. Du point de vue du rythme, presque tous ses alexandrins sont interchangeables, les deux hémistiches bien distincts dans l'unique coulée. Du point de vue de l'harmonie, que la syllabe soit nombreuse, elle étale toujours le même faste dans la même lenteur.

Ce n'est pas, du reste, sans un juste rapport entre l'inspiration et l'expression, entre l'oppressante appréhension du destin mortel dont le poète ne se délivre jamais et la suffocante chaleur où la plupart de ses décors voluptueusement étouffent. L'effet lourd accable d'un glas dont le battement uniforme impose jusqu'aux gestes de l'amour. Mais il s'ensuit que tous les volumes de Mme de Noailles ne composent qu'un livre, et que ce livre se réduit encore à un poème unique.

Cependant, ces dernières années, elle s'était éprise d'un octosyllabe moins inerte, même jeune et vif. Elle acheta cette variation un peu cher, en la dépouillant trop de toutes ses images. Mais quand l'image y est, on y gagne un mouvement, chez elle, inattendu :

Si vraiment les mots t'embarrassent,
Ne dis rien. Rêve. N'aie pas froid;
C'est moi qui parle et qui t'embrasse;
Laisse-moi répandre sur toi,
Comme le doux vent dans les bois,
Ce murmure immense, à voix basse...

Rapprochons cette strophe, qui est tout le poème, des sem-

piternels battants de cloche qui sonnent les émotions les plus opposées:

Les soirs de Sybaris et la mer africaine
Prolongeaient devant moi les baumes de mon cœur;
L'Arabie en chantant me jetait ses fontaines,
Les âmes me suivaient à ma suave odeur.

Faut-il donc au Destin ces heures pantelantes,
L'émeut-on par un corps qui tremble et qui gémit?
Nos pleurs sont-ils un peu de cette huile brûlante
Que Psyché répandit sur l'Amour endormi?

Choisis pour leur beauté même et le caractère type qu'ils expriment de la poétesse, comprendra-t-on cependant que ces alexandrins d'un mouvement, pour ainsi dire, anonyme font ressortir, dans ma citation première, à quel point le sentiment y a mieux su créer sa poétique?

Hélas! Mme de Noailles n'en avait aucunement conscience, et ces accords sont fugitifs, très rares. La seule appropriation diverse dont elle use, elle la tient de la liberté fréquente de ses rimes, ce qui lui permet des correspondances de mots moins habituelles et moins scriptives que celles de ses confrères. Naturellement, on la blâma de ces seules touches harmoniques originales, qualifiées de facilités trop paresseuses. Toutes les facilités ne sont pas inféconde.

Celles, ainsi, de Mme Desbordes-Valmore, malgré la niaiserie d'un interminable verbiage, eurent trois ou quatre fois une autre portée créatrice. En quelques poésies, toute une poétique est née de ses « pleurs ». Et dans l'anthologie de l'avenir, il faudra bien une dizaine de pièces pour la représenter; deux au plus suffiront pour Mme de Noailles.

Rien ne fut donc plus absurde que de mettre le génie de sa conversation dans ses vers, et que de hausser à la majesté d'une pompe nationale le paradoxe d'une très petite vie où trois aristocraties chancelaient sous les coups d'une sensibilité serve du populaire et d'une intelligence émotive qui ne dominait pas son sujet. Cherchant un perpétuel duo inconciliable avec tous les ténors de la scène politique ou simplement parisienne, elle n'y apportait aucun accent profond. Sa mise en vedette, sans crainte même du ridicule, centralisait

tous ses élans. Cela aurait eu peu d'importance si sa poésie n'avait contribué, et par ses thèmes restreints, et par l'absence d'une poétique, à reculer toujours davantage dans les esprits la compréhension d'un véritable essor créateur. Mais elle s'entendait à merveille à tromper dans l'agitation de ses gestes sur le ronron de ses chants. Et le snobisme de nos petits bourgeois de lettres, joint à leur souci de parvenir, ne demandait qu'à se laisser fouetter d'un enthousiasme factice.

Il reste que la carrière de Mme de Noailles est un merveilleux exemple de ce que peut l'action personnelle et sociale dans le soutien d'une œuvre, lorsque néanmoins l'œuvre témoigne d'un talent certain. Aucune illusion n'est possible: l'œuvre d'art, comme celle de science, l'œuvre poétique surtout, ne recueillera jamais de multiples suffrages sans une action extérieure qui par cela même la fausse. Et l'efficacité de cette action grandira d'autant qu'elle sera plus étrangère à la raison d'être même et à la nature de l'œuvre. Il va sans dire aussi que plus les suffrages s'étendront, plus ce miroir grossissant la déformera jusqu'à la faire voir à l'envers.

Mais qu'importait à notre poétesse? Certes, elle était sincère, vraiment poète dans sa chair même; le moindre de ses vers, elle le tirait d'un être frémissant. Remarquablement visuelle et tactile, si elle ne savait pas transposer la beauté du monde, nulle ne sut mieux la presser sur elle, ou s'en éblouir.

Après Marceline Desbordes-Valmore et Louise Labé, la postérité (en admettant qu'on puisse encore croire désormais à rien de ce que nos pères entendaient par là) maintiendra Anna de Noailles parmi les trois femmes marquantes de notre histoire poétique. Sans doute, sans doute... Néanmoins, son œuvre ni sa personne ne méritaient l'apothéose funéraire dont on les magnifia: — parce que plus voyantes qu'originales, parce que plus absorbantes que rayonnantes, parce que la femme était toujours plantée devant l'œuvre, parce que l'ouvrage n'est point ce fruit unique que peut seule réellement créer la grande, l'altière, l'entière solitude.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

François Coppée dans d'autres « intimités ». — Au reporter qui l'interrogeait sur l'à-propos rimé en collaboration avec M. Pierre Varenne et qui fut, le 13 mai, déclamé à la Comédie-Française à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire (1) de la mort de l'auteur du *Passant*, M. Dominique Bonnaud répondit entre autres choses :

> Savez-vous que François Coppée était un grand amoureux et qu'il a écrit d'adorables vers d'amour? Je me souviens d'avoir vu, avant guerre, dans le bureau du secrétaire général de la Cigale, un sonnet qu'il avait adressé à une chanteuse — une fille superbe, d'ailleurs — qui y avait chanté. Il était assez leste, mais c'est certainement un des plus beaux sonnets qu'il m'ait été donné de lire.

Ce n'est un secret pour personne que Coppée a été un grand amoureux. Nous connaissons certaines « intimités », assez lestes, et même libertines, qui ne coururent point sous le manteau, mais furent publiées du vivant de l'auteur par celle qui fut, pendant quelques semaines, « sa muse et sa mie ».

Ce n'était point encore la femme de quarante ans, dont Barbey d'Aurevilly, qui se souvenait de l'avoir vue jeune, disait : « La beauté chez Mlle Colombier est partie, et elle ne reviendra plus au colombier ». Ce n'était point la comédienne que Manet peignit en buste, boulotte, empâtée, vulgaire, mais toujours brune et capable d'inspirer une ardente passion à l'auteur de *Charlot s'amuse*.

Marie Colombier avait été belle, sous l'Empire, et très aimée.

Née à Auzance, dans la Creuse, vers 1840, des amours de Pablo Martinez, proscrit espagnol (qu'elle disait), et d'une fille du pays, Annette Colombier, elle avait traîné à Paris, où elle avait suivi sa mère, une enfance misérable. Encore mineure, le hasard mit sur son chemin Charles de Bériot, fils du célèbre pianiste belge et de la Malibran. Il en fit sa maîtresse et l'aida à entrer au Conservatoire. Elève de Régnier, elle en

(1) Lequel avait lieu le dimanche 28 mai.

sortit avec un premier prix de tragédie et un deuxième prix de comédie. Ingénue sur la scène, mais rouée à la ville, elle se posa tout de suite dans le monde. Elle avait vingt-cinq ans à peine. Elle était resplendissante de fraîcheur et, habillée par Worth, « jolie comme le péché ». « En un temps d'universel blondissement, elle avait eu le courage de naître et de rester brune. » Cette originalité ajoutait à son charme. Elle avait le teint mat, et des yeux aussi noirs que ses cheveux, qu'elle coiffait en bandeaux. De petite taille, mince et svelte, on admirait ses épaules et sa poitrine qui « savait soutenir ce qu'elle avançait ».

Du Châtelet, où elle débuta dans la *Jeunesse du Roi Henri* (rôle de Paolo), elle passa à la Gaîté, où elle créa le rôle de Suzanne de Valgeneuse, des *Mohicans de Paris*. La reprise du *Paradis perdu* lui permit de remporter son premier grand succès « auprès de ce public délicat et un peu gourmé que, de tous les coins de l'Europe et même du monde, chaque saison réunissait à Bade ». Elle y figurait tour à tour Ève et Noéma, fiancée de Japhet. Ève, elle avait dû abdiquer l'ébène en faveur d'une toison d'or, longue et luxuriante, chef-d'œuvre de Causse et Baudu, qui enveloppait son corps nu moulé dans un maillot, une gaze verte voilant les « endroits difficiles ». Tout-Paris s'en fut la lorgner et la trouva gracieuse, fine naïve et coquette en Eve, divine en Noéma, vêtue qu'elle était d'une robe bleue à l'Empire, « avec une ceinture et juste ce qu'il fallait de crinoline dans un rôle biblique ». Le chœur des « lundistes » chanta sa louange. « Elle joue notre mère Eve à la satisfaction des yeux et des oreilles », écrivait Monselet. « Sa voix est une musique, ses gestes ont eu pour professeur le charme et la décence. » « C'est une Eve très séduisante, capable de tenter le tentateur », affirmait Gautier. Le tentateur se déclara un soir. C'était le fameux Khalil-bey (1). Il lui dépêcha la Guimont, qui arrangea un dîner aux *Trois Frères Provençaux,* en compagnie de Girardin.

Au dessert, le bey, trempant ses doigts dans un bol, laissa tomber une bague ornée d'un superbe diamant rose qu'il portait au

(1) Voyez *Un Amateur de Courbets : Khalil Bey*, dans le *Manuscrit Autographe*, de Jean Royère, numéros 33 et 35.

petit doigt. Marie, placée à côté de lui, ramassa la bague et la lui tendit. Mais il lui dit le mot de Charles-Quint à la duchesse d'Etampes : « Elle est entre trop belles mains pour la reprendre. »

Et il fit glisser à son doigt la bague, qui devint un anneau de fiançailles. L'Eve de la Gaîté et le descendant du Prophète se retrouvèrent à Bade. Descendu à l'hôtel Stephanien, Khalil pria Mlle Colombier à un dîner auquel assistait Bismarck. Comme on parlait de la beauté des femmes russes, il se mit à raconter certaine aventure galante qui lui avait valu la chute de sa barbe et de ses cheveux, des rougeurs sur la peau, et cette exclamation de son médecin : « Mon bey, vous êtes complet! »Le dîner achevé, il se montra pressant, voulut renconduire l'actrice chez elle. Mais elle lui rit au nez. « Oh! non, par exemple, mon cher prince, je crains les retours du passé », et elle le planta là. Bade et ses délices lui tournèrent la tête. Elle se mêla aux biches et d'emblée se classa parmi les plus célèbres. Liée avec Caroline Letessier et la Barucci, elle obtint de grands succès dans l'avenue de Lichtenthal et aux bals de la Lourse. Sa vogue la suivit à Paris. Pour être lancée tout à fait, il ne lui manquait qu'un scandale bien parisien. Une facétie du petit Köning le lui procura. A un bal qu'elle avait donné chez elle, rue Lafayette, ce chroniqueur prétendit, dans *Figaro-Programme*, avoir rencontré Mlle Schneider. La « Grande-Duchesse » écrivit au journal pour protester qu'elle n'assistait pas « au bal de cette demoiselle ». On s'égaya fort de son indignation. Le bal de Mlle Colombier devint l'événement de l'Europe et fournit à Henri Rochefort et Pierre Véron le prétexte d'une scène pour leur *Foire aux grotesques*, « courrier de Paris en deux feuilletons », représenté au Palais-Royal. Colomba-Colombier y menait une ronde en chantant :

Ceux que nous aimons pour nous
Croient que c'est pour eux qu'on les aime
De s'faire plumer, c'est leurs goûts,
Et ça rentre dans notr' système.

Ça rentrait dans celui de Mlle Colombier, qui toutefois ne s'enrichit pas à plumer ses galants. Elle menait une existence brillante et tapageuse, mais précaire. Ses bijoux, elle les por-

tait tantôt sur elle, tantôt au clou. Actrice demi-mondaine, on la vit plus souvent dans les avant-scènes que sur la scène. Elle faisait du théâtre, par caprice. Elle joua dans le *Fruit défendu* et dans *Jean La Poste,* où on « chahuta » ses magnifiques toilettes. A la reprise de *Rocambole,* elle fut une charmante Bacchanale, séduisante, enjouée, distinguée. « Quel théâtre la fixera? » se demandait Monselet. Elle ne s'en souciait guère. Aucun théâtre ne lui eût procuré autant de satisfaction que le demi-monde. Elle se contentait d'être une des « petites dames du Lac », ces *highlifeuses,* comme disait Hector de Callias, qui avait tracé son portrait à la plume. Elle lui rappelait les señoras « dont les cheveux tombent en tresses lourdes comme des serpents », et « les odalisques aux yeux cernés de khol, aux doigts teints de henné ».

Mlle Marie Colombier est douée de cette somme de conditions avec lesquelles une femme peut toujours être une femme à la mode, écrivait-il. Venue un peu plus tôt, au temps du romantisme, 300 bâtards l'eussent assassinée. C'est, en effet, une véritable comtesse d'Amaëgui.

En 1869, elle parut décidée à se ranger, et signa un engagement de trois ans avec l'Odéon. Elle y joua avec talent l'Elmire de *Tartufe* et la Silvia du *Passant.* L'invasion interrompit ses progrès. Après la guerre, elle reparut à l'Odéon. Dans *Mademoiselle Aïssé,* de Bouilhet, elle sut faire, « à force d'esprit, passer les scélératesses de Mme de Tencin » et fut, au dire de Banville, « un bien beau monstre ». Dans le *Bois,* de Glatigny, donnant la réplique à Berton-Mnazile, elle incarna une Doris, « gracieuse, belle et bien disante ». C'était en 1872. Coppée lui rendit visite dans sa loge. Cela commença par un marivaudage. Un soir, sur un bout de papier, il griffonna sa déclaration :

Voici ma main, ma bien aimée
Tu la prends dans ta main fermée
Mon cher amour, voici mes yeux,
Tes regards se fixent sur eux.
Mon doux trésor, voici ma bouche,
Mais déjà ta lèvre la touche.

Voici mon cœur, il t'appartient,
Ne me refuse pas le tien.

FRANÇOIS.

Elle ne le lui refusa pas.

A partir de ce soir-là, l'intimité s'établit entre le poète et la comédienne. Après le spectacle, bras dessus, bras dessous, ils s'en revenaient en flanant rue Auber, où demeurait Marie. En arrivant, on avait faim et on faisait la dînette. Cet amour-là était quelque chose de gai, de printanier, trop amusant pour n'être pas éphémère, ce qu'on appelle un déjeuner de soleil. Ce furent quelques mois d'insouciance et de gaieté que Marie n'avait pas encore connus. Elle s'abandonnait au plaisir de vivre avec un compagnon plein de verve et de bonne humeur, pas du tout l'homme de ses élégies. Chaque matin le courrier lui apportait des vers pleins de charmes...

Comme ceux-ci :

Oui, mes vers passeront de mode,
Les papillons vivent un jour.
Mais mon enthousiaste amour
Prétend les hausser jusqu'à l'ode

. . . .

. . . .

Je dirai la sombre clarté
De tes yeux où c'est mon délice
De voir pétiller la malice
Et s'attendrir la volupté

Je dirai la souple encolure
Que j'étreins jusqu'à faire mal,
Et l'enivrement aromal,
Que dégage ta chevelure.

Aucun de tes charmes, aucun,
Mon orgueil ne voudra le taire
Et je livrerai le mystère
De ton plus intime parfum.

Devant l'avenir que j'affronte
Je dirai nos moindres frissons,
L'ivresse dont nous rougissons
Et le bonheur qui nous fait honte.

Et même l'extase où je sens,
Après mes caresses hardies,
Frémir tes lèvres refroidies,
Sous mes baisers reconnaissants.
. . . .

Marie voulut créer quelque chose de François. Il lui donna le *Rendez-vous,* petit acte en vers qui fut représenté à l'Odéon le 15 septembre 1872 (1). Partenaire de Pierre Berton, elle accomplit « le plus prodigieux tour de force de se transformer en femme qu'on peut laisser partir... Que de sourdines elle a dû mettre à son sourire de pourpre et à son regard de braise! », s'écriait Banville.

De plus en plus épris, Coppée commençait à se montrer jaloux :

Oui, je souffre de savoir
Que ce soir
Dans cette fête frivole,
Au bras de tes beaux amis
Si bien mis
Tu vis, oublieuse et folle.

Ce vilain monde où je sais
Tes succès,
Il est méchant comme un singe.
. . . .
Et s'ils lisent dans tes yeux,
Ces messieurs,

(1) A propos duquel Paul de Saint-Victor écrivait : « Cette saynète anodine a été jouée pour la première fois dans le salon de notre excellent confrère M. Léonce Détroyat, et elle aurait dû ne pas en sortir. Le théâtre ne peut vivre des desserts du paravent. M. Coppée devrait bien renoncer à ces intermèdes de concert. Son talent s'y fane et s'y rapetisse. On ne se figure pas la Muse allant en ville comme une cantatrice, et portant sa lyre comme un étui à guitare. A travers de charmants passages, sa poésie rend déjà des sons de romance. Trop de sentiers et de haies en fleurs, de barcarolles et de vilanelles. Il y a là des tirades dont le tour banal et le faux brillant rappellent les croquis d'album et les vignettes de keepseake. Un réalisme vulgaire entrecoupe çà et là toutes ces mièvreries; une odeur de *pipe* et de *matelotte* se mêle à leurs parfums de serre chaude. Si M. Coppée n'y prend garde, son talent, à ses débuts, si frais et si jeune, perdra toute vigueur et toute sève, il ne produira plus que des fleurs artificielles et des fruits confits. Qu'il se défie surtout des succès intimes et des ovations de soirées. Les bougies ne font rien éclore : une renommée ne s'élève pas dans une boîte à coton. »

Que tu m'aimes, je sais comme,
Avec quelques mots d'esprit
    On flétrit
Tout le bonheur d'un pauvre homme.

Ils diront d'un air moqueur
    Que ton cœur
Cité chez les inhumaines
S'est d'un poète râpé
    Occupé
Depuis bientôt six semaines.
. . . .

Six semaines! L'idylle avait trop duré au gré de Mlle Colombier. Elle n'était point une grisette. L'Odéon la payait chichement. Coppée n'était riche qu'en rimes. Il commençait à la gêner. Elle lui fit comprendre certaines nécessités. Il parut s'en accommoder :

Notre vie va changer; je n'y serais plus toujours présent, et mes craintes d'amoureux sont vives, lui écrivait-il. Je m'aperçois que je t'ai donné toute ma pensée, tout mon amour. Répète-moi que j'ai bien fait, ma Marie; j'ai besoin d'être avec toi, près de toi, à toi. Arrange ton existence comme il te plaira, mais réserve-m'en la part la meilleure. Je serai chez toi demain vers trois heures et demie.

Il ne la trouva pas au rendez-vous. Mademoiselle était sortie. D'un café, il lui envoya ces vers — les derniers :

On n'est plus que des amis
Est-ce que cela t'effarouche
Que je fasse « sur ta bouche »
Les vers qu'un jour je t'ai promis?

Je sais où le sujet m'entraîne,
Vers le regret, vers le désir;
On peut l'admirer à loisir
Mais — ne touchez pas à la reine.

Mon vers du moins peut se poser
Sur ta bouche chaude et vermeille;
Qu'il y vole comme une abeille
Puisqu'un vers n'est pas un baiser.

Qu'il y ramène une risette
Comme en un temps qui n'est pas loin,

Et qu'il fasse, dans chaque coin,
Naître une adorable fossette.

Qu'il pénètre même dedans.
Je ne puis plus le faire en prose!
Et qu'il sente ta langue rose

Ce n'est qu'une caresse écrite,
Comme on embrasse sur le bec
Une colombe favorite.

Reçois donc mon vers familier
Qui vers ton haleine s'envole.
Avec lui fais un peu la folle
Et permets-lui de s'oublier

Sur ta chère bouche élastique
Qui baise, qui rit et qui mord
Comme les rimes d'un distique.

C'étaient leurs cœurs qui n'étaient plus d'accord. L'une et l'autre s'en consolèrent. Les années passèrent... Un jour, l'éditeur Lemerre demanda à Mlle Colombier, de la part de son ancien amant, cet autre *Passant,* les poèmes « faits de son âme et de son corps », qu'il lui avait donnés jadis. Elle refusa, voulant conserver pour elle ces « vers écrits dans la fièvre ». Mais Coppée avait gardé la copie de quelques-uns. Il les publia. Puisqu'il avait manqué de tact, Mlle Colombier ne se gêna pas, elle publia les autres dans le tome II de ses *Mémoires.*

AURIANT.

LETTRES ANTIQUES

A propos de Sappho. — Georges Méautis : *L'Ame hellénique d'après les vases grecs;* L'Artisan du Livre. — A. Delatte : *La catoptromancie et ses dérivés,* et du même, *Faba Pythagorae cognata:* Vaillant-Carmanne, Liége.

Dans le *Mercure de France* du 1er mai 1933, MM. Jean Larnac et Robert Salmon ont publié, sur *Sappho, prêtresse d'Aphrodite,* un long article, bien documenté, et intéressant à plus d'un titre. Leur principal effort a été de montrer que Sappho était « pénétrée de la tradition préhellénique ». Ils ont essayé de retrouver en son œuvre des survivances minoennes, et d'expliquer, par exemple, son exil en Sicile, par

la haine qui dressait les peuples conquis contre les races conquérantes. Nous pouvons, écrivent-ils, « considérer comme certain que Sappho descendait d'une race autochtone ayant jadis bénéficié de la civilisation minoenne, qu'elle avait conscience de l'antiquité de sa race, de sa noblesse et qu'elle en connaissait l'histoire ». Ce point de vue n'est pas sans importance, car Sappho vivait à la fin, à l'extrême fin pourrait-on dire, de cette période de transition entre la civilisation dite égéenne et la grecque. Nous savons, en effet, si peu de choses sur cette Dixième Muse, et ce que nous en savons est tellement embrouillé, contourné et sans doute faussé, que tout effort pour projeter quelque peu de lumière sur cette grande figure doit être accueilli avec reconnaissance, et encouragé. Pour la traduction des fragments de Sappho, MM. Jean Larnac et Robert Salmon se sont servis du texte de Lobel. Tous les hellénistes sérieux ne pourront que les féliciter de ce choix. Les textes de J.-M. Edmonds ne sont, en effet, pour la plupart, que des textes reconstitués, restaurés, romancés. Pour dix mots retrouvés en poussière, J.-M. Edmonds en ajoute autant, si ce n'est davantage, pour les recomposer et leur donner un sens. Nous ne savons plus, dès lors, si nous lisons Sappho ou bien son éditeur. Cette manie de la reconstitution a causé di'rréparables désastres. En s'acharnant à restaurer les statues antiques, les artistes de la Renaissance, même les plus habiles, ont le plus souvent déformé ce qu'ils essayaient de reconstituer. Ils ont mis des têtes sur des corps qui n'étaient pas ceux des statues auxquelles appartenaient ces têtes, et des bras et des jambes ont été ajoutés au hasard. Lorsqu'on ne retrouve qu'un pied, il faut avoir la sagesse de ne point vouloir le surmonter d'un tronc. On court les mêmes risques en restaurant des textes, surtout lorsque ces textes sont, comme ceux de Sappho, marqués au coin d'un génie personnel, d'une grâce inattendue et d'une émotivité spontanée peu commune.

L'œuvre entière de M. Georges Méautis, professeur à l'Université de Neuchâtel, a été jusqu'ici consacrée à l'étude de la Grèce sacrée. Ce n'est point à dire que cet auteur n'ait eu aucun souci de la Grèce profane. Bien au contraire, ce qui intéresse Georges Méautis, c'est l'union intime qu'il croit

apercevoir entre l'âme mystique et le corps même de la civilisation grecque, c'est la vie que rayonne la ferveur spirituelle dans la beauté des formes et des institutions. Ce courant de ferveur va de Pythagore à Plotin en passant par Empédocle et Platon, de Delphes à Eleusis et d'Eleusis à Samothrace. Grâce à ces eaux souterraines, le sol sacré de l'Hellade se couvrit d'une floraison de temples et mérita de porter toute une saine théorie de belles âmes d'un incomparable équilibre.

Dans le volume qu'il consacre à **L'âme hellénique d'après les vases grecs,** Georges Méautis se propose de nous aider à discerner quelle sagesse et quels enseignements se cachent dans ces traditions mystiques que reproduisent les dessins et les peintures qui ornent les vases grecs. Les découvertes archéologiques modernes ont mis au jour d'innombrables documents, qui peuvent nous donner une compréhension des mythes et une intelligence comparée des symboles que ni le XVIIe ni le XVIIIe siècle ne pouvaient avoir. La mythologie, en effet, n'est pas qu'un recueil des fantaisies amoureuses des dieux. Sous certains mythes se cachent des vérités profondes, des enseignements, des exemples. La valeur des mythes est donc, à son plus haut degré, une valeur spirituelle. Pour la retrouver sous les voiles plus ou moins ingénieux qui la cachent, Georges Méautis part d'un *a priori* affirmé tout d'abord, dans la civilisation occidentale, par Héraclite et Platon. Ce principe, affirmation de la primauté du dynamisme intérieur, est que la vie de l'âme, chez l'être humain, avec ses luttes, ses échecs, sa recherche constante de son plus haut désir, est la chose essentielle et primordiale. De ce point de vue, les événements extérieurs ne deviennent, pour l'homme, que la conséquence et le reflet de décisions d'ordre intime. Il en est de même pour les mythes. A leur réalité extérieure et formelle s'ajoute une réalité psychologique intérieure, qui est un véritable élément dynamique et un facteur vérifiable de spirituelle énergie. Aussi, est-ce avec raison que l'auteur de l'*Ame Hellénique* peut écrire: « Dès que l'on aura saisi la valeur des mythes comme « réalité psychologique », on évitera de mettre sur le même pied les récits brûlants de conviction

d'un Pindare et les historiettes d'un Ovide, car ce serait accorder la même portée à la *Chanson de Roland* et à la *Pucelle* de Voltaire. »

Le livre de Georges Méautis, bien imprimé et très abondament et intelligemment illustré, se divise en trois parties. Dans la première, le docte auteur nous entretient de la *valeur émotive* des vases grecs. Sachant bien éclairer, par la tradition littéraire, la tradition picturale des vases, corriger ou redresser au besoin l'une par l'autre, Georges Méautis, par quelques exemples choisis, nous rend avec bonheur l'impression que devait produire, sur un Grec moyen, une légende mythologique historiée sur un vase. Elle éveillait en lui maints souvenirs des mythes qui avaient bercé son enfance et enchanté son imagination. A côté de sa valeur purement *esthétique*, la peinture d'un vase avait donc pour lui une valeur *émotive* d'un très vivant intérêt. La prédilection marquée des ornemanistes pour certains mythes visait autant à charmer l'acheteur par la représentation de légendes qui lui étaient familières, qu'à éveiller dans son âme certains sentiments de fierté nationale, de noble courage, de piété et de respect envers les dieux. La composition des peintures des vases grecs est naturellement conditionnée par la forme et l'apparence extérieure du vase à décorer. La forme et la matière des vases sont les données architecturales qui doivent servir de cadre, de fond, de proportion et d'ordonnance à leurs peintures, et la suprême beauté d'un vase grec provient précisément de l'harmonie subtile qui s'y manifeste entre la forme et l'ornement.

M. A. Delatte, l'éminent philologue belge qui nous a déjà donné, outre ses *Etudes sur la littérature pythagoricienne* et son *Essai sur la politique pythagoricienne*, de magistrales *Etudes sur la magie grecque*, vient de consacrer un volume entier à **La catoptromancie grecque et ses dérivés**, ou la divination par le miroir. Documenté avec une abondance et une précision rares, ce livre est l'histoire complète d'une superstition, la divination pratiquée au moyen d'un miroir, avec toute la richesse des formes produites par l'évolution et la variété des systèmes d'interprétation imaginés à chaque époque. Cette magie du miroir, si elle est attestée par quel-

ques textes et monuments dans l'antiquité classique, eut surtout une grande vogue au moyen âge et à l'époque moderne. C'est donc à juste titre que, pour mieux comprendre les conceptions et les pratiques de l'antiquité, M. A. Delatte fait état et tire parti des textes médiévaux et modernes relatifs à cette façon d'interroger l'avenir. Cette pratique divinatoire avait pour but, en effet, de faire apparaître dans un miroir aux yeux du consultant, du magicien, ou d'un sujet visionnaire qui jouait le rôle de médium, les personnes, les objets et les événements cachés qui formaient l'objet de la consultation. D'autres fois, la révélation était procurée au moyen de signes ou de paroles, par des êtres surnaturels, dieux, anges ou démons, dont l'apparition dans le miroir était sollicitée par des rites magiques ou religieux. Le miroir n'était pourtant pas de rigueur. Il pouvait être remplacée par tout objet qui présentait une surface polie et réfléchissant la lumière: vase de métal brillant, épée, bouclier, objets en ivoire, manches et lames de couteau, ongles, œuf, etc. Malgré que certains de ces instruments aient pu sembler assez différents, comme l'ongle et l'épée, les principes, les formes et les rites de ces méthodes de divination restaient exactement pareils. La lecture de ce livre est aussi attachante qu'instructive, aussi curieuse que profitable.

Dans un autre opuscule, d'un non moindre intérêt, intitulé **Faba Pythagorae cognata,** M. A. Delatte réunit et commente une somme imposante de textes, pour essayer d'explique l'*horreur sacrée* et le *respect superstitieux* que professaient, à l'égard de la fève, les Pythagoriciens, les Orphiques, Empédocle, et en général tous les adeptes des Mystères. Ce qui a frappé tous les anciens qui se sont occupés de régime alimentaire, c'est que l'absorption des fèves, comme le reconnaît d'ailleurs l'observation moderne, plus encore que celle de toute autre légumineuse, produit des gaz dans les intestins. Ils en ont conclu que la nature de la fève est d'être flatueuse et venteuse. La présence des gaz entrave la digestion, et les troubles digestifs qui surviennent empêchent la production des songes calmes, manifestes ou d'une symbolique limpide. Aristote et Plutarque voient en cela une des raisons de la prohibition de la fève dans la diététique pytha-

goricienne. D'autre part, les âmes, et particulièrement les âmes des morts, généralement conçues comme nocives, étaient considérées comme des vents. Les fèves passaient donc pour contenir les âmes des morts, et manger de ces légumineuses, c'était s'introduire ces âmes dans le corps et être induit, par la génération et le désir charnel, à s'en délivrer et à les ramener à la réincarnation.

MARIO MEUNIER.

LETTRES ISLANDAISES

L'état actuel des lettres islandaises. — Gudmundur Kamban : *Skálholt* (I. Jomfru Ragnheidur; II. Mala domestica...) Reykjavik. — Haldór Kiljan Laxness : *Tu vinvidur hreini,* Reykjavik. — Thorbergur Thordarsson : *Brjef til Láru,* Reykjavik.

Il n'a jamais encore été question dans le *Mercure* de **lettres islandaises**, modernes ni anciennes — et c'est assurément une lacune, car il n'est pas de peuple plus littéraire que les Islandais. Au Moyen Age, s'ils n'ont pas composé tous les poèmes de l'*Edda* (mythologiques, gnostiques, épiques), ce sont eux en tout cas qui nous les ont conservés, sauvant ainsi de l'oubli une forme littéraire très différente de celle des grandes épopées comme le *Beowulf* ou le *Chant des Nibelungen,* et dont il ne subsiste en dehors de l'*Edda* que de très rares exemples. Ils ont créé le genre entièrement original du poème scaldique, aux mètres compliqués et savants, dont la phrase désarticulée s'éclaire de comparaisons ingénieuses, ardues parfois comme un rébus et d'autres fois fulgurantes. Mais leur plus belle réussite est la prose de leurs *sagas* (histoires d'un individu isolé, d'une famille, de plusieurs familles, où se reflète, à une époque déjà chrétienne, l'idéal païen du guerrier qui ne croit qu'en sa propre force et cependant s'incline, résigné, devant le destin). A une époque où l'Europe entière écrivait en latin, l'Islande portait à sa perfection une langue nationale, ferme et souple, claire et tranchante comme le diamant, objective si l'on entend par là l'accord parfait de l'expression et de son objet, sans fioritures ni bavures. Considérant que cette littérature n'a pas été touchée — ou si peu — par l'idéal chrétien du Moyen Age, certains critiques y voient une littérature antique. Et de fait l'Islande est aujourd'hui, pour qui s'occupe d'antiquités germaniques, devenue une sorte d'Hellade.

Après cette époque extraordinairement brillante vinrent les siècles obscurs, d'engourdissement et de misère. Mais — fait capital — l'Islande a gardé presque sans changements, à travers les siècles, la langue que parlaient les colons qui occupèrent l'île, c'est-à-dire l'ancienne langue scandinave. L'Islandais moderne comprend sans étude préparatoire et sans effort sa littérature ancienne. Aux époques où l'unique souci semblait devoir être celui d'échapper à la famine, où les sujets manquaient pour inspirer de nouvelles œuvres et les hommes pour les écrire, le peuple islandais, par la lecture directe des œuvres d'autrefois, restait baigné d'atmosphère intellectuelle. La tradition, restée vivante, pouvait à tout moment être reprise. Elle le fut quand l'Islande, à la fin du XVIII[e] et au cours du XIX[e] siècle, s'éveilla de sa torpeur et engagea, pour redevenir elle-même, un combat qui s'est terminé par la reconnaissance de son indépendance (1[er] décembre 1918). Aujourd'hui, la pauvre Islande d'autrefois — celle que décrivait encore X. Marmier — est un pays en pleine activité, en pleine transformation économique. La production littéraire accompagne, soutient, décrit cette renaissance : la vieille langue s'adapte avec une vitalité étonnante aux besoins modernes, tire de son propre fonds, sans jamais recourir aux mots en *isme* ou en *tion*, les termes qui exprimeront des conditions d'existence et des préoccupations nouvelles.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer, même en ses grandes lignes l'histoire de cette littérature. On essaiera seulement — après cette brève introduction — de faire connaître aux lecteurs du *Mercure* les dernières œuvres parues.

Skâlholt (I. *Jomfru Ragnheidur* (Damoiselle Ragnheidur); II. *Mala domestica...*), de Gudmundur Kamban, est un roman historique, dont les événements se déroulent dans le troisième quart du XVI[e] siècle, à l'époque où Skâlholt, siège d'un évêché dans le sud de l'Islande (aujourd'hui le siège de l'évêché est à Reykjavik et l'on ne trouve à Skâlholt que des ruines) était une bourgade animée et vivante. C'est ce grouillement autour de l'évêché dont l'auteur a prétendu ressusciter les aspects divers. En un pays aussi lettré que l'Islande, où les gens sont imbattables sur la tradition, où

dans chaque famille l'arbre généalogique est presque la pièce essentielle du mobilier, pareil essai devait soulever bien des objections et l'on n'a pas ménagé à l'auteur les critiques de détail. L'intérêt de l'œuvre n'en est pas affaibli. Pour qu'un roman historique émeuve, il faut que de la trame du récit surgissent quelques grandes figures et que soient rappelés des événements considérables; à cette condition se produit chez le lecteur le jaillissement de souvenirs qui est un des charmes du genre. Il faut d'autre part que les personnages soient engagés dans une aventure psychologique qui mette à nu les ressorts de l'âme. Dans *Skâlholt*, un des personnages essentiels est l'évêque Brynjôlfur Sveinsson, dont le souvenir est demeuré et demeurera toujours vivant, puisque c'est lui qui recueillit et envoya au roi Frédéric III de Danemark le précieux parchemin qui contient les chants de l'*Edda*. Et vers la fin de son récit l'auteur introduit Hallgrimur Pjetursson, le poète lépreux qui chanta la passion du Christ en des psaumes que tout Islandais a lus, relus, souvent appris par cœur. Enfin, la seconde partie du roman contient une scène, inexacte peut-être dans le détail, mais vraie d'une vérité tout actuelle par l'émotion qu'elle dégage : c'est celle où le gouverneur danois exige des représentants de l'Islande (1662), sous la menace des fusils braqués, l'acceptation de l'absolutisme (établi en 1660 au Danemark), par conséquent la renonciation à tous les droits et privilèges que leur laissaient les anciens traités. Avec quelle passion les lecteurs islandais d'aujourd'hui, à peine sortis d'une lutte sévère pour l'indépendance, peuvent suivre les hésitations et les tourments de leurs ancêtres obligés de céder à la force, on se l'imagine aisément. L'affabulation proprement dite est faite de l'aventure amoureuse de Ragnheidur, fille de l'évêque Brynjôlfur, et de Dadi Halldôrsson, le plus beau des clercs de Skâlholt. Averti des bruits qui circulent, l'évêque exige que sa fille, selon l'usage d'alors, affirme par serment au cours d'une cérémonie solennelle que sa virginité est intacte. Ragnheidur a le droit de prêter ce serment, mais, révoltée de l'exigence paternelle, elle s'abandonne à sa passion pour Dadi et va la nuit du même jour le retrouver dans sa chambre. Enceinte, elle accouche en secret chez une pa-

rente qui l'a invitée chez elle assez à temps pour la soustraire à la colère et aux mauvais traitements de son père. Reculé par cet artifice, le choc des deux volontés n'en est que plus dur lorsqu'il se produit. *Mala domestica majora sunt lacrimis,* dit l'évêque. Aussi bien ce ne sont pas des larmes que la découverte lui arrache. Une colère froide, implacable, survit au pardon officiel qu'il finit par accorder. Séparée de son amant et de son enfant, Ragnheidur extérieurement se soumet, mais son âme n'est point changée et les sentiments qu'elle refoule finissent par empoisonner en elle les sources de la vie. Hallgrimur Pjetursson, le poète de la passion, recueille sur ses lèvres, en une entrevue saisissante, le secret de sa propre passion.

Thu vinvidur hreini (O pur cep en la vigne) et **Fuglinn i fjörunni** (L'oiseau sur la grève), de Halldôr Kiljan Laxness. Jeune encore, M. H.-K. Laxness est actuellement le plus original et le plus lu des romanciers islandais. Voyageur aventureux, observateur sagace, très au courant des agitations politiques, il alimente ses œuvres d'imagination aux sources d'une information étendue et précise. Dans ses romans précédents, cette richesse foisonnait hors du cadre de l'œuvre sous forme de réflexions personnelles, intéressantes, paradoxales, scandaleuses le plus souvent pour les gens qui pensent trop bien. *O pur cep en la vigne* marque un considérable progrès dans le sens de la concentration et de l'objectivité. C'est un roman naturaliste, on pourrait même dire populiste. M. H.-K. Laxness y décrit l'existence menée dans un petit village de pêcheurs sur la côte nord de l'Islande, à l'époque, pas très lointaine, où cette existence était dominée et réglée par le marchand de l'endroit, qui fournissait du travail à tous, en notait le produit au compte de chacun et lui livrait sur ce compte toute marchandise dont il pouvait avoir besoin, supprimant ainsi toute circulation d'argent. Un navire débarque un beau jour en ce village une femme et sa petite fille, née de père inconnu, ou mal connu. Des aventures fâcheuses ont décidé la mère à émigrer du côté de Reykjavik, mais ses maigres ressources ne lui ont pas permis d'aller si loin. Ouverte à tous les genres d'émotion, elle s'attache d'abord à l'Armée du Salut; c'est là qu'elle chante en l'honneur de

Jésus : « O pur cep en la vigne ». Mais en même temps que Jésus elle trouve le marin Steinthôr, tête brûlée, bouche tour à tour injurieuse et éloquente, dont on ne saurait jamais dire au juste si c'est une ardeur lyrique ou la pure folie qui l'anime : c'est lui qui la tire d'embarras et lui offre, pour elle et sa fille, un gîte chez ses vieux parents. Dès la première nuit passée sous le toit de Steinthôr, la petite fille Salka Valka s'aperçoit qu'elle n'a plus de mère; il ne reste plus que deux femmes pareilles l'une à l'autre. C'est cette rencontre avec Steinthôr, ses avances, ses abandons, qui décident du sort de la mère. A peine sont-ils fiancés que le marin s'éprend de Salka Valka et un jour d'ivresse essaie de la violer. Il ne revient plus tard que pour disparaître la veille du jour fixé pour le mariage. On retrouve sa fiancée noyée sur la grève et la découverte de son cadavre est un des chapitres les plus saisissants du roman. Mais la plus belle réussite de M. H.-K. Laxness est le personnage de la petite Salka Valka, ses expériences ordinairement fâcheuses et ses réactions véhémentes, ses premiers émois obscurs et l'intelligence progressive d'un monde trouble et cruel. Jamais il n'avait encore créé de personnage aussi vivant et aussi dense. Le détail des événements n'importe pas ici : il serait du reste bien trop long de les raconter. Ce qui est intéressant, c'est que ce naturalisme est d'un bout à l'autre à base d'ironie. A vrai dire, le naturalisme des auteurs scandinaves a toujours été à base d'ironie; l'ironie était la torpille que le plus grand d'entre eux voulait placer sous l'arche du monde, c'était la réduction à l'absurde de toute l'organisation sociale. Le plus aigu de ces ironistes a été en Norvège le romancier A. Kielland, et le nouvelliste islandais Gestur Pâlsson le rappelle à plus d'un égard. Mais leur ironie était logique et si je puis dire démonstrative; M. H.-K. Laxness ne s'embarrasse pas de logique; son ironie se joue en toute fantaisie, vraiment souveraine; elle pénètre toute la substance du roman comme un liquide corrosif, jaillissant parfois en gerbes singulières dans les dialogues des personnages ou dans certaines caricatures : il y a dans ce roman un médecin et un pasteur inoubliables. Et, plus diffuse peut-être que dans un roman de Kielland, l'impression d'absurdité, de l'absur-

dité d'une existence ainsi ordonnée, n'en est pas moins totale.

Le deuxième roman : *L'oiseau sur la grève,* fait suite ou plutôt pendant au premier. Nous y retrouvons Salka Valka, jeune fille, mais dans une Islande nouvelle, en pleine transformation économique, commençant à accueillir les théories socialistes et communistes. Le roman porte au reste le bizarre sous-titre : histoire d'amour politique. Et l'on peut estimer que l'histoire d'amour et l'histoire politique ne sont pas suffisamment fondues. L'une pose un cas psychologique assurément curieux : Salka Valka, de toutes les puissances claires et conscientes de son être, se sent portée vers un jeune agitateur communiste — qu'elle a déjà admiré et aimé au temps de son enfance — mais ses instincts profonds la poussent vers Steinthôr, personnage important maintenant, qui se moque de toute théorie et ne s'en fie qu'à sa force et à son astuce. Au terme du roman, l'angoissante énigme n'est pas résolue. Par ailleurs, M. H.-K. Laxness, dont les sympathies sont à Moscou, décrit le premier contact d'une population ignorante avec les théories nouvelles, les mille façons grotesques ou odieuses dont elles se reflètent en des esprits émoussés par la pauvreté et incapables d'entrevoir autre chose que l'intérêt le plus immédiat : thème inépuisable, où il fait chatoyer sans trêve toutes les facettes de l'ironie. On peut même trouver, surtout si l'on songe à la finesse du premier roman, qu'il appuie parfois d'une main un peu lourde. Mais cette histoire politique reste un document social de premier ordre.

Il est curieux de voir à quel point ces problèmes politiques et sociaux occupent en Islande les meilleurs esprits et combien aisément ils se portent aux extrêmes. C'est ainsi qu'une des œuvres les plus marquantes des dernières années : **Brjef til Lâru** (Lettres à Laure, 1925) de M. Thorbergur Thordarsson contient une des plus éloquentes critiques de la société actuelle et une apologie du socialisme et du communisme, que l'auteur prétend concilier et réconcilier. Ouvrage difficile à classer dans une catégorie précise : il est conçu dans l'esprit de Heine, et il en rappelle parfois la polémique acérée. C'est pourquoi on a voulu au moins le signaler ici.

A. JOLIVET.

VARIÉTÉS

Identification de la demeure de Clotilde de Vaux. — L'article concernant la demeure de Clotilde de Vaux, publié dans la « Revue de la Quinzaine » du *Mercure de France* du 15 avril 1933, a retenu l'attention des positivistes et des amis d'Auguste Comte. Ils connaissent bien la sympathie de son auteur, M. Maurice Wolff, pour les questions qui touchent au positivisme et à tout ce qui s'y rapporte. C'est précisément à cause de cette sympathie, sans parler de l'intérêt du sujet en lui-même, qu'ils voudraient voir apporter quelques précisions à l'étude qu'il a publiée et qui a eu déjà une certaine répercussion dans la presse.

Qu'il me soit donc permis de les présenter, ces éclaircissements nécessaires, tant pour pouvoir fixer l'opinion des lecteurs du *Mercure* que celle de M. le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. M. de Monzie lui-même a été l'un des premiers signataires de la pétition qui sollicite le classement de l'immeuble sis au n° 7 de la rue Payenne comme maison mortuaire de l'inspiratrice de l'auteur du *Système de Politique positive,* mémorable ouvrage qui a fondé la sociologie positive, et qui fut dédié par l'auteur à Clotilde de Vaux. De plus, ces éclaircissements serviront à justifier tous les autres signataires de la pétition dont le nombre considérable comprend les personnalités les plus distinguées non seulement de notre pays, mais aussi de pays étrangers.

Je tiens, avant tout, à rendre hommage aux sentiments très touchants qui animent notre sympathique collaborateur M. Wolff et qui le poussent à accorder à la maison achetée par les positivistes et sise au n° 5 de la rue Payenne la présomption favorable comme demeure authentique de Clotilde de Vaux.

Personne ne saurait souhaiter, plus que ceux qui ont pris l'initiative de la pétition, de pouvoir, finalement, acquérir la certitude que la maison consacrée depuis plusieurs lustres au souvenir de la « tendre compagne » du fondateur de la Religion de l'Humanité est bien la véritable maison mortuaire de Clotilde de Vaux.

Mais il nous est impossible de suivre M. Wolff lorsqu'il

conteste l'utilité ou l'opportunité de notre désir de reconnaître la stricte réalité matérielle des faits, dût-elle nous causer de la peine.

Ce n'est pas, comme notre ami le pense, une passion farouche qui nous anime, mais simplement l'obligation logique qui s'impose à tout positiviste de toujours subordonner, suivant les termes mêmes d'Auguste Comte, « notre subjectivité à l'objectivité ». C'est donc au nom même de la « Philosophie première » et de «l'esprit positif » que nous considérons comme un devoir de ne jamais méconnaître les significations que le Maître tenait tout particulièrement à attribuer au terme « positif ». Or, les trois premières sont le *réel*, le *précis* et le *certain*, et le philosophe voulut y surajouter celles d'*utile*, d'*organique* et de *relatif*, pour les couronner toutes par la signification la plus caractéristique, celle de *sympathique* que l'esprit positif doit finalement acquérir. C'est même surtout au nom de la dernière signification que le groupe des trois premières doit devenir particulièrement respectable, car toute présentation (objective ou subjective) qui dédaigne ou méconnaît les significations primordiales du terme positif ou qui leur fait subir une entorse, finira fatalement par diminuer notre sympathie pour ladite présentation.

Ainsi le lecteur apercevra aisément la méprise commise par M. Wolff lorsqu'il incrimine nos motifs et lorsqu'il les assimile aux dispositions mentales ou affectives qui inspirèrent à un illustre académicien, disciple du fondateur du Positivisme, l'idée de s'opposer au développement moral et religieux de cette doctrine! Loin d'être dans cette disposition d'esprit, nous honorons profondément, au contraire, cet admirable développement qui couronne la grande œuvre philosophique du penseur. Notre demande de classement de la maison mortuaire de Clotilde de Vaux a précisément pour but de marquer toute la différence qui distingue aujourd'hui les admirateurs de l'œuvre intégrale d'Auguste Comte de ces disciples incomplets qui s'attaquèrent à sa superstructure et méconnurent ainsi la continuité de l'évolution de la pensée du philosophe, développement qu'il se plaisait à rapporter à l'influence de son inspiratrice. La pétition qui sollicite

le classement de la maison mortuaire de Clotilde de Vaux rend donc un hommage formel, sans équivoque possible, à l'œuvre qu'Auguste Comte a lui-même dédiée à la mémoire de sa compagne, œuvre capitale qui institue la religion de l'Humanité, œuvre que M. Littré désavouait et ne cessait de combattre.

Le texte même de notre pétition permettra au lecteur de se rendre mieux compte de l'esprit qui anima les initiateurs de cet hommage, rédigé en 1930, à la suite des articles de M. Charles de Rouvre, petit-neveu de Clotilde de Vaux, parus dans le *Quotidien* et le *Progrès Civique*. D'ailleurs, le second paragraphe de ce texte reproduit la pensée même exprimée par M. de Rouvre dans ces articles qui furent les premiers à faire connaître au public la troublante constatation qui venait d'être faite par M. Paul Estevao de Berrêdo Carneiro au sujet de la véritable maison mortuaire de la compagne spirituelle d'Auguste Comte :

Après le classement, tant de l'appartement que de la maison même où Auguste Comte est décédé, les amis et admirateurs du génial penseur demendent que cet hommage rendu à sa mémoire soit complété par le classement, comme monument historique, de la maison mortuaire de son « angélique inspiratrice ». Grâce à Clotilde de Vaux, la vie angoissée du fondateur de la « Philosophie Positive » fut illuminée par la joie d'une affection sublime qui put consoler le cœur meurtri du Penseur de tous les déboires, causés tant par son malheur conjugal que par l'hostilité tenace dirigée par certains de ses contemporains, contre sa carrière synthétique : situation douloureuse qui compromit ses moyens d'existence et même sa santé.

Ne dût-on en juger que du seul point de vue de la noblesse des sentiments exprimés, les Amis d'Auguste Comte considèrent que la France se doit de conserver la demeure dernière de celle qui inspira une affection si profonde et si élevée, qu'elle rayonne, pour toujours dans les deux dernières œuvres de l'immortel philosophe, œuvres qui établissent la Sociologie Positive et la Religion de l'Humanité. Les générations de l'Avenir, en tous pays, sauront gré à la France de leur avoir conservé la relique matérielle de tels souvenirs.

Pour ces raisons, les soussignés sollicitent du Gouvernement Français le classement de la maison mortuaire de Clotilde de Vaux, sise 7, rue Payenne, à Paris (IIIe).

Toutefois, M. Wolff explique fort bien, avec sa claire compréhension coutumière des facteurs psychologiques, les motifs qui amenèrent M. Teixeira (et non Tixeira) Mendes à penser que le n° 5 de la rue Payenne était la demeure mortuaire de Clotilde de Vaux. Lorsque cette maison fut acquise par M. Teixeira Mendes en 1903, les positivistes ne possédaient pas toute la documentation aujourd'hui réunie aux « archives sacrées » de la Religion de l'Humanité. Une importante partie de la documentation actuelle, ayant trait au domicile de Clotilde de Vaux, n'a été déposée 10, rue Monsieur-le-Prince, dans la maison d'Auguste Comte, que le 5 avril 1929, à la suite d'un don généreux fait aux positivistes par la famille de l'inspiratrice du philosophe. Cette remise de 47 pièces a été attestée par un procès-verbal signé par les Positivistes, les membres de la famille de Clotilde de Vaux et par les amis du philosophe présents à cette solennité, signatures parmi lesquelles on relève celle de notre ami M. Maurice Wolff.

Ce n'est qu'après cette remise que les positivistes ont été amenés à la troublante constatation dont M. Wolff conteste l'intérêt et dont il nous reproche la divulgation. Il nous semble avoir oublié, à cette occasion, l'exemple qu'Auguste Comte nous a toujours donné d'une recherche scrupuleuse de l'exactitude et du principe qu'il posa : « vivre au grand jour ». Les principes positivistes ne nous autorisent ni à cacher cette révélation ni à renoncer à projeter toute la lumière possible sur la question.

Après cette mise au point des raisons de notre recherche et des causes qui nous la font apparaître comme une obligation morale, et qui nous interdisent de dissimuler au public notre constatation, il nous reste à exposer le témoignage des faits suivants :

1° Sauf un seul, tous les documents réunis actuellement aux archives de la rue Monsieur-le-Prince, susceptibles d'identifier la demeure de Clotilde de Vaux par une adresse, indiquent le n° 7 de la rue Payenne. Un unique document porte le n° 5 : c'est la copie du registre de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement qui consigne le service religieux qui eut lieu le 7 avril 1846, lors des obsèques de Clotilde de Vaux;

2° D'après les souvenirs de Mme Maximilien Marie, la belle-sœur de Clotilde, le propriétaire de la maison était un médecin qui fut appelé au chevet de Clotilde pendant sa maladie et qui habitait la maison (1). Or, les recherches cadastrales montrent qu'à cette époque le propriétaire de la maison du n° 5 était un orfèvre, M. Bret, tandis que le n° 7 appartenait à M. Augouard, médecin;

3° Mes recherches m'ont, d'autre part, conduit à trouver deux actes de vente du n° 7. Le premier est du 14 mai 1842. Il désigne cette propriété comme comportant deux étages avec un troisième mansardé, ayant, dans la cour, « un puits, à gauche, en partie mitoyen avec la propriété portant le n° 5 dont elle est séparée par un mur mitoyen aussi ». Le second acte de vente est daté du 5 janvier 1867 et décrit la maison telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire haute de six étages. Par ce dernier acte, le Dr Augouard vendait la moitié de cette maison qui lui appartenait à M. Lavaissière de Lavergne, copropriétaire de l'autre moitié. Une héritière et descendante de ce dernier, qui est toujours propriétaire de l'immeuble, a eu l'amabilité de me dire que, lorsque la maison avait été jadis surélevée, les deux premiers étages ne subirent aucune modification : ils étaient occupés par le Dr Augouard et par M. Lavaissière de Lavergne, qui continuèrent d'y demeurer pendant toute la durée des travaux.

Quelle est la conclusion qu'il est normal de tirer de l'ensemble de ces renseignements? N'est-elle pas que, fort apparemment, Clotilde de Vaux demeurait dans cette maison, occupant au 3e étage un logement mansardé qui fut transformé lors de la construction des étages supérieurs?

Lorsque M. Wolff affirme que la maison qui porte le n° 7 était trop « cossue » pour être abordable à la pauvre bourse de Clotilde, il ne tient pas compte du fait qu'à l'époque de Clotilde le 3e étage de cette maison n'était pas ce qu'il est aujourd'hui et qu'il se répartissait en chambres mansardées (séparées ou réunies en un petit logement), dont le loyer ne devait vraisemblablement pas dépasser de beaucoup celui

(1) Voir *L'Amoureuse histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux*, par Ch. De Rouvre (p. 289).

des chambres et logements mansardés d'autres immeubles dans le voisinage.

Reste l'hypothèse, que nous avions faite, comme M. Wolff, dès que la question fut posée : un changement possible dans le numérotage de la maison après le décès de Clotilde de Vaux. Mon confrère M. Paulo Estevao de Berrêdo Carneiro, qui a été le premier à s'occuper de cette question, fit des recherches qui tendirent à établir que nul changement n'a été enregistré au cadastre au cours du XIXe siècle dans le numérotage des immeubles de la rue Payenne. Les deux actes de vente du n° 7, dont il a été parlé ci-dessus, le prouvent également. Malheureusement, l'hypothèse que les propriétés étaient jumelées à l'époque de Clotilde ne nous semble guère davantage permise, si nous tenons compte du texte de ces actes. Cependant, ce serait celle que l'on pourrait le mieux retenir.

Après cette mise au point, nous devons conclure que la Religion positive de l'Humanité ne saurait, comme ses devancières, reposer sur des légendes, si touchantes qu'elles puissent être. L'Humanité est d'ailleurs assez riche en faits certains, réels et précis, pour se dispenser de recourir aux fantaisies les plus belles d'une imagination qui manquerait de base ou qui chercherait à se libérer de la réalité objective pour se perdre dans les nuées de la fiction. Ainsi, sans jamais méconnaître l'exacte réalité, nous saurons apprécier et chérir la portée évocatrice qu'éveille en nous la maison, si modeste, consacrée au culte de la Religion positive, relativiste par excellence, dussions-nous pleinement reconnaître le fait que Clotilde de Vaux est morte dans la maison voisine.

Donc, malgré l'erreur initiale, la postérité sera toujours reconnaissante à M. Teixeira Mendes d'avoir d'abord acquis, puis consacré au culte de la Religion positive cette maison, sise 5, rue Payenne, et d'y avoir, de plus, érigé la chapelle de l'Humanité qui est si représentative de la magnifique synthèse conçue par Auguste Comte sous l'inspiration de Clotilde de Vaux.

Ajoutons que c'est grâce à cette erreur même que les Parisiens ont été honorés du privilège de pouvoir contempler

dans leur cité une chapelle de l'Humanité, car la maison sise au n° 7 n'était pas plus à vendre lors de la venue de M. Mendes à Paris en 1903 qu'elle ne l'est aujourd'hui, d'après la déclaration formelle qui m'a été faite par Mme Sommervögel, la propriétaire actuelle de cet immeuble.

A.-P. EDGER,

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Yvon Delbos : *L'Expérience Rouge;* Au Sans Pareil. — Meriel Buchanan : *La dissolution d'un Empire* (huit ans à l'ambassade d'Angleterre à Saint-Pétersbourg), Payot, Paris, 1933.

M. Yvon Delbos, vice-président de la Chambre des Députés, dans un volume des plus intéressants intitulé **l'Expérience rouge**, a résumé ce qu'il a vu et appris au sujet de la Russie soviétique dans un voyage dans ce pays. M. Delbos appartient à ce parti radical-socialiste « qu'aucune réforme de gauche, si hardie soit-elle, n'effraie ». C'est sans parti pris qu'il a résumé ses impressions. Son témoignage est d'ailleurs identique avec celui des nombreux voyageurs indépendants qui ont fait avant lui le même voyage. M. Delbos n'a que le mérite d'être le plus récent observateur qui ait raconté ce qu'il a vu dans le pays des Soviets, et aucun ne l'a fait d'une façon plus intéressante.

M. Delbos commence par constater la difficulté d'évaluer actuellement la valeur des choses en Russie; le rouble se vend 13 fr. 30 aux étrangers, mais son pouvoir d'achat n'est que de 1 fr. 50 à 2 fr. On peut se le procurer hors de Russie à moins de 0 fr. 90.

Mais le gouvernement des Soviets a cette originalité unique de refuser le papier-monnaie qu'il émet, une fois qu'il a franchi la frontière... Celui qui voudrait vivre en Russie avec des roubles achetés au cours officiel de 13 fr. 30 serait l'objet d'une véritable spoliation. On m'a cité le cas d'un naïf entrepreneur français de fumisterie qui, ayant changé de la sorte 6.000 francs qu'il avait emportés, se trouva sans un kopeck au bout de cinq ou six jours.

Le commerce privé a presque complètement disparu et l'on ne trouve à acheter les objets nécessaires à la vie que dans des coopératives... accessibles seulement aux porteurs de cartes... Or, ces cartes ne sont délivrées que moyennant un certificat de do-

micile et de travail dans une usine ou une administration déterminées, de sorte que quiconque n'est pas ainsi catalogué ne peut vivre que de charité ou d'achats hasardeux dans les magasins et marchés libres, de plus en plus rares, et où tout se vend, en raison des obstacles mis à ce commerce, infiniment plus cher... Même dans les coopératives, les rations sont généralement insuffisantes; tantôt c'est la viande, tantôt le sucre qui manque (nous ne parlons pas du vin, de la bière, du cidre, très rares et très chers, du café, du chocolat que l'on ne trouve pour ainsi dire jamais); l'on est obligé de faire la queue devant les coopératives [il est interdit de la photographier!] comme chez nous pour le charbon aux plus mauvais jours de la guerre, en sorte que c'est devenu en Russie une plaisanterie courante de dire que la journée de travail, fixée à sept heures, est en réalité de neuf, dix, onze heures, parfois davantage, si l'on ajoute le temps passé à attendre devant les coopératives.

Dès son entrée en Russie, M. Delbos voit « sur le quai des soldats et des douaniers s'affairant parmi une foule d'hommes et de femmes déguenillés, pieds nus dans la boue, silencieux et lents ». Après avoir longé un camp d'instruction où des gradés font la théorie aux soldats, il arrive à Leningrad et y descend dans un hôtel dont le directeur est le frère du général Wrangel, ambassadeur à Madrid en 1884 :

Il a sous ses ordres des jeunes serveuses à l'allure aristocratique... Ce qui me surprend davantage, écrit-il, ce sont les queues sans fin que j'aperçois devant les coopératives, c'est l'aspect indigent de la foule qui se presse dans les rues... Le standard général de vie semble encore assez bas, sauf pour les soldats que je croise partout et qui, bien vêtus, bien équipés, le teint florissant, encadrés d'officiers et de sous-officiers pleins d'allant, défilent en chantant à gorge déployée...

Comme Leningrad, qui compte 2.800.000 habitants avec un rythme d'accroissement de 30.000 par mois, Moscou (4 millions, avec une progression plus grande encore) est surpeuplée... C'est le résultat d'une industrialisation à outrance... Les gens du commun, qui se pressent dans les rues et devant les portes des coopératives, sont plus mal vêtus encore à Moscou qu'ailleurs. Non qu'ils soient plus pauvres (c'est là, au contraire, que les salaires sont le plus élevés), mais par une mode à rebours, les hommes, presque toujours sans chapeau et sans veste, avec une chemise ou un simple tricot de coton, souvent nu-pieds, semblent affec-

ter une tenue débraillée, et les femmes évitent toute coquetterie bourgeoise. Ils ne s'habillent pas mieux, par exemple, pour aller au théâtre où cette foule, plus que négligée, offre un curieux contraste avec la magnificence de la salle et de la scène.

La vieille capitale de la Russie ne ressemble plus guère aux descriptions pittoresques que j'en ai lues. Des innombrables églises... beaucoup ont été rasées... le son des cloches est interdit. Il est remplacé par les vociférations des haut-parleurs de la T.S.F., qui mugissent jour et nuit les nouvelles et les discours de propagande... L'église qui attire les croyants est le monument où Lénine dort son dernier sommeil... Des foules ferventes... s'alignent en longues files pour être admises à son entrée payante... Le héros du bolchevisme y est étendu dans un cercueil de verre... Roux, avec sa petite moustache et sa barbiche..., il ressemble à M. Poincaré...

Moscou offre l'aspect d'un vaste chantier de démolition et de construction... Jusqu'ici, c'est surtout dans la périphérie et sur les bords de la Moskowa qu'ont été faits les travaux... J'y note, comme j'aurai aussi l'occasion de le faire dans les autres villes, l'absence de « fini », l'impression de malfaçon, la négligence des détails : portes mal jointes, ameublement sommaire et chaotique, béton crevassé, etc...

Quittant Moscou, M. Delbos « croise des jeunes gens et des jeunes filles qui se livrent à l'occupation principale des Russes de cet âge, en dehors de leur travail : la préparation militaire »; après « la Russie du centre, avec ses forêts, ses maigres prairies et ses terres souvent incultes », il arrive « aux terres noires de l'Ukraine, extrêmement fertiles, bien qu'assez mal cultivées aussi... Aux gares, des paysans et des paysannes en haillons, escortés de rares vieillards et de nombreux enfants qui mendient ». M. Delbos arrive alors à Dnieprostroï, « le gigantesque barrage qui régularise en amont les eaux du Dnieper, en submergeant les rapides jusqu'à une distance de 75 kil. » La ville compte déjà cent mille habitants; le sous-directeur, qui en fait les honneurs à M. Delbos, lui annonce qu'il y en aura 500.000 dans cinq ans. « Vient-il beaucoup de Français pour voir cette œuvre? », lui demande M. Delbos. « Non, répond-il, car les Français ne sont pas des amis. »

Continuant son voyage, M. Delbos traversa le sud de la Russie et le Caucase; les populations y sont mieux habillées

et y paraissent moins malheureuses. Il revint par la Pologne. En le racontant, il conclut :

Les méthodes politiques du Guépéou, l'espionnage et la délation organisés, les exécutions sommaires, créent en Russie une atmosphère irrespirable... Je me rappelle à ce propos un jeune homme (que j'assassinerais peut-être en le désignant plus clairement) dont le père est aux travaux forcés et qui nous faisait ses confidences en tremblant; un autre, auquel je demandais s'il avait des parents ou des amis en France et s'il voulait me confier un message pour eux : « Je ne crains pas, me dit-il, la prison; j'y serais moins malheureux que je ne le suis, mais si l'on savait notre conversation et si je vous confiais un message qui fût découvert, je risquerais davantage. » Et d'un souffle, il me murmura le nom d'un Russe qui est à Paris, en me suppliant de ne jamais le prononcer avant mon retour. J'évoque mon départ de Russie... Pendant le trajet de Chepetovska à la gare polonaise, on est jusqu'à mi-chemin (où l'on passe la frontière), sous la surveillance des soldats et douaniers soviétiques : défense d'ouvrir la glace de la portière, défense de circuler dans le couloir; à chaque instant, le train s'arrête et les agents des Soviets inspectent... Quand nous arrivâmes enfin à la gare polonaise... nous nous écriâmes d'un même élan : « Vive la liberté! »...

L'argument essentiel qu'invoquent les Soviets et dont j'ai fait état, à savoir la situation où l'oppression séculaire avait laissé la Russie, n'est pas lui-même sans réplique. Nous avons traversé, à l'aller, la Lithuanie et la Lettonie, et l'ancienne Pologne russe au retour. Ces pays étaient, comme la Russie des Soviets, sous la domination des tzars... le « standard » de vie y semble supérieur, les campagnes et les villes y ont un meilleur aspect, les moyens de communication y sont plus développés et (ce qui compte par-dessus tout), la population y paraît plus heureuse.

M. Delbos n'en préconise pas moins des échanges de tout genre plus fréquents entre la France et le pays des Soviets. Il signale les bons effets du pacte de non-agression du 29 novembre 1932; depuis sa conclusion, l'excitation systématique du peuple russe contre nous a cessé.

ÉMILE LALOY.

§

Meriel Buchanan est la fille de feu sir George Buchanan, qui fut ambassadeur de Grande-Bretagne en Russie, de 1910

à 1918. Elle est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Russie, dont celui qui vient d'être traduit en français et qui est, en partie, une sorte de plaidoyer *pro domo* ou plus exactement *pro patre*. Effectivement, dans l'avertissement qui précède son nouveau livre, Meriel Buchanan écrit :

Je voudrais jeter un jour nouveau sur certains événements importants auxquels j'ai été étroitement mêlée et défendre aussi mon père contre les attaques faites contre lui.

De quoi donc avait-on accusé l'ambassadeur d'Angleterre et quels étaient les griefs qu'on avait formulés contre lui? On lui a reproché d'avoir pactisé avec la révolution qui détrôna Nicolas II et d'avoir, par des manœuvres louches, empêché le transfert de la famille impériale de Russie en Angleterre.

La soi-disant participation de sir George Buchanan à la révolution au mois de mars 1917 découlait, pour d'aucuns, du fait qu'il entretenait des relations suivies avec certains politiciens russes qui formaient ou, tout au moins, s'imaginaient former ce qu'il est convenu d'appeler « l'opposition de Sa Majesté » et que c'est dans son cabinet de l'ambassade d'Angleterre à Saint-Pétersbourg que s'était formé en partie le premier ministère du gouvernement provisoire. Quant au grief d'avoir empêché par ses agissements le départ pour l'Angleterre de Nicolas II et de sa famille, les ennemis de sir George les basaient sur les faits suivants : 1° d'avoir exprès retenu un télégramme adressé par le roi d'Angleterre à l'empereur dans les premiers jours de la révolution et 2° de l'avoir montré à M. Milioukof, alors ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, qui d'abord consentit à le remettre à Nicolas II, puis, se ravisant, dit à l'ambassadeur d'Angleterre qu'il était dans l'impossibilité de le faire, car ce télégramme pouvait faciliter le départ de la famille impériale pour l'Angleterre, ce que les extrémistes et même certains membres du gouvernement ne pouvaient admettre.

A toutes ces accusations, Mlle Buchanan oppose un démenti catégorique et même quelque peu farouche, pourrait-on dire. Elle écrit, à propos du départ projeté de Nicolas II et de sa famille pour l'Angleterre :

Le 23 mars, on reçut d'Angleterre une dépêche disant que le roi serait heureux de recevoir son cousin et sa famille. Mon père se rendit aussitôt chez M. Milioukov pour lui communiquer cette dépêche et faire les démarches nécessaires. Il fut convenu que l'empereur irait à Port-Romanov par le chemin de fer de Mourmansk... Le gouvernement provisoire promit une escorte sûre jusque-là. Un croiseur anglais devait venir les chercher pour les conduire en Angleterre. Le gouvernement provisoire consentit également à faire à la famille impériale une pension raisonnable tant qu'elle serait en Angleterre, mais M. Milioukov demanda à mon père de tenir ce fait secret, de peur que le Soviet ne soulevât des objections et ne refusât peut-être son consentement au départ de l'empereur. Il fut convenu aussi, par l'intermédiaire d'un pays neutre, que l'Allemagne n'attaquerait pas le croiseur transportant la famille impériale.

Tous les préparatifs semblaient faits, mais le 10 avril sir George recevait un télégramme de Londres lui prescrivant de ne plus encourager la famille impériale à partir pour l'Angleterre.

Il était encore dit dans cette dépêche, qui émanait de Lloyd George en personne (car le premier ministre avait coutume de télégraphier directement aux ambassadeurs sans passer par le Foreigh Office) que : « Le gouvernement craint des troubles intérieurs, aboutissant à des grèves dans les chantiers maritimes, les mines ou les usines de munitions. Il y a eu pas mal de discours révolutionnaires à Hyde Park. Le Labour Party déclare qu'il fera cesser le travail aux ouvriers, si on laisse débarquer l'empereur... »

Il fallut donc, conclut Mlle Buchanan, renoncer à faire partir la famille impériale pour l'Angleterre, et sir George fut chargé « de dire au gouvernement provisoire d'annuler tous les arrangements ». Ainsi, dans toute cette triste affaire, l'ambassadeur d'Angleterre n'était pour rien. C'était M. Lloyd George le coupable.

Mais depuis lors, écrit notre auteur, il a eu largement le temps de la réflexion, et sa conscience a dû être accablée sous le poids du souvenir des tragiques erreurs qu'il a commises dans son attitude envers la Russie, erreurs qui n'ont pas simplement provoqué des troubles politiques dans ce pays, mais qui, en raison de sa situation politique, l'ont rendu responsable, dans une certaine mesure, des désastres survenus à la famille impériale.

La dévotion filiale, tout en étant toujours fort respectable, est parfois bien aveugle. On peut se demander comment Mlle Buchanan, en parlant des erreurs qui ont provoqué des troubles politiques en Russie, n'a point su celles qu'avaient commises son honorable père dans ses fonctions d'ambassadeur de Grande-Bretagne. Il ne s'agit pas de l'accusation d'avoir organisé la révolution. Non, mais de sa trop grande, de sa trop aveugle confiance en des personnes qui ne représentaient quasiment rien, et en des méthodes de lutte politique qu'il était extrêmement dangereux d'appliquer pendant qu'on était engagé dans la grande guerre.

Ayant trop écouté les gens qui lui disaient que seul un coup d'Etat au profit des groupes libéraux de la Douma pouvait améliorer les choses au front et à l'arrière, sir George alla par deux fois chapitrer l'empereur et lui donner des conseils, par quoi il se rendit ridicule aux yeux des uns et impertinent aux yeux des autres. Evidemment, il était plein de bonnes intentions en faisant cela, et sa fille nous le dit :

Mon père ne voulait que du bien à la Russie et à son souverain, pour lequel il avait une véritable affection et une sincère admiration.

Cependant, sir George Arthur, ancien aide de camp de lord Kitchener, qui a préfacé le livre de Mlle Buchanan, nous dit, en parlant de l'ancien ambassadeur :

Le régime de la monarchie constitutionnelle lui était si cher qu'il devait forcément regarder d'un œil très défavorable beaucoup d'institutions du régime impérialiste, basé comme il l'était [en Russie] sur une autocratie de droit divin.

Et Mlle Buchanan est obligée de reconnaître qu'il se peut que son père ait trop attendu de Rodzianko, Goutchkov et des autres chefs libéraux.

Les croyant plus forts qu'ils n'étaient, il s'est peut-être trompé quand il espérait qu'ils seraient capables de tirer la Russie de l'abîme d'intrigues et de corruption où elle sombrait... Ces hommes ne devaient être que des fétus emportés par le vent.

Voici un aveu capital et l'explication possible du cas de sir George Buchanan. Il fut roulé et il prit des vessies pour des lanternes.

Les pages que Meriel Buchanan consacre à la réhabilitation de la mémoire de son père ne sont pas les seules et les meilleures de son livre. Il y a pas mal de précisions fort intéressantes concernant certains événements dans le domoine de la politique internationale, tels que, par exemple, les efforts qui furent faits par les Alliés pour attacher à leur cause la Bulgarie; l'histoire de l'abandon, en principe, de Constantinople à la Russie, etc. Voici ce qu'écrit notre auteur à propos de la Bulgarie :

Les représentants des alliés à Belgrade avaient insisté auprès du gouvernement serbe pour qu'il cédât la soi-disant « zone incontestée » de Macédoine à la Bulgarie, car on pensait pouvoir gagner l'appui de cette denière par la promesse de ce territoire convoité. En même temps, les souverains alliés télégraphièrent au prince régent pour le prier de favoriser cette démarche. Mais la réponse serbe fut rédigée en termes tellement évasifs qu'on n'en pouvait faire aucun usage. Mon père et M. Sazonov voulaient qu'on exerçât une pression sur les Serbes afin de leur extorquer une promesse qui satisfît les Bulgares, mais l'empereur ne consentit pas à une démarche qui, déclarait-il, serait humiliante pour un allié. Comme M. Paléologue exprima la même opinion, on laissa tomber l'affaire.

Enfin, mentionnons toute la partie descriptive de l'ouvrage : tableaux de Saint-Pétersbourg et de sa société avant et pendant la guerre; portraits et paysages. Tout cela est fort joliment écrit. Il ne manque même pas de coquilles amusantes et de quelques inexactitudes sans grande importance.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Antoine Borrel : *Le Tourime en France;* Tallandier. 18 »

Luc Durtain : *Vers la ville Kilomètre 3;* Flammarion. 12 »

Raymond Escholier : *Gascogne;* Albin Michel. 15 »

Lafcadio Hearn : *Voyage au Pays des Dieux. Fêtes religieuses et coutumes japonaises.* Traduit de l'anglais par Marc Logé; Mercure de France. 12 »

Magdeleine Lauret : *Une Femme en U.R.S.S.;* Revue Mondiale. 12 »

A. Mabille de Poncheville : *Saint Martin de Tours.* Avec des illust. (Coll. *Les Pèlerinages*); Flammarion. 10 »

Edmond Pilon : *Le Charme de Paris,* Jardins, Quais et Fontaines. Illust. en couleurs de Louis Wuillaume; Piazza. » »

Loute Sandrü : *La Sarre. Au seuil de la Rhénanie,* avec des illust.; Fasquelle. 12 »

Criminologie

Emmanuel H. Lavine : *Le troisième degré*, méthodes de la police américaine, adapté de l'anglais par Henry-Musnik; Nouv. Revue franç. » »

Education

Renée Zeller : *Pentecôte*. Illustr. de J. Le Chevallier. (Coll. *L'année en fêtes pour nos enfants*); Desclée De Brouwer. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Emile Christophe : *Apologie du sourcier. La téléradiesthésie. Procédés opératoires pour la détection à distance, la prospection sur plan et sur photographie. Commentaires et réfutations*; Mignard frères, 38, rue Saint-Sulpice, Paris. 24 »

Finance

François Lecoq : *La défaillance budgétaire et ses remèdes*, réflexions d'un Français moyen; Imp. Raclot, Clermont-Ferrand. » »

Histoire

Friedrich Gundolf : *César, histoire et légende*, traduit de l'allemand par Marcel Beaufils; Rieder. 30 »

André Robert : *L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du Baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler*; Alcan. 80 »

Linguistique

Camille Aymonier : *La Grammaire de l'Académie française et ses critiques*; Firmin-Didot. 2 50

Ferdinand Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome VI : *Le XVIIIe siècle*. 2e partie : *La langue post-classique*, par Alexis François. Fascicule deuxième : *Les formes. La syntaxe. La phrase. Index et Table des deux fascicules*; Colin. 120 »

Littérature

Charles Baudelaire : *Vers latins*. Avec 3 poèmes en fac-similé, suivis de compositions latines de Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Introductions et notes par Jules Mouquet; Mercure de France. 10 »

Marie Bonaparte : *Edgar Poe*, étude psychanalytique. Avant-propos de Freud. Avec 27 illust.; Denoël et Steele, 2 vol. » »

Pierre Champion : *François Villon, sa vie et son temps*, 2e édit., avec un nouvel avant-propos. Avec 2 planches h. t.; Champion, 2 vol. » »

Cicéron : *Traité du destin*. Texte établi et traduit par Albert Yon; Belles Lettres. 12 »

Marcel Clavié : *Un grand écrivain régionaliste : Emile Pouvillon, 1840-1906*. Avec un portrait par Henri Marre; Mercure Universel. 10 »

Francisco Contreras : *Louis Dumur, son œuvre*. Avec un portrait et un autographe. (Coll. *Célébrités contemporaines*; Nouvelle Revue Critique. 9 »

René Dumesnil : *Guy de Maupassant*. (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »

A. Flament et Paul Champagne : *Ecrivains belges d'aujourd'hui : Choix de textes*. Avec des portraits; Office de Publicité, Bruxelles. » »

Henry Frichet : *Amours et Plaisirs de Paris au XIXe siècle*; éd. Astra. 12 »

Claudius Grillet : *Un grand vigneron : Lamartine*. 40 lettres inédites, 14 gravures; Libr. Vitte, 10, rue Jean-Bart, Paris. 15 »

Frank Harris : *Ma vie et mes amours*, traduit de l'anglais par Madeleine Vernon et H.D. Davray; Nouv. Revue franç. 15 »

Stephen d'Irsay : *Histoire des universités françaises et étrangères des origines à nos jours.* Tome Ier : *Moyen âge et Renaissance.* Avec des illustrations; Auguste Picard. 47 50

Marquis de Lur Saluces : *Lomonossof,* le prodigieux moujik. Avec des illust.; Emile-Paul. 20 »

Platon : *Œuvres complètes.* Tome IV, 3e partie : *Phèdre.* Texte établi et traduit par Léon Robin; Belles Lettres. 30 »

André Robert : *Les sources de l'inspiration lyrique chez C.-F. Meyer;* Alcan. 20 »

Shakespeare : *Œuvres. Le Roi Henri IV,* traduction de Félix Sauvage. Texte anglais en regard; Belles Lettres, 2 vol. » »

S. Wilma Holsboer : *L'histoire de la mise en scène dans le théâtre français de 1600 à 1657.* Avec 32 planches h. t.; Droz. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des documents relatifs aux Origines de la Guerre de 1914 : *Documents diplomatiques français, 1871-1914.* 3e série : *1911-1914.* Tome V : *15 décembre 1912-14 mars 1913;* Costes. » »

L. Mitsitch : *Après Sarajevo, expédition punitive;* Arènes de Lutèce. 10 »

Poésie

Lucien Camou : *Fumées.* Edit. R. Debresse, 31, boul. Bonne-Nouvelle, Paris. 6 »

M.-L. Elot : *Le Carnaval des Muses.* Préface de Dominique Boiziau; Edit. R. Debresse, 31, boul. Bonne-Nouvelle, Paris. 7 50

J.-H. Fabre : *Arithmos (Le nombre).* Préface de Gabrielle Camille Flammarion; Edit. Vega, 43, rue Madame, Paris. 5 »

Cadule Lahnée : *Mes quiétudes;* Edit. R. Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 5 »

Jeanne Nerva : *Le Livre des Heures;* Edit. R. Debresse, 31, boul. Bonne-Nouvelle, Paris. 6 »

Charles Laurent : *L'Assemblée des Dieux.* Avec des bois originaux d'Henry Cheffer; Edit. Véga, 43, rue Madame, Paris. 15 »

Politique

Joseph Caillaux : *D'Agadir à la grande pénitence;* Flammarion. 12 »

Divers : *La question du désarmement,* réunion d'articles des divers hommes politiques d'Allemagne, publiée par MM. Richard Schmidt et Adolf Grabowsky, Edition spéciale de la *Zeitschrift für Politik;* Carl Heymanns Verlag, Berlin W. 8. » »

Elisabeth de Gramont : *Le chemin de l'U.R.S.S.;* Rieder. 12 »

Paul Lévy : *Le germanisme à l'étranger.* Préface de M. F. Eccard; Comité alsacien d'études et d'informations, Strasbourg. 15 »

Docteur J. Wagner : *Dantzig;* Institut polonais de collaboration avec l'étranger, Varsovie. » »

Questions coloniales

Adam de Villiers : *Paul Doumer parle.* Avec 8 dessins de Maurice L'Hoir; Tallandier. 8 »

Questions médicales

Henry Frichet : *La Médecine et l'Occultisme en Chine,* préface du Dr Foveau de Courmelles, édit. Astra. 12 »

Constant de Horion : *Esculape et les Muses,* enquête. Préface du Docteur Paul Delmas; Groupe Moderne d'Art, Liége. 10 »

Paul Moinet : *Les bâtards d'Esculape,* enquête chez les guérisseurs; Le François. 12 »

Questions militaires et maritimes

Capitaine Robert Villate : *Foch à la Marne. La 9e Armée aux Marais de Saint-Gond, 1er-10 septembre 1914.* Préface du général Weygand; Lavauzelle. 20 »

Roman

France Andelaur : *L'eau du puits;* Nouv. Editions Argo. 12 »

Jean Cassou : *Les inconnus dans la cave;* Nouv. Revue franç. 15 »

Augusto de Castro : *L'amour et le temps,* traduit du portugais par Jean Duriau; Figuière. 15 »

Gaston Chérau : *La Voix de Werther;* Férenczi. 12 »

Henri Deberly : *Le fils indigne;* Nouv. Rev. franç. 12 »

Charles Géniaux : *La découverte de l'amour;* Flammarion. 12 »

Ernest Hemingway : *Le Soleil se lève aussi,* traduit de l'anglais par Maurice E. Coindreau. Préface de Jean Prévost; Nouv. Revue franç. 15 »

F.-G. Lebos : *Maroussia;* Nouv. Editions Argo. 12 »

Jean-Jacques Neuville : *La Recluse de l'Ilot sacré;* Lemerre. 15 »

Jean Nicolaï : *Guardate.* Epitre liminaire de M. Claude Farrère; Le Rouge et le Noir. 12 »

Jean H. Prat : *Le Paris de Monique;* Nouv. Edit. Littéraires, 23, rue de la Reine-Blanche, Paris. 12 »

Léon Riotor : *L'Univers en Feu;* Lemerre. 15 »

Panteleimon Romanof : *Amours russes, trois paires de bas de soie,* traduction littérale de Nad de Cyon; Edit. de France. 15 »

Sir Walter Scott : *Quentin Durward,* Nelson. 7 »

Armand Thibaut : *La Bauge, un crime dans la forêt;* Edit Rex, Louvain. » »

Louise Westkirch : *Le Billet de Loterie,* traduit de l'allemand; Perrin. 12 »

Sciences

Elie Carton : *Les espaces métriques;* Hermann. 12 »

G. Champetier : *La structure de la cellulose;* Hermann. 8 »

Raoul Combes : *Histoire de la biologie végétale;* Alcan. 15 »

Gustave Juvet : *La structure des nouvelles théories physiques;* Alcan. 15 »

E. Schrodinger : *Mémoires sur la mécanique ondulatoire.* Avant-propos et notes inédites de l'auteur. Préface de Marcel Brillouin. Traduit de l'allemand par Al. Proca; Alcan. 50 »

Georges Urbain : *La symbolique chimique;* Hermann, 2 vol. 24 »

Sociologie

Comte Hermann de Keyserling : *La vie intime,* essais proximistes; Stock. 15 »

Théâtre

Denys Amiel : *Théâtre. L'âge du fer. Décalage;* Albin Michel. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — La demeure de Clotilde de Vaux. — Le chêne de Roinard : un vœu réalisé. — Les drôleries du Dictionnaire de l'Académie. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix Fémina franco-anglais vient d'être attribué à Bradda Field pour *Small Town;* le prix Northcliffe (fondé par réciprocité en Angleterre), à *Héritages,* d'André Cham-

son; le Prix Américain (fondé par réciprocité du Prix Fémina américain), à Roger Vercel, pour *Au large de l'Eden;* la Bourse nationale de voyage à M. Abel Moreau pour son roman *Pharamond,* et le prix de la Latinité à Mme Sibilla Aleramo, pour son livre *Joies d'occasion,* traduit de l'italien par Mme Yvonne Lenoir

§

Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — La septième assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu le mercredi 31 mai sous la présidence de M. Lucien Descaves. Y assistaient : Mme Anne Armandy, MM. Jean de Beaulieu, Marcel Bouteron, Victor Brayat, M. et Mme Georges Courville, Léon Deffoux, Mme Lucien Descaves, MM. Pierre Descaves, Pierre Dufay, M. et Mme René Dumesnil, Pierre Galichet, Marc Girault, Henry Hugault, Charles Jonas, Jouvin, M. et Mme Pierre Lambert, Georges Le Cardonnel, Mme Le Cointe, M. et Mme Pierre Lièvre, Albert Marois, M. et Mme Henri Martineau, Louis Massignon, Mlle Antonine Meunier, MM. Charles Miguet, Oulmann, Jacques Patin, M. et Mme Jean Paulhan, Maurice Revon, Gaëtan Sanvoisin, Sheridan, Mme Snauwaërt, M. André Thérive, Mme Marcelle Tinayre, MM. Alfred Vallette, de Villerose, Mme Wirtz-Daviau.

Comme les années précédentes, cette assemblée a été précédée d'un dîner, et M. Lucien Descaves a pris la parole au nom du Comité de la Société.

Il remercia tout d'abord Mlle Antonine Meunier, fille d'Anna Meunier, d'avoir communiqué à la Société Huysmans un portrait inédit de l'écrivain, qui a été reproduit dans le numéro 8 du *Bulletin.* Puis il donna lecture de la réponse — digne de Courteline — faite par l'Administration à une pétition de Mlle Antonine Meunier tendant à faire inscrire, sur les plaques bleues de la rue Huysmans, les deux initiales J.-K. Le refus est longuement motivé par ce fait principal qu'on créerait ainsi un « précédent fâcheux ». Au surplus : « Si cette demande tenait tant à cœur aux amis de l'écrivain, que ne l'ont-ils formulée au moment où la voie a été dénommée? Il est vrai qu'elle n'aurait pas été à cette époque plus favorablement accueillie » (*sic*).

Considérant ensuite « ce qu'a produit le champ huysmansien dans l'année écoulée », M. Lucien Descaves a parlé de la réédition en deux volumes de *Sainte Lydwine de Schiedam* dans les « Œuvres complètes » aux Editions Crès, et d'*A vau l'eau,* édité par M. Courville avec des compositions de Chahine.

M. Descaves termina son discours en rappelant le don fait à

l'Académie Goncourt par la Société Huysmans; il s'agit, on le sait, du médaillon de Jules de Goncourt qui « écussonnait la maison des Goncourt », à la mort du survivant des deux frères et qu'avait acquis, à l'Hôtel des Ventes, M. Pierre Lièvre :

L'idée nous vint de donner à notre Société l'occasion de manifester notre existence et notre dévotion sous les auspices de Huysmans, qui fut le premier président de l'Académie Goncourt. Mis à contribution, Pierre Lièvre, vous le reconnaissez bien là, n'hésita pas une minute à se dessaisir du médaillon qui a repris sa place au balcon de la *Maison d'un Artiste*, boulevard de Montmorency.

Le professeur Louis Massignon (fils du regretté Pierre Roche, auteur d'un remarquable buste de Huysmans) ayant représenté la Société Huysmans à Schiedam, le 30 avril dernier, aux fêtes organisées pour le cinquième centenaire de la sainte, a fait, à la fin de la soirée, un récit extrêmement coloré et évocateur de son voyage et des pittoresques manifestations dont il fut témoin. — L. DX.

§

La demeure de Clotilde de Vaux.

Mon cher Confrère,

Bien tardivement, et je m'en excuse, j'ai lu, dans le numéro du 15 avril du *Mercure*, la petite *Variété* de M. Wolff sur *la Demeure de Clotilde de Vaux*.

Voulez-vous me permettre d'y répondre, puisque je suis nommément cité?

M. Wolff voudrait que le ministre, — à qui des gens trop pressés ont demandé de classer, comme monument historique, la maison sise au n° 7 de la rue Payenne, où, d'après eux, Clotilde serait morte, — invitât ces petits brouillons à se mettre d'accord avec les pieux positivistes qui ont ouvert un Temple de l'Humanité au n° 5 de la même rue, où se trouve, d'après eux, la Maison qu'a habitée Clotilde.

Et M. Wolff estime que, quand bien même les premiers auraient raison, il ne faudrait cependant pas faire aux autres la peine de leur retirer leur illusion, en déclarant officiellement que, depuis trente ans, ils se sont trompés de porte.

Je suis le premier à avoir, dans la presse, soulevé ce lièvre (voir le *Quotidien* de septembre 30), M. Wolff est en retard de trois ans. Il a mis du temps à nous accuser, moi et ceux qui ont pensé comme moi (dont André Thérive), d'avoir agi de manière prématurée.

De quoi s'agit-il? — A la fin de l'autre siècle, un prêtre positiviste brésilien, Texeira Mendès, vint voir ma grand'-mère, pro-

pre belle-sœur de Clotilde. Il lui fit égrener le chapelet de ses souvenirs. Mais ce n'est pas à elle, comme l'insinue M. Wolff, qu'il demanda le numéro de la maison de Clotilde. Ma grand'mère pensa qu'il le savait, puisque, *dès sa première visite,* il lui montra qu'il connaissait cette maison beaucoup mieux qu'elle. En réalité, Texeira Mendès, ne voulant rien demander aux « hérétiques » de la rue Monsieur-le-Prince, qui détenaient les papiers d'Auguste Comte, s'était fié à la copie du registre de l'Eglise où avaient été célébrées les obsèques de Clotilde. Un scribe y avait mis le n° 5, qui fut tenu, par M. Mendès, pour authentique.

En regard de cet unique papier, il y a toutes les enveloppes des lettres adressées par Comte à Clotilde, que l'on a retrouvées rue Monsieur-le-Prince; il y a, dans les mêmes archives, depuis 1929, les documents que je tenais de mes grands-parents, et que, du consentement des autres membres de ma famille, j'ai versés au fonds positiviste. Parmi ces pièces se trouve l'état des frais présentés par les Pompes funèbres. Or, sur tout cela, sans aucune exception, il y a le n° 7.

Un fait est un fait. Auguste Comte savait, mieux que personne, où demeurait sa bien-aimée. Il répète le même numéro, pendant toute une année : quatre-vingt-quinze fois. Cela n'est-il rien? Les gens des Pompes funèbres, qui étaient allés prendre Clotilde, et qui réclamaient leur argent, pouvaient-ils, en même temps, se tromper?

Et voici, comme on disait autrefois, un « document massue ». C'est une tierce personne, Mme Armand Marrast, qui invite Clotilde. Elle mit, comme adresse : « 7, rue Payenne ». Je viens de retrouver ce billet. Ce recoupement fait preuve.

Alors? Il faut bien aimer, comme M. Wolff, le doute philosophique pour douter après cela, *et vouloir que le ministre doute.*

Quant à refuser de détruire une légende, parce que c'est une légende, je m'étonne que l'idée en soit venue à M. Wolff, que je tenais pour historien.

Pardonnez-moi cette trop longue lettre, et veuillez, mon cher Confrère, etc... — CHARLES DE ROUVRE.

§

Le chêne de Roinard : un vœu réalisé. — Lu dans l'*Intransigeant* du 27 mai :

> On annonce que l'on va élever un monument au poète Paul-Napoléon Roinard à Courbevoie, lieu de naissance de l'auteur du *Donneur d'Illusion* (1).

(1) Il faut lire : « lieu de sa mort » (survenue le 28 octobre 1930).

Cela nous promet beaucoup de monuments. Pourquoi plutôt — comme le proposait déjà le poète Canudo, — ne pas planter un arbre?... Une plaque rappellerait que ce chêne ou ce peuplier ou ce platane fut « inauguré » en souvenir d'un poète...

Signalons que, pour Roinard, ce vœu est réalisé depuis le 29 juin 1931. Ce jour-là, devant une nombreuse assistance, un chêne commémoratif planté en l'honneur de l'auteur du *Donneur d'Illusions*, fut inauguré officiellement au parc Monceau. Le *Mercure* a rendu compte de cette cérémonie le 15 juillet suivant (pages 506-507).

§

Les drôleries du Dictionnaire de l'Académie. — Dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, tome II, p. 81, col. 1, on lit :

Israëlite, n. des deux genres. Celui, celle qui appartient à la religion juive.

Cherchons juif à la page 95, col. 1; nous trouvons :

Juif, ive, n. Celui, celle qui professe la religion judaïque.

Voyons maintenant *judaïque* à la page précédente, col. 1 :

Judaïque : adj. des deux genres. Qui appartient aux Juifs.

Nous voilà renseignés. — D'OLIVET.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 1er juin, p. 504, note 3 de l'écho sur le 25e anniversaire de la mort de François Coppée, au lieu des mots : « Il y fut repris en 1871 », lire : « Il fut repris à l'Odéon en 1871 ».

§

Le Sottisier universel.

Pendant que le futur Pape travaillait sur les bords de la Vistule, Mgr Cerretti, un jour de 1919, passait deux mois en France. — GEORGES GOYAU, *Figaro*, 9 mai.

Mais voici que cette bataille de Verdun devient l'enjeu de la guerre... C'est le combat de boxe. Il faut que l'un des deux adversaires touche des épaules. — HENRY BORDEAUX, *Visages français*, Plon, p. 249.

Dans les papiers de Santini, on trouva une carte rouge de l'hôpital de la Charité, diagnostic « Diathermie », une carte de l'hôpital Cochin, service du docteur Pinard, avec des dates indiquant un traitement spécifique. — *Petit Parisien*, 18 mai.

APRÈS AVOIR TUÉ, EN FRANCE, SA MÈRE ET SA MAITRESSE, UN DÉSÉQUILIBRÉ ASSOMME, A LIÉGE, UN PÈRE JÉSUITE. — ...A ce moment précis, la police judiciaire de Liége était avisée téléphoniquement qu'un crime avait été effectivement commis au couvent de Xhovement où un individu, après avoir tenu un discours aussi long qu'incohérent, avait, d'un coup de revolver, abattu un père. — *Paris-Midi*, 13 mai.

Les nouveaux livres. *Verlaine tel qu'il fut.* — Parfois il a lutté contre son vice, ses turpitudes de tout ordre :

Vainement ma raison voulait prendre la barre...

— *L'Ami du Peuple*, 23 mai.

Les amis d'Horace. — Il était de tradition, il y a un bon demi-siècle, parmi les retraités de quelque intellectualité, d'avoir les *Géorgiques* dans leur poche et d'en lire quelques passages durant leurs promenades. L'Angleterre a repris ce culte, et l'*Horatian Society*, fondée en novembre 1932, a rallumé le flambeau de l'*Horace Club* d'Oxford et de l'*In Loco* d'Edimbourg, qui avait été fondé par lord Rosebery. — *Le Temps*, 25 mai.

Prononcer le nom de la mère de Henri IV, sœur de François Ier, c'est faire revivre cette grande figure de notre histoire. — *Le Temps*, 16 mai.

N'avez-vous pas été saisi en compulsant le nouvel annuaire des téléphones de l'envie de téléphoner très loin, de l'autre côté du monde? Elle est prometteuse et exotique cette page où, en menus caractères, l'Administration met un tarif à nos désirs d'évasion verbale. Nous y apprenons que la communication la plus chère au monde est celle pour Havaï : 1.237 fr. 50 les trois minutes. Cuba réclame 1.162 fr. 50 et Vancouver 1.087 fr. 50. L'Afrique vous parle du Transvaal pour 787 fr. 50. En Europe, il n'y a pas moyen de dépenser plus de 143 fr. 50. Et encore pour cela faut-il demander Ceuta. — *L'Intransigeant*, 27 mai.

Dimanche dernier, M. Clément Bahier, menuisier chez M. Monnier, marchand de meubles à Gorron, était allé aviser divers parents de son prochain mariage, avec la voiture de son patron. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 16 mai.

Le pape bénit la foule devant Saint-Jean-de-Latran. — A midi et demi, le pape, vêtu de blanc, tiare et sceptre en main, apparaît à la loggia centrale de l'église. — *La Sarthe*, 26 mai.

§

Publications du « Mercure de France » :

vers latins de Charles Baudelaire, avec trois poèmes en facsimilé, suivis de compositions latines de Sainte-Beuve et Alfred de Musset. Introduction et Notes par Jules Mouquet. Vol. in-16, 10 francs. Il a été tiré : 66 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 66, à 30 francs; 10 exemplaires sur Japon impérial (H. C.).

voyage au pays des dieux, Fêtes religieuses et coutumes japonaises, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-16, 12 francs. Il a été tiré 22 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 22, à 40 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXLIV

—

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

DE FRANCE EN ALGÉRIE PAR MARSEILLE

▲

Transbordement direct du train au paquebot au port de la Joliette

Certes, c'est par Marseille que s'effectuent les beaux voyages ve l'Afrique du Nord. De nombreux trains rapides et confortables, av voitures directes de toutes classes, mettent le grand port méditerrané en relations avec les principaux centres de la France et de l'étrange des paquebots du type le plus vite et le plus luxueux le relient au ports d'Alger, d'Oran, de Bône, Philippeville, Tunis, Bizerte, Tange Casablanca.

Mais, savez-vous qu'à partir du 15 juin 1933, un train spécial parti de Paris les lundi, mercredi, vendredi et samedi à 19 h. 40 et viend se ranger, le lendemain matin, à son arrivée à 8 h. 30 au port de Joliette, sur le quai même, à côté du paquebot de la Compagnie Gén rale Transatlantique. Les voyageurs passeront ainsi directement train au bateau. Ce dernier quittera Marseille, à 10 heures du mati pour arriver à Alger le lendemain à la même heure.

Dans le sens de l'Algérie vers la France, le paquebot partira d'Alg les lundi, mardi, jeudi et samedi à 10 heures; il arrivera le lendema à 11 heures à Marseille, où il trouvera, à quai, le train spécial q quittera le port de la Joliette à 11 h. 49 et permettra d'atteindre, da l'après-midi ou dans la soirée, Lyon, Dijon, Paris, Vichy, Châte Guyon, Clermont-Ferrand, Grenoble, Aix-les-Bains, Annecy, Evia Genève, etc...

Ainsi, c'est également par Marseille que s'effectuera la liaison plus fréquente, la plus commode, la plus rapide, de l'Algérie aves Métropole. Vous irez d'Alger à Paris en 37 heures, en ne passant qu'u seule nuit en voyage et sans être astreint à aucune obligation en cou de route, puisque, dès le départ, vous pourrez vous munir de bille directs, faire visiter vos bagages par la douane et les faire enregistr pour votre destination définitive.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

es annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

---

Vente Palais. Paris, 14 juin 1933, à 2 h,

ROPRIÉTÉ A CLAMART

eine), rue Blanche, n° 1. Contenance 617 mètres. *bre de Location le* 15 *juin* 1933. **Mise à prix** **20.000** fr. S'adresser à Me PLAIGNAUD avoué, , rue des Pyramides, Me DE FORGES, avoué Me VIDECOQ, notaire à Paris.

Vente au Palais, Paris, 28 juin 33, à 2 h.

IMMEUBLE DE RAPPORT A VANVES

(Seine), rue Baudry n° 27. Contenance : 379 mètres environ. *Revenu brut :* 8.850 *frs*, plus 1 appartement libre de location. **Mise à prix : 80.000** francs. S'adresser à Me PLAIGNAUD, avoué, 14, rue des Pyramides, BOGGON-GIBOD, avoué à Paris, et Me Bauduin, notaire à Vanves.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 21 juin 1933, à 14 heures.

IMMEUBLE sis à Paris (16e arrondissement)

RUE D'OBLIGADO, N° 1

Mise à pr. : 600.000 frs. S'adr. à Me JACQUES CHARTIER (jeune), av. à Paris, 17, boul. Poissonnière.

BULLETIN FINANCIER

été indiqué ici précédemment que l'allure des marchés financiers devait dépendre
écisions du gouvernement allemand et des mesures que prendrait M. Roosevelt, et
tout cas les valeurs « réelles », c'est-à-dire les valeurs de matières premières,
nt particulièrement recherchées.

volution de la Bourse de Paris, durant la seconde quinzaine de mai, a vérifié
ement cette indication. Du côté allemand règne un calme relatif. Les nazis ont
ris qu'ils avaient commis de graves erreurs depuis trois mois en persécutant les
ites, et juste à la veille d'une conférence des créanciers étrangers du Reich. Du
méricain, le président Roosevelt n'a pas pris d'autres mesures inflationnistes
elles décidées antérieurement; la répudiation officielle de la clause-or dans les
its américains n'est en effet qu'une conséquence logique de la proclamation du
forcé; elle affecte naturellement les porteurs étrangers de fonds américains
és en dollars-or, mais elle avantage les débiteurs politiques des Etats-Unis. Les
de guerre de l'Europe envers les Etats-Unis pourront être réglées en dollars-
r. Comme d'autre part un fonds américain de « régularisation des changes » vient
constitué, qui provoquera très certainement une nouvelle chute du dollar, il
aît que : d'abord l'Amérique consent véritablement une remise de dette à ses
eurs européens, ensuite qu'une fuite devant le dollar doit se produire.

st à la crainte d'une nouvelle dépréciation de la devise américaine qu'on doit la
e récente de Wall Street et les achats de valeurs françaises à revenu variable,
ués à Paris par l'intermédiaire de banques suisses.

fermeté a donc été la note dominante sur le marché financier français, dont l'activité
accrue dès le lendemain des fêtes de l'Ascension, et en corrélation avec une chute
llar.

a lieu de noter que cette fermeté ne fut pas générale. La baisse a prévalu dans le
e des rentes et des valeurs à revenu fixe. Ce fait ne saurait surprendre; la mésestime
le de toutes valeurs à revenu fixe résulte des retards qu'a subis à la Chambre et
nat le budget de 1933. Ces retards nuisent au crédit de l'État, qui doit emprunter
taux de plus en plus élevés. Or, tout relèvement du loyer de l'argent entraîne une
des valeurs à revenu fixe. Les actions de nos chemins de fer sont aussi éprouvées
os fonds publics.

été particulièrement recherchées : les valeurs minières pétrolières, caoutchou-
et les affaires de soie artificielle.

position statistique de certains métaux — de l'étain notamment — est fort satis-
te. Les stocks diminuent et les prix se relèvent lentement,

Etats-Unis, la production du pétrole brut va diminuer sensiblement, des mesures
itives devant être prises contre les pétroliers du Texas,

planteurs de caoutchouc des Indes Néerlandaises ont eu récemment une première
on à Amsterdam, où ils ont reconnu la nécessité de limiter leur production. On
it que le gouvernement des Indes Néerlandaises engagera des négociations avec
uvernement de la Malaisie britannique afin d'établir un programme de restric-

affaires de soie artificielle ont été recherchées sur les indications de Londres.
s la consommation de textiles artificiels ne fut plus considérable qu'en ce
nt. Et l'on sait que les producteurs ont conclu des accords au sujet des prix.

mines d'or ont peu varié tout d'abord pour se réveiller soudainement à la veille
tes de Pentecôte. Le nouveau gouvernement sud-africain vient en effet de déposer
rojet de budget; il ne frappe que modérément les exploitations aurifères.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.